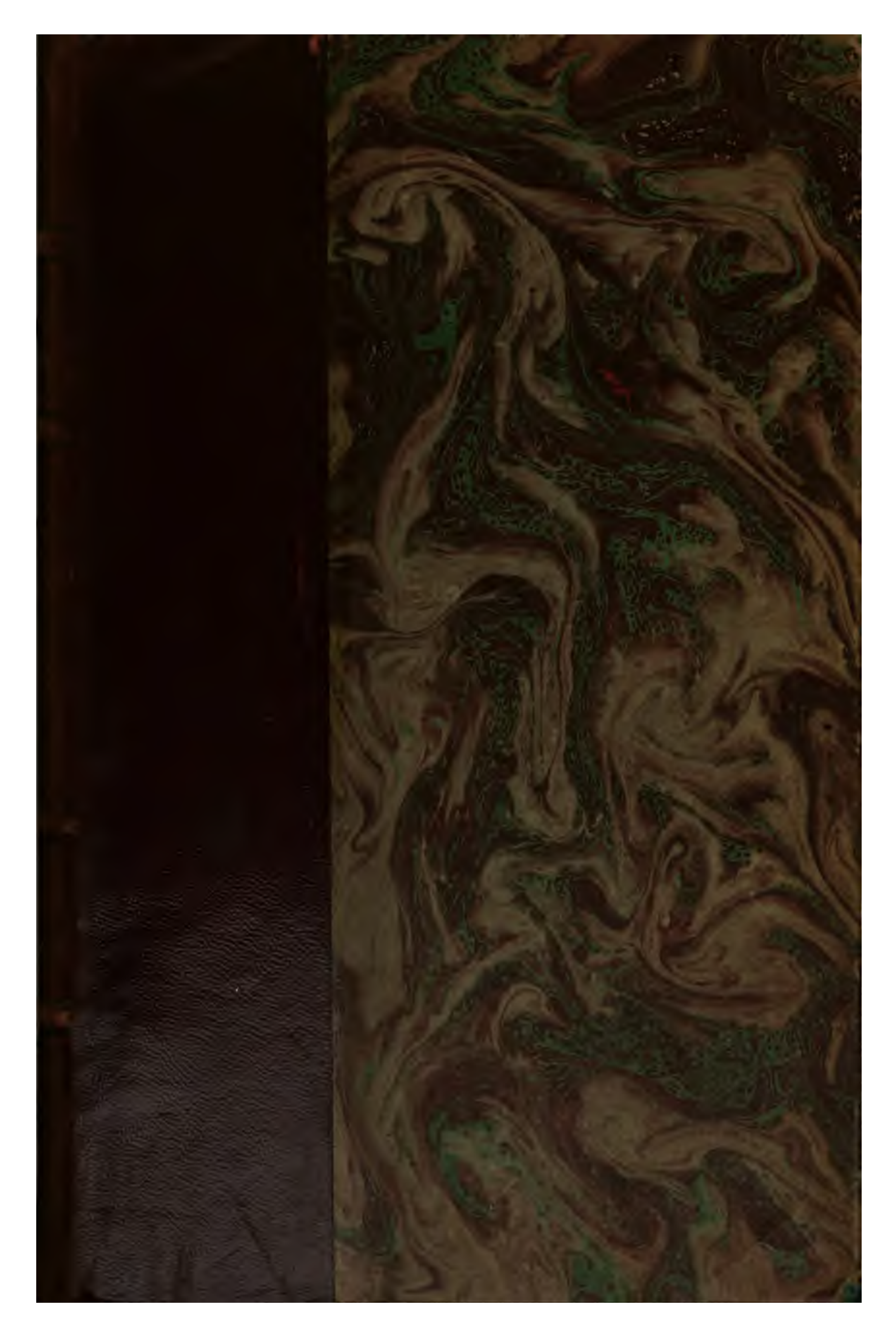
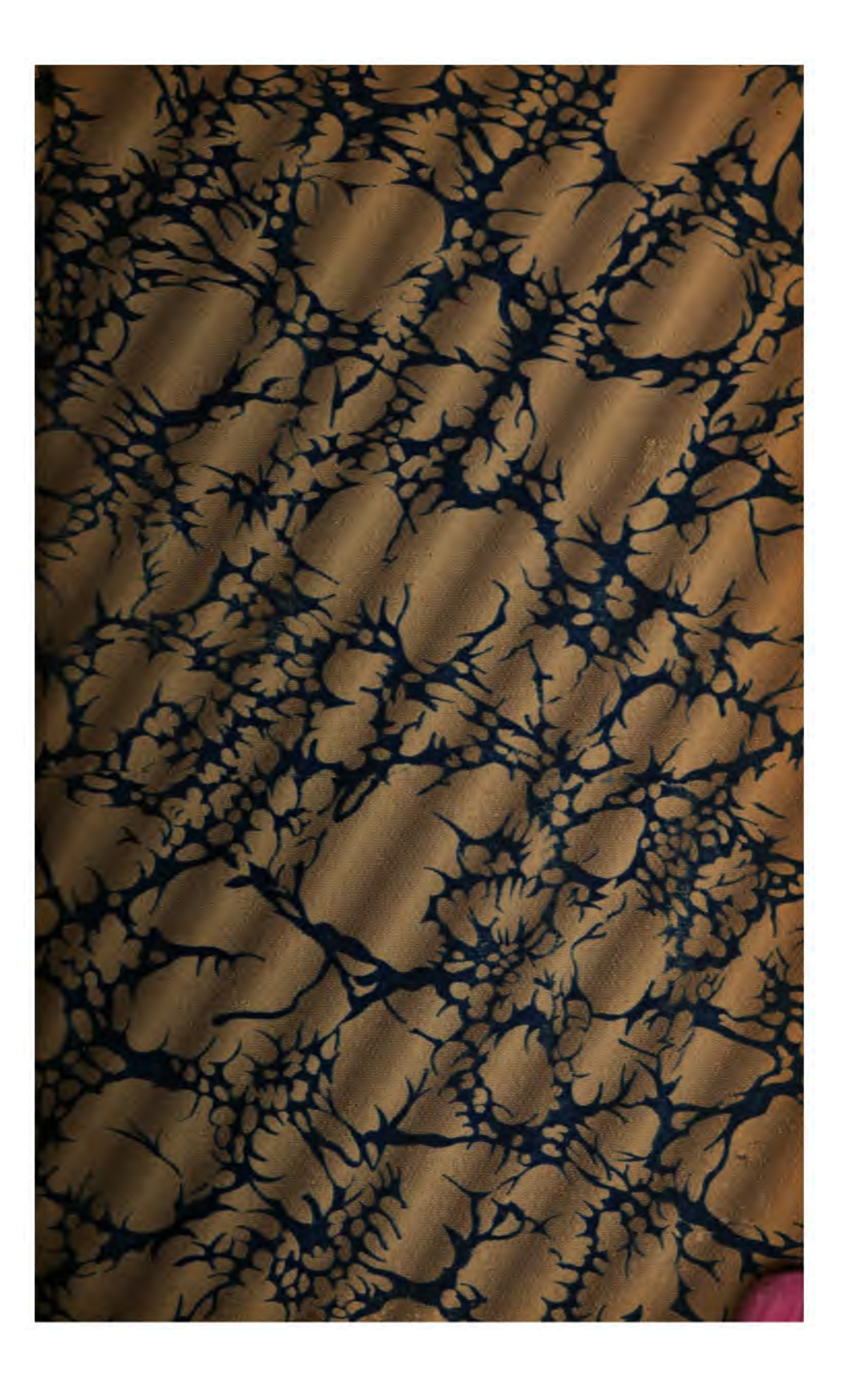



Vet. Fr. III B. 136
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA





# LE BANQUET

6126-78 — CORBEIL. Typ. et stér. de CRÉTÉ

J. MICHELET

# *LE* BANQUET

## PAPIERS INTIMES

PREMIÈRE ÉDITION






PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

# INTRODUCTION

## I

### DE LA NATURE DES ŒUVRES INÉDITES

La publication des œuvres posthumes de M. Michelet que je commence aujourd'hui, après avoir travaillé quatre ans au classement de ses papiers, ne contredit en rien les paroles de son testament (1872) : « *Je ne laisserai que les matériaux qui ont servi à préparer mes ouvrages.* »

En effet, je n'ai pour ainsi dire rien trouvé d'inédit sur les grands travaux historiques ; mais, en revanche, j'ai beaucoup recueilli sur la vie intime de l'homme, du philosophe, et de l'écrivain.

M. Michelet l'a dit lui-même dans son premier testament daté de 1865, qu'il faut toujours relire, lorsqu'on veut avoir le complément de sa pensée : *Ma vie intime est partout mêlée à ma vie d'étude.*

Cela tenait à une heureuse habitude de l'historien ; il notait toutes les pensées qui lui venaient à l'esprit, tout ce qu'il voyait et entendait au dehors d'intéressant, et toujours au moment même, ne se fiant pas à la fidélité du souvenir.

Une fois l'idée ou le fait écrit, il jetait la feuille volante dans un des cinquante cartons qu'il avait amassés, puis, il l'oubliait volontairement, sûr de la retrouver au besoin, sans encombrement pour sa mémoire.

Ces pensées, toujours datées de l'année, du jour, du mois, ce qui leur donne une inestimable valeur, sont écrites à des heures et sous des impressions fort différentes.

Tantôt, elles lui viennent le matin à l'aube, avant de se mettre au travail. Pensées de nuit, graves et fortes ; la conscience de l'historien a vu

clair dans les ténèbres, il a pris parti vivement.

Tantôt, ce sont les pensées du soir, on pourrait dire l'action de grâces du travailleur reconnaissant pour le labeur accompli.

Mais, le plus souvent, ces notes intimes sont le dialogue de l'âme avec elle-même, se racontant ses fluctuations, ses tristesses, ses regrets, « de trop peu valoir », ayant une si haute mission à remplir.

A ces heures de mélancoliques retours sur l'insuffisance de la volonté pour être ce qu'il souhaiterait : « un homme d'airain », il écrit pour le remède de son âme : *Pro remedio animæ meæ.*

On peut dire, autant de pensées, autant de révélations. Jour par jour, on suit l'évolution intérieure de ce grand esprit gravitant, bien que sa modestie en doute, dans un progrès harmonique et continu.

A ces pages nombreuses, laissées éparses dans les papiers « d'étude », il faut ajouter le *Journal intime.* Il remplit trois cartons que M. Michelet avait scellés de sa main, avec cette suscrip-

tion : *Papiers appartenant à madame Michelet.*

Ici, nous retrouverons l'ami, l'époux, le père de famille.

L'esprit pensera moins, le cœur aimera davantage.

Ce journal, inégalement étendu, commence en 1820 et ne s'interrompt qu'à la mort.

Dans les années de production intense où la vie de relation est pour ainsi dire supprimée, ce n'est guère qu'un simple *memento*. Mais, quand l'historien fait un peu trêve à son dur métier, la vie du foyer reprend ses droits, le journal se remplit avec la suite et l'ampleur de véritables mémoires.

Pour l'enfance et la jeunesse, les matériaux sont considérables. M. Michelet aimait à revenir sur ce passé plein de douleurs ; il y ajoutait toujours, au courant de l'histoire et de l'enseignement. J'ai des notes qu'il écrivait encore un mois avant sa mort, en préparant le récit de la révolution de Juillet 1830, qui eut une si grande influence sur la marche de ses idées.

Ces fragments épars placés à leur vraie date et reliés par un fil léger, invisible, feront de cette première période de la vie de l'historien, un épisode des plus intéressants.

Puis, viendra l'*histoire intime* des vingt-cinq dernières années où se trouvent les lettres admirables que M. Michelet m'écrivait, chaque jour avant notre mariage. Puis encore, le *Journal de voyage en France et à l'étranger.*

Dans l'ordre philosophique les *Cours* du Collège de France qui sont un commentaire du maître, en même temps qu'un écho des idées, des passions, des aspirations du dehors. Le Michelet des cours et celui des livres sont bien le même homme, mais dans un milieu différent, des qualités nouvelles surgissent.

Il y a dans la forme, un mouvement plus emporté où la personne du professeur, de l'orateur est plus sensible que dans les livres.

Enfin, il faut ajouter a ces richesses le volume qui ouvre la série des œuvres intimes : *le Banquet.*

## II

### DE L'ESPRIT DE CE LIVRE

Pourquoi ce titre, m'a-t-on souvent demandé? Est-ce une étude d'économiste sur les questions sociales, ou bien une réminiscence du banquet de Platon? Ni l'un ni l'autre.

On pourrait dire du *Banquet*, ce que M. Michelet disait de son livre du *Peuple :* « C'est moi-même. »

« Je l'ai fait de mon expérience, bien plus que de mon étude. Je l'ai tiré de mon observation, de mes rapports d'amitié, de voisinage; je l'ai ramassé sur les routes. Le hasard aime à servir celui qui suit toujours la même pensée. »

Le *hasard* naquit du Coup d'Etat et de ses conséquences désastreuses. Ce que M. Michelet ne dit pas dans son livre, c'est qu'en retour de trente-cinq ans de services, l'empire l'avait ruiné. Dès lors, il avait dû travailler doublement pour

faire vivre sa nombreuse famille ; enfants, petits-enfants et grands-parents.

La désillusion amère qui succédait à tant d'espérances; l'excès du travail ruinèrent sa santé. Une maladie grave éclata vers la fin de l'automne (1853). Il nous fallut chercher pour l'hiver l'abri d'un climat plus doux.

C'est donc loin de la France, en Italie, à Nervi, dans un étroit repli de l'Apennin, devant l'infini mélancolique de la grande mer, que ce livre a été conçu et qu'il a été commencé. Il est né d'une pensée compatissante pour la pauvre contrée dont nous partagions l'indigence.

Il eût semblé naturel que le malade, replié sur lui-même, se plaignît d'être venu de si loin dans l'espoir de revivre, pour tomber en plein pays de misère, par un des hivers les plus rudes de ce siècle. Eh bien! non: Cette fois encore comme en 1850, lorsqu'il écrivit les *Légendes du Nord,* M. Michelet trouvera que le sort le favorise. La pauvreté qui lui revient, pour tout salaire, au bout de la longue journée qui a duré

plus d'un demi-siècle, lui paraît plutôt un bien. Par son dénuement il comprendra mieux les privations du peuple; il sera en communion plus étroite avec lui.

Ainsi, ce rêve du *Banquet* n'est point une réclamation de son jeûne individuel. Dans son état de santé, il vit comme un pur esprit d'un sol de lait par jour. S'il parle de lui d'abord, de ses épreuves, c'est pour mieux intéresser à cette pauvre terre de Ligurie qui n'a que la famine à offrir à ses enfants. Pour elle, d'abord, il conçoit en esprit dans l'avenir le banquet *réel*, où tout un peuple se nourrit et se désaltère, après avoir souffert tant de siècles le poids du jour et de la chaleur.

Celui qui revendiquait les droits du pauvre dans une langue si profondément humaine, savait, pour les avoir souffertes dans son enfance, que les tortures de la faim sont, de toutes les servitudes de l'homme, celles qui entravent le plus la libre manifestation de son génie. Réclamer pour le corps, c'était réclamer pour l'*âme*.

Aussi ne pourra-t-on reprocher à Michelet d'avoir oublié de lui faire sa part du banquet.

Il veut qu'elle siège à la première place, celle dont il a partagé plus de mille ans le jeûne et l'attente sans espoir; — il veut qu'à cette table fraternelle, l'*âme* ait la part la meilleure : la part du devoir et du sacrifice.

Dès lors, tout s'élève et se sanctifie. La coupe peut circuler pleine et débordante, elle ne verse plus la dangereuse ivresse, l'ivresse des songes, elle n'alimente plus les appétits malsains.

Le banquet n'est plus dressé seulement pour apaiser la faim matérielle, il ne se borne plus à la satisfaction des droits d'une seule existence. Il y aurait trop d'inégalités dans la rétribution de la justice.

On ne sentit jamais plus douloureusement l'insuffisance des lois humaines pour la faire régner ici-bas, que dans ces temps funèbres où la prescription couvrait toute la terre. Combien de convives appelés, qui pour toujours ont laissé leur place vide !

Non, pour tant de proscrits, de martyrs, de nations au tombeau, il fallait élargir le banquet, l'étendre bien au delà des limites d'une existence éphémère, jusqu'à l'infini des temps où s'accompliront nos destinées futures.

« Sur ce roc aride où rien ne vient, je rêvai le banquet universel du genre humain, non pas seulement pour ce monde, mais pour tous les mondes. Je croyais mourir, j'adressais mes dernières pensées à l'unité des peuples, à l'unité des âmes réconciliées dans le sentiment du devoir et du sacrifice; à l'unité des mondes perpétuée dans l'éternité de Dieu. »

Cette dernière partie du banquet, écrite à Turin, devant l'infini des Alpes, est pleine d'une religieuse grandeur.

A ce moment même, le Piémont ouvrait à M. Michelet ses archives; il pouvait y puiser à pleines mains pour l'histoire du XVIe siècle qu'il allait écrire.

La tentation était bien forte; il n'y résista pas.

Dès lors, la publication du *Banquet* fut ajournée.

« Je rentrai dans l'histoire, je retournai à mes morts, et pour longues années je m'enfermai dans ma grande pyramide d'Égypte. »

Faut-il s'en plaindre? Non. En 1854, le *Banquet* fût venu trop tôt.

L'élaboration des idées économiques et l'interprétation des faits étaient également insuffisantes.

Souvent depuis, M. Michelet s'est félicité d'avoir été arrêté à temps : « Les deux partis jeunes, actifs, qui semblaient faire toute la vie du moment, les socialistes, les républicains connaissant à peine leur propre principe, j'aurais, disait-il, introduit sans profit, la dispute dans un livre de paix et de réconciliation. »

Le *Banquet*, écrit il y a vingt-quatre ans, arrive juste au moment où les questions sociales, rejetées au second plan par la gravité des questions politiques, vont de nouveau occuper les esprits sérieux.

Il est bon de les arrêter sur la pente purement matérialiste où glissait le socialisme naissant.



# LE PAYS

# DE LA FAIM

Michelet, qui tant de fois a prophétisé l'avenir, certainement pensait au *Banquet*, au bien qu'il pourrait faire, le jour où s'en remettant à mon jugement pour décider, après lui, ce qu'il serait bon de publier, il ajoutait :

« Ainsi tu leur conserveras mon âme, qui sait? Tu l'étendras. Par toi, elle végétera et poussera de nouveaux rameaux. Les miens n'ont connu de moi qu'un seul homme, et plusieurs y furent contenus. »

C'est donc pour étendre son action bienfaisante, pour la faire aimer davantage, que je publie ce livre.

Si le lecteur, ami fidèle de sa mémoire, trouve que j'ai bien fait et s'il m'encourage, je dirai comme l'enfant qui mettait sur les genoux de sa mère un beau bouquet de fleurs qu'il venait de ramasser dans les bois : « Oh! j'en pourrai cueillir bien d'autres et plus belles encore! »

A. M.

LE PAYS

# DE LA FAIM

# I

## ARRIVÉE EN ITALIE

# I

## ARRIVÉE EN ITALIE

**Le coup d'État de 51. — Premier arrachement. — Départ de Paris. — Bretagne. — Maladie. — Deuxième arrachement. — Départ pour l'Italie. — Seconde patrie. — Où s'arrêter ? Là où finit la terre de liberté : à Gênes.**

Au printemps de 1852, après trente ans d'enseignement, et vingt-deux ans passés aux Archives, accablé par la tristesse de l'heure présente, je cessai pour la première fois de séjourner habituellement à Paris, ma ville natale, et je cherchai la solitude aux environs de Nantes, aux portes de la Bretagne et de la Vendée.

J'écrivais alors l'histoire de l'année 93.

Mes dernières visites en partant furent pour celui qui tant de fois m'a raconté ces temps, pour mon père qui est au Père-Lachaise, et pour les morts immortels qui ont alors défendu et glorifié la France : Danton, Camille Desmoulins, Clootz, Robespierre, Saint-Just, qui dorment ensemble réconciliés à la barrière de Monceaux.

J'emportai leur cœur avec moi, et j'écrivis cette cruelle et sublime histoire, dans un lieu très retiré, un beau verger sur les collines de l'Erdre, qui voit à peine la grande ville et point du tout le grand fleuve. Ce lieu poétique s'appelle la Haute-Forêt.

Là, trouvant un *alibi* aux sombres pensées de Paris, la belle saison m'aidant, j'écrivis dans la plénitude de ma force l'année des combats 1793.

L'hiver pluvieux qui suivit me plongea dans la misère de 1794, dans les discordes des nôtres où la France s'arracha le cœur, et moi-même

peu à peu je me sentis fort atteint. La chose, sensible en germinal, au temps de la mort de Danton, le fut bien plus en thermidor; la réaction m'acheva.

Un excellent patriote me disait qu'il ne pouvait pas lire ces récits plus de quinze minutes; il se trouvait trop oppressé. Mon impression est la même. J'essayai de la dominer; je voulus, après thermidor, entamer la Terreur blanche de 1795... Mais un pareil sujet, loin de me distraire des douleurs du présent, était fait plutôt pour m'y ramener, et le livre m'échappa.

Il ne restait qu'à obéir à ces voix de la nature, à changer, sinon de pensées (comment mettre hors de soi son âme?), du moins d'occupation, de lieu, de climat. Je cherchai une température contraire aux brumes du nord-ouest, un air autre que celui de la France d'alors. Je me fiai à l'Italie, cette seconde mère et nourrice, qui, jeune, m'allaita de Virgile, et, mûr, me nourrit de Vico, puissants cordiaux qui tant de fois ont renouvelé

mon cœur. Je me rappelai qu'à un autre âge, en 1830, ébranlé par le travail, fatigué d'excursions violentes dans la grande et ténébreuse Allemagne, quand la tête me tintait et l'haleine me manquait, je me jetai en voiture; dès Lyon, à la vue des Alpes, j'étais mieux; à la descente du Mont-Cenis, j'étais guéri; j'entrai dans les plaines lombardes jeune, nouveau, infatigable, comme les fleuves qui ne se lassent point de leur apporter l'eau des Alpes, comme le puissant soleil qui leur prodigue sa flamme, sans se sentir diminué.

Même effet miraculeux plus tard, en 1838. Des sommets du Saint-Gothard qui versent le Rhin et le Rhône, le bleu Tessin, je descendis, ayant comme pris au passage la vitalité de ces eaux puissantes. A Bellinzona, Lugano, que je traversai au matin, je me sentis aux cheveux, au visage, un souffle mystérieux, comme une haleine d'amour, celle de la grande mère Italie, toujours jeune et rajeunissante, aimante éternellement.

Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virûm! . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . Qualis Berecynthia mater
Invehitur curru, Phrygias turrita per urbes,
Læta Deûm partu. . .

Donc cette fois, la dernière peut-être, j'allai lui demander secours. Je lui rapportai même foi, même conviction profonde des forces de vie qui sont en son sein. Je lui rapportai un cœur plus blessé sans doute, mais riche d'indomptable espoir, grandi dans le malheur même.

Où pouvais-je dresser ma tente? Pas loin des Alpes, vers Gênes, où finit la liberté. Vit-on au delà de Gênes? Plus loin la pauvre Italie a-t-elle un foyer à elle, pour y recueillir l'étranger *?

Voyageant malade en novembre, je voulus entrer en Italie, cette fois, non par les monts, par la voie d'Hannibal, mais par celle de nos armées républicaines de 92 et 96, le long de la

* Écrit en 1854.

mer. C'est l'âpre voie de la Corniche, coupée de ravins, de torrents, où l'on roule deux nuits et deux jours sur une petite rampe de marbre, étroit sourcil de l'Apennin.

La France, pour se faire regretter, nous donnait en Provence de tièdes nuits plus qu'italiennes; même en ce très mauvais état de santé, je passai les portières ouvertes, et à peu près sous le ciel.

L'hiver éclata tout à coup dès que nous fûmes en Italie.

# II

## GÊNES

# II

## GÊNES

**Son climat. — Caractère du peuple. — Les palais-forteresses. — Deux coups de dés. — Les bêtes de somme. — L'émigration italienne. — La dispute des villes d'Italie. — Rêve de l'unité.**

Toute la brillante colonie des émigrés italiens était alors à Gênes.

J'y fus très bien accueilli, et surtout des Siciliens à qui m'adressait leur illustre Michel Amari. Il n'est sorte de bontés que l'on n'ait

eues pour nous. Cette aimable compagnie afflua chez moi, empressée de me consulter sur les derniers événements de la France. Elle croyait que cela durerait peu, et j'essayais de lui garder un espoir que je ne partageais pas.

Plusieurs de ces Siciliens avaient un véritable charme de douceur. Nul, plus qu'un noble jeune homme d'environ trente ans, Rosolino Capacci *.

Cette bonne et bienfaisante société m'eût retenu à Gênes ; mais je trouvai son climat, contrairement à ce qu'on m'avait dit, très dur et violent.

Toute la côte est fort rude. Le vent y change selon les jours, soit qu'il tombe, raide, de l'Apennin déchiré, soit que l'aigre vent *grec*, qui vaut au moins la bise, siffle de la mer. A Gênes même le mistral, qu'attirent deux torrents arides, le *Poudreux* et l'*Affamé*, *il Polsevere il Bisognano*,

* Celui qui plus tard eut la dangereuse mission, l'immortel honneur de précéder Garibaldi en Sicile, et fut tué le premier à la tête des Mille.

passe à chaque instant la ville comme au tranchant de l'épée.

Il est vrai qu'un tel climat, redoutable pour le malade, est admirable pour tremper les forts. Gênes est bien la patrie des âpres génies nés pour dompter l'océan et dominer les tempêtes.

Sur mer, sur terre, que d'hommes aventureux, et de sage audace! Mazzini est un Génois; et cette côte ligurienne, qui donna à la république française son grand général Masséna, a donné à l'Italie son général populaire, le marin guerrier, Garibaldi. Le premier écrivain polémique de l'Italie, Bonavino, est de Gênes.

Race forte, petite et dure, âprement douée d'un génie d'acier, de je ne sais quelle pointe à percer le fer. Ils ont beau être ignorants; ils trouvent, ils inventent, au moins des expédients. Il y a ici dans la montagne un homme étranger à l'horlogerie qui refait les montres les plus compliquées. Vous les voyez à Savone,

sans savoir ni mathématiques ni charpente, construire de fort beaux navires, qu'ils vont vendre dans l'Amérique du Sud.

Gênes n'a guère songé au climat, quand elle s'est fondée là, au centre du golfe. Le commerce armé, la rapine, la tyrannie de la mer, c'était toute sa pensée.

Sans souci de la terre qu'elle ignorait et méprisait, elle a, sur l'étroite lisière, entre la mer et la montagne, entassé, d'étage en étage, comme une échelle titanique de palais de marbre, qui de loin apparaissent les uns sur les autres. Ces étages magnifiques, coupés d'orangers, de terrasses, saisissent et surprennent, plus encore qu'ils ne charment. Pourquoi? On participe à la fatigue d'un si grand effort; on sent trop bien qu'un tel peuple, peu amoureux de la nature, n'a pas fait tout cela par simple amusement. Ces palais sont des forteresses, grillées au bas, fermées de portes de fer massives comme des portes de ville, qui défendent le coffre-fort. Ces terrasses aé-

riennes, qui s'efforcent de monter toujours plus haut, de voir par dessus leurs voisines, sont des observatoires d'où le capitaliste regardait ses navires en mer, d'où l'armateur suivait de l'œil ses corsaires.

Gênes a été une banque avant d'être une ville; elle a été de bonne heure une compagnie de prêteurs *à la grosse aventure*, une association de marins armés. Le goût de la loterie y est furieux; et elle eut bien longtemps celui de la grande loterie, la guerre.

Deux coups de dés ont décidé de son sort, changé sa destinée, et donné à ce peuple, toujours le plus hardi sur mer, la prudence excessive en affaires qu'on lui voit aujourd'hui.

Ces deux coups furent ceux-ci :

De la fameuse Lanterne, œil toujours ouvert sur la mer, Gênes avait, deux siècles durant, lorgné obliquement la Corse, et la Toscane, sa rivale, la ville de Pise. L'occasion, guettée nuit et jour, lui vint enfin.

2

Elle eut par embuscade ce succès incroyable de prendre en une fois tout un peuple, d'enlever Pise, de l'amener à Gênes, vouée à un bagne éternel. Pise resta comme on la voit, déserte toute femme y fut veuve, tout enfant orphelin.

Et Gênes fut au moment d'en faire autant de Venise. Elle serait restée la maîtresse des mers. Son avarice la perdit. Elle tenait Venise assiégée; dans les longueurs du siège, les héros s'oublièrent, redevinrent brocanteurs, marchands et regrattiers; sur leur flotte ils ouvrirent boutique, se mirent à vendre du sel. Les vaisseaux des Vénitiens les bloquèrent à leur tour, les prirent. Gênes était là, au moins pour la moitié de sa population; elle eut le sort de Pise, et ne se releva jamais.

Les petits intérêts, poursuivis d'une ardeur trop âpre, lui firent ainsi manquer les grands. Pendant qu'elle s'acharne à son *royaume de Corse*, elle refuse l'Amérique que lui offre le Génois Colomb.

L'histoire de Gênes est singulière, pleine de grandes choses par accès saccadés, inégale et fatigante, comme le pays. A chaque instant on monte pour descendre. L'héroïsme individuel y est partout, et la petitesse à côté.

Je lisais cette histoire dans son meilleur interprète, Vincens, homme d'affaires, qui, mieux que Sismondi et tous les autres, a saisi fortement ce génie mercantile.

J'étudiais dans mon manteau, enveloppé comme au bivouac. L'hiver était venu. Je m'avisai de demander du feu, de m'enquérir des cheminées. Grand étonnement des Génois. Ils me répondaient fièrement qu'en Italie, on ne se chauffait point : la cheminée est inconnue à Gênes. Même elle y serait dangereuse, disent-ils, vu la sécheresse du climat; le feu irriterait la poitrine.

Qu'il gèle, que du haut des toits de longues et magnifiques stalactites de glace pendent pour témoigner que c'est vraiment l'hiver, les Gé-

nois n'y prennent pas garde. Les thermomètres sont cachés. La femme grelotte, assise au petit *brasero*. Sort-elle ? elle abrite en janvier sa tête pâle et ses dents malades d'un léger voile de mousseline.

Rude, rude contrée, ligurienne bien plus qu'italienne. La langue, si différente de celle de l'Italie, est plus qu'à moitié provençale. Nul goût pour les arts du dessin. Leurs froids palais de marbre ne sont point réchauffés par la peinture nationale. Je n'y vis guère que des tableaux flamands. Les riches sénateurs, courtisans de l'Espagne, en ont suivi la mode, exclu Raphaël pour Rubens, Titien pour Van Dyck.

On montre au marché de Florence la pierre où Dante assis observait tout le jour. L'aurait-il pu à Gênes ? J'en doute. Il aurait trop souffert. Bon gré, mal gré, j'avais cet avantage. Mes fenêtres donnaient sur le marché.

Nulle part, je crois, ni en France, ni en Italie, je n'ai vu une plus naïve image de l'enfer. Les

cris, les coups, les vociférations, déchiraient l'oreille et le cœur.

Dans cette furie, les bœufs, bonnes et patientes bêtes, étaient surtout victimes. Leur lente gravité était trop en contraste avec la précipitation de la sèche et dure population qui les harcelait. Les ânes et mulets porteurs de bois étaient aussi battus à mort, non de fouets, mais des bûches mêmes, des rondins qu'ils portaient; chose bien cruelle à laisser faire, quand on voyait en même temps ces bêtes des montagnes toujours intelligentes sous les mauvais traitements ; leur oreille dressée, leur œil vif et malin témoignaient trop d'une race d'élite qui eût mérité quelque ménagement.

La triste excuse de l'homme, c'est que lui-même n'est guère mieux que la bête. Tous les métiers de l'âne se font aussi sur les épaules humaines. L'éternel portrait du rude porteur de Gênes, du pauvre *facchino*, se trouve sculpté d'une assez bonne main à la porte du vieil hôtel de la Chambre de commerce. Il soutient cette porte, il en est écrasé, rapetissé, raccourci

dans sa taille. Ceux qui ont admiré à Toulon les sublimes Atlas du Puget, douloureuses figures qu'il a prises parmi les forçats, les trouveront du moins gigantesques, et, si elles sont grimaçantes par l'excès des douleurs, elles n'ont pas, comme les Atlas nains, ramassés, de Gênes, ce fatalisme de bassesse, cette sérénité misérable dans la dépression.

Population vaillante cependant au travail, digne d'un meilleur sort. Elle frappe sur l'âne, comme ses maîtres frappent sur elle par l'excès du labeur; ses maîtres, les marchands, frappés non moins rudement par les rois de tous, les banquiers.

Il ne me fut pas inutile d'avoir connu et saisi sur le vif à Gênes ces habitudes d'oppression et de violence ; je devais mieux comprendre plus tard, en me les rappelant, l'appauvrissement et la dévastion de toute la contrée d'alentour.

Cela en effet a toujours été ainsi ; Gênes n'est point changée. Ses nobles capitalistes faisaient,

comme ceux d'à présent, l'usure. Nulle industrie réelle. L'oligarchie actuelle est, comme jadis, d'une douzaine d'hommes à peu près, dont plus d'un a raflé d'abord en Amérique, par des moyens rapides et violents, le premier fonds qui, bien placé (les liards faisant des sous qui font des francs), les constitue maintenant maîtres absolus de la place, dans leur étroite ligue.

Rien n'y a mieux servi que la création d'une banque de l'État, utile institution pour secourir les riches, qui n'ouvre que pour eux dans les temps de panique, et leur donne à bas prix l'argent, qu'ils daignent prêter, avec un gain énorme, aux maisons inférieures qui n'ont point accès à la banque.

J'entendais, voyais tout cela, aussi distinctement que les coups sur le dos de l'âne; je voyais ceux qui tombent du banquier au marchand et du marchand au peuple. De même que l'âne ne se plaint pas, le petit commerce languit silencieux ou gémit à voix basse. Parfois tout au plus l'on entend la plainte conte-

nue d'industriels considérables qui, n'étant pas encore de la haute bande, se voient avec indignation exclus du paradis génois; je veux dire de la banque, que la bande ouvre et ferme.

Navita sed tristis, nunc hos, nunc reppulit illos...

Pour que rien ne manque à cet enfer virgilien de Gênes, des ombres y erraient plaintives, cette très nombreuse, très intéressante émigration italienne, qui m'avait si bien accueilli.

La plupart de ces émigrés seraient mieux à Turin ou ailleurs. Ils restent là, les yeux attachés à la mer, regardant toujours à leur gauche, si le vent d'est, emportant le brouillard, ne va pas un matin leur montrer la patrie. Dans cette ville de lucre, où chacun, tête basse, court à son affaire, à l'argent, on fait autant attention à eux que la meute acharnée qui court la proie s'amuse aux gens qui passent.

Quelques-uns de ces exilés, las de se dévorer en vain d'ennui, d'inaction, prennent parti dans

l'enfer de Gênes, s'enrôlent, rament aussi sous le fouet des banquiers. Mais la plupart aiment mieux attendre, croiser les bras, errer, âmes infortunées! Tel, qui fut un volcan, s'est brûlé de ses flammes, et tout à l'heure n'est plus que cendres.

Peu ont changé pourtant; ils restent ce qu'ils furent aux temps de la lutte, fortement groupés par peuple et par ville.

La maladie de l'Italie nulle part n'est plus visible. Quelle maladie? l'obstiné souvenir, l'excès de la gloire même, cet incomparable passé où chaque cité fut un grand peuple. Il y a trente cités en Toscane, en Lombardie, dans les États romains, dont chacune a plus d'histoire, plus d'annales, de grands événements que n'en peut compter la Russie. Que faire d'un pareil peuple? Chaque point, en ce pays, rayonne d'un éclat immortel. Là, rien ne peut céder à rien. Difficulté cruelle!

Le sourd dialogue des villes continue à voix basse : — J'ai trouvé l'Amérique, dit Gênes.

— Moi, l'Asie, dit Venise, par mon Marco Polo. Et Florence : — Moi, rien que le ciel, et le ciel a changé la terre. Naples : — Je suis la cité du droit. — Rome... s'appelle Rome. Palerme, le paradis du monde ; — la puissante Milan, dans son rayonnement de grands fleuves et de peuples ; — Turin, forte portière des Alpes, — pas une n'a envie de céder.

Les petites, pas davantage. Telle, comme Brescia, a éclipsé les grandes aux furieux combats de 48.

De tour en tour, de ville en ville, la fierté est la même, la rivalité indomptable..... Ah ! pauvre pays de gloire, au nom de Dieu, oublie donc pour un jour !

De là, deux tendances fatales.

Ceux qui croient pouvoir saisir pour leur ville natale le trône de la révolution, craignent extrêmement le secours étranger. Ils frémissent à l'idée d'être aidés d'un ami.

Ceux qui ont moins d'espoir de profiter des événements pour leur ville chérie, regardent

souvent vers les Alpes, attendent, espèrent quelque secours.

Vingt-cinq millions d'hommes Italiens, qui ont prouvé en 48 leur prodigieuse, leur unique vaillance, riches de plus (nulle part les biens d'église ou communaux n'offrent de telles ressources), un tel peuple, dis-je, peut s'invoquer lui-même. S'il était uni un moment, il braverait toute la terre * !

* Ce vœu s'est accompli. L'Italie, alors morcelée, s'est, depuis, ressaisie, a refait son unité. Qu'elle la garde bien cette unité qui fait sa force et lui garantit sa liberté !

# III

## NERVI

# III

## NERVI

Palais du cardinal Spina. — La Bretagne et la Ligurie. — Point d'animaux, point de légumes. — Le dessert avant le dîner. — Point d'eau, point de feu. — Le pays de la faim et de la soif.

Dans ce dur climat de Gênes, j'allais de mal en pis. Le plus sage eût été de retourner à Nice, ou à Cannes qui la vaut bien. Et pourtant la considération d'un voyage rude et coûteux dans la mauvaise saison devait nous faire hésiter.

Nos amis nous parlèrent d'un village abrité dans un pli de l'Apennin, à deux lieues de Gênes. Là, tout changeait, disait-on. Ce n'étaient plus qu'orangers, oliviers, aloès ; Nervi était un paradis, une terre de promission.

Notre ami, l'ingénieur Orlando, à qui je serai toujours redevable pour son admirable dévouement*, nous loua un palazzetto à l'extrémité du village.

J'arrivai à ce « palais » le 18 novembre au soir, par un temps froid, sec et gris.

De la rue, qui sert de route pour aller en Toscane, une brusque et rapide descente me mit sous une immense treille, d'où, par un per-

* Ce n'est pas dire assez sur une amitié qui ne s'est pas démentie pendant vingt ans, qui s'est affirmée surtout dans les jours de malheur. On voit ce qu'elle fut en 1853. En 1871, quand M. Michelet tombait à Pise, frappé mortellement ; en 1874, lorsqu'il expirait à Hyères, M. Orlando accourut avec sa femme, et tous deux s'offrirent à l'ami, à la veuve. La dernière couronne déposée sur la tombe l'a été par ses fils. Que ce touchant exemple de fidélité dans le dévouement reçoive ici, de nouveau, l'expression de notre gratitude.

ron imposant de marbre noir, je montai à la maison.

Maison d'apparence menteuse, fort peinte en dehors, fort sale en dedans. Le maître était mort il y avait déjà deux années, et l'on n'avait point balayé depuis.

Tout est palais en Italie ; celui-ci était des plus médiocres. Une chose seulement était grandiose dans la maison, digne du nom de palazzo : une vaste cuisine voûtée, garnie d'immenses fourneaux, cave par rapport à la rue, rez-de-chaussée sur le jardin.

Cette cuisine était fort sombre, humide d'une humidité froide, une sorte de souterrain. Dessous, passait un ruisseau, petit torrent de la montagne, assez fourni en temps de pluie, et dont le glouglou éternel ajoutait à la tristesse du lieu.

Au-dessus de cette cave, au premier étage cinq ou six chambres à coucher fort démeublées. Nous n'aurions jamais soupçonné que nous logions dans une demeure ecclésiastique et

princière, celle du cardinal Spina, s'il n'avait eu soin de faire mettre au bas de l'escalier ses armoiries en mosaïque.

Au second étage, c'était différent. Vous entriez dans une charmante pièce, divinement éclairée, qui avait dû servir de boudoir plutôt que de salon, car elle était fort petite. Ses décorations, du dernier siècle, naïves, enfantines même au premier regard, au second faisaient rêver. Dans un enlacement capricieux de feuillage mêlé de fleurs et de roses, des cages d'or étaient suspendues, retenant un oiseau captif. Mais, ici et là, des amours rieurs, malicieusement ouvraient les portes et donnaient la volée. Lorsqu'on était assis sur un canapé Louis XV, seul meuble qui fût resté du mobilier princier, on apercevait en face, dans le mur, assez habilement dissimulée, une armoire. On y allait; on ouvrait. Que voyait-on? Un autel. Ce boudoir coquet, galant, était une chapelle.

A côté s'allongeait une vaste salle de bal.

Le palais, petit pour un cardinal, était infi-

niment trop grand pour nous, et sans vue, resserré dans un bas-fond, entre des murailles. Seul, le second étage, que nous n'habitions pas, voyait la mer lointaine, mais murée, étroite. A gauche, une belle montagne chauve et grise, comme le front rêveur d'un vieux philosophe italien, nous cachait la Spezzia et les abords plus adoucis de la Toscane; à droite, au couchant, un rideau d'oliviers nous voilait le côté de Gênes.

Ainsi abritée, défendue, la maison eût été bonne si on ne l'eût justement placée dans la percée du torrent qui amène l'eau du sommet, mais bien moins l'eau que le vent. Au-dessous de la cuisine, quand le glouglou de l'eau faisait trêve, le vent s'engouffrait, attiré par le vide, et tour à tour gémissait, sifflait, grondait. Rien de plus fait pour attrister que ce dialogue, pendant les longues nuits d'hiver.

Si j'eusse été superstitieux, j'aurais pu m'affecter l'esprit. Dès le premier soir, en tirant à moi une porte du haut de l'escalier, la serrure, aussi solide que toutes celles de la maison, me

resta aux mains, et l'effort m'ayant emporté en arrière, je descendis d'un pas dix marches.

Notre logis inhabité était *hanté* d'une espèce de gardienne ou portière, logeant fort loin, tout au bas de la colline, dans une petite maison. Son nom nous avait séduits d'avance; nous nous étions décidés sur ce nom poétique, Francesca, à la prendre pour domestique sans l'avoir vue. Mais, au premier coup d'œil, il nous fallut bien voir que cette *Francesca di Rimini* n'était ni une jardinière ni une femme de campagne, mais une ex-femme de chambre de Gênes, à tournure prétentieuse; grimacière, rapace et crochue; mêlant les airs de la ville au coassement des grenouilles qui habitaient avec elle le petit port; de plus, incapable, curieuse; surtout maligne et malveillante, entrant à toute heure, sous mille prétextes. Il fallut, héroïquement, en la payant, la tenir à la porte, et se servir soi-même.

Je n'en étais guère capable, dans l'extrême réduction de force où mon régime me

tenait (un sol de lait par jour, sans pain). Ma femme, jeune et courageuse, malgré sa très faible santé, jura qu'elle ferait tout.

C'est ce qu'elle a fait cinq mois, fortifiant aux rudes ouvrages ses bras délicats, ses mains de dame qui, jusque-là, n'avaient guère tenu que des livres.

Le contraste était fort entre notre vie de Nantes et celle où nous entrions. Nous passions, sans transition, d'un verger immense, plein de légumes et de fruits, à un étroit jardin d'immuable feuillage où, sauf des oranges médiocres et de verts citrons, nous ne trouvions exactement rien. Un légume à Nervi, c'est quelque chose de si singulier, de si rare, que son propriétaire l'admire, l'honore, le réserve, le salue chaque matin.

Les moutons y sont si maigres qu'on n'ose les tondre, de peur de les montrer à nu. A chaque veille de dimanche, religieusement, deux ou trois bœufs, nains de taille, noirs de robe, au regard vif, viennent aux deux boucheries du vil-

lage témoigner de la sobre et spiritualiste nourriture qu'ils ont eue dans la montagne. Ces intelligents animaux, élevés aux déserts des Doria, des Spinola (les nobles seuls ont des troupeaux), n'ont jamais alourdi leur existence d'un rassasiement complet; ils vivent et meurent ayant faim.

Peu de chevaux; ni chiens, ni chats, ou très peu. Les Liguriens se gardent des bouches inutiles. Point d'oiseaux; où nicheraient-ils? L'olivier, l'oranger sont des arbres assez secs et sans mystère. La campagne, toute en ravines ou en précipices où pendent de petites maisons, est silencieuse autant que sèche. Elle sonne le désert, le caillou. Le seul animal qui résiste ici, c'est l'infortuné quadrupède de la Ligurie, le laborieux, le courageux, l'indestructible. L'âne dure à d'incroyables maux, mais non pas sans réclamation, non pas sans lamentable plainte. Il est très intelligent, et sa voix, seul bruit animal qu'on entende ici, semble noter et sa tristesse et ses méritants efforts et sa douce résignation.

L'homme, l'étranger surtout, se résigne moins aisément. Ce séjour me paraissait équivaloir à l'interdiction du feu et de l'eau. L'eau, dispensée rarement par les filets pauvres des torrents de la montagne, s'allonge des eaux pluviales, quand il pleut (cinq mois durant nous fûmes sans pluie). Le feu, personne n'en fait; le bois vient de cinquante lieues, des monts de Toscane. J'avais fait apporter de Gênes une cheminée de fer ; la question était de l'alimenter. Il fallut hacher du bois, car la scie n'est pas encore inventée à Nervi. Les charpentiers des vaisseaux en ont du moins le monopole.

Ici les contrastes sont irritants, pour qui n'y est pas fait dès l'enfance. Une nature qui semble avoir l'ostentation du superflu (les orangers et fleurs d'oranger), mais qui n'a point le nécessaire; qui donne le dessert, mais non point le dîner. Une société théâtrale, ornée et parée (les plus pauvres chaumières sont peintes), et en même temps indigente et profondément dénuée. Des collines entières sont couvertes d'oliviers, et

il est impossible d'avoir de l'huile vraie dans le pays; on la fait venir de Provence.

Le poisson est rare et cher, sauf le hideux poisson sec, le *stockfish*, aliment habituel des pauvres marins de Gênes. Le premier marchand de l'endroit n'ayant ni haricots ni beurre (au temps du carême), disait qu'il avait cessé de tenir ces denrées de luxe dont peu de gens achetaient. Celui même qui ne mange pas, n'en a pas moins un sentiment de pauvreté et de famine. Et cela met de mauvaise humeur.

Pour l'Italien, l'effet est différent.

*Nécessité l'ingénieuse*, qui tirerait sa vie du caillou, l'inspiration aux dents aiguës qui s'appelle de son nom la *faim*, est pour beaucoup sans nul doute dans le génie ligurien. Le simple regard de l'homme a ici généralement une expression bien claire : Qu'y a-t-il à gagner là? On sait qu'au siège de Gênes, les moines, fort autrichiens de cœur, hasardèrent près de Masséna une démarche insidieuse: « pour qu'il eût pitié du pauvre peuple affamé ». Le général, po-

sant sur l'orateur ce regard vraiment ligurien, et souriant de ses dents blanches, lui dit : « Mon père, vous êtes gras!... » Le capucin se crut mangé.

C'est d'ailleurs une faim fort ancienne. Déjà, dans l'antiquité, nous voyons que les Romains ne crurent avoir raison de cette race dure qu'en faisant un désert de ces montagnes.

# IV

## AMITIÉS

# IV

## AMITIÉS

Première sortie. — Le quai de Capolongo. — Les étoiles. — La mer. — Les montagnes. — Le repas du lézard. — La mouche et le centime.

Au bout de huit ou dix jours, malgré ma grande faiblesse, j'essayai de vivre et de me mouvoir. Je fis l'entreprise de sortir. L'infini que j'avais à deux pas devant moi semblait m'inviter lui-même à rompre ma réclusion. Donc,

par mon escalier de marbre, je descendis au noir perron, je remontai jusqu'à la rue.

Je pus alors voir que mes excursions seraient bien bornées.

Trois routes s'ouvrent, et toutes trois difficiles, rigides, dont on ne peut s'écarter : à mi-côte la rue où j'étais, rudement pavée de cailloux de mer, poudreuse et fréquentée comme grande route de Toscane; sur la hauteur, un chemin tournant, semé de maisons et d'églises, dans la plus belle vue du golfe, mais tellement abrupt que la montée est pour l'homme le mieux portant une violente gymnastique ; en troisième lieu, le bord de la mer.

La côte de Gênes, excessivement étroite, n'est qu'une petite corniche, un extrême petit bord, un simple « sourcil de la montagne », comme auraient dit les Latins. Pour toute promenade, un petit quai, ou plutôt un scabreux chemin de ronde qui serpente toujours serré, et le plus souvent de trois pieds de large, entre les vieux murs de jardins, les écueils et les précipices.

montagnes de quinto

les grandes montagnes chauve[s] de nervi

Nervi

de

ouest

torrent

le fief du C. Cattaneo

église de Nervi

torrent

nervi

Nervi 00230

rue du medecin

rue du juge

enclos du palazzo ninco

port de quinto

tour

petit port nervi

chapelle

rue du serviteur

enclos

tour

petit port de nervi

**PLAN DE NERVI**

**Croquis autographe de Michelet.**

Sur un quart de lieue, qui fait la longueur du village de Nervi, trois petits ports s'échelonnent. Aux deux extrémités, les plus majestueux, vastes à abriter cinq ou six barques, Quinto et Boliasco ; et, tout près de nous, sous notre regard, creusé à la longue par l'effort du torrent qui passe sous notre maison, le pauvre petit port de Capolongo, que les Rocca ont confisqué pour l'agrément de leur jardin.

Ce petit quai périlleux devint ma promenade habituelle. Le soleil d'hiver, dans ce repli abrité de l'Apennin, faisait croire au printemps. A l'heure de midi, profonds étaient le silence et la solitude. Ils semblaient faits pour le rêve demi-éveillé d'un malade. Mais l'homme, sociable de sa nature, ne reste jamais longtemps seul. Je formai quelques amitiés.

Avec trois sortes de personnes. Premièrement avec les montagnes et la mer; puis aussi avec les étoiles.

En ce pays, à de certaines heures, vous n'avez

pas besoin d'aller aux objets, il semble qu'ils viennent à vous; la transparence extraordinaire de l'air les fait apparaître si nets, qu'ils arrivent à votre œil même; vous vous imaginez que telle chose lointaine approche à mesure qu'on la regarde, et qu'elle va vous toucher. Ne croyez pas qu'il soit facile de détourner les yeux ou l'attention, de rester indifférent; non, la nature ici s'impose; elle a l'air de dire: « Tu ne viens pas à moi, mais je viens à toi... et tu me viendras tôt ou tard; tu es mien, tu m'appartiens. » Et les nuits valent mille fois les jours. Ce sont de vraies fêtes de lumière. Toutes choses s'y voient aussi bien et plus doucement qu'à midi.

Les révolutions du ciel étaient mes grands événements. Je commençais à connaître les étoiles (j'entends les plus apparentes), non pas astronomiquement, mais personnellement pour ainsi dire, familièrement; dans mon ignorance, ne sachant pas leurs noms scientifiques, je ne causais avec elles qu'en leur donnant

de petits noms d'amitié. Je ne me suis point aperçu qu'elles s'en soient formalisées.

Leur ponctualité parfaite, leur empressement visible à remplir leurs fonctions, me les faisait regarder comme le miroir du travailleur, son exemple et sa leçon. Leçon vivante, j'aime à le croire. Quand leur course serait calculée, cela n'implique nullement qu'elles ne soient pas des personnes, et qu'en suivant l'attraction, elles n'y joignent le sentiment du devoir et la joie d'être utiles au monde.

Au ciel flamboyant de là-haut, je voyais dans une marche facile, rapide, harmonique, qui semble un bonheur pour ces mondes, rouler leur royale harmonie. Visiblement, rien ne leur coûte; ils accomplissent chaque nuit leur course sublime dans une joie majestueuse. En présence de ces sphères qui seront tour à tour nos demeures, je n'avais qu'une pensée : Dieu et l'avenir. Qu'il nous soit donné de rester nous, et de croître toujours de cœur !

Une autre personne à laquelle je me fiais infiniment moins, c'était la belle mer bleue qui venait blanchir à mes pieds. — Oh! celle-ci fait des avances. De mes amitiés nouvelles, c'était de beaucoup la plus parleuse, la plus invitante, la plus empressée. Je ne la vis jamais bien méchante, mais amusante toujours, variée toujours et à l'infini diversifiée. Sans mystère, du reste, (tout autre que son redoutable frère l'Océan), sans arrière-pensée. Je la perçais du regard à trente pieds de profondeur, et là j'admirais des algues d'un incomparable vert d'émeraude, ou encore de superbes blocs polis de marbre de deuil, blanc et noir.

Ce qui de cette mer m'étonnait pourtant, ce que je lui disais parfois : « Mais pourquoi es-tu si déserte ? Pourquoi si peu d'habitants ? Point d'insectes, point de coquillages; des poissons à peine ! » Les gens qui pêchent loin du rivage m'assuraient qu'en récompense, si cette mer est peu productive, elle est si transparente que la lumière colore admirablement des

poissons qui sont incolores partout ailleurs.

Je m'asseyais sur la côte, sur ces arêtes de roc que l'Apennin dénudé pousse jusqu'à la mer, dans ce paysage de marbre, si majestueux et si pauvre, qui déploie un demi-cirque de cent lieues autour de Gênes, regardant l'Afrique en face et de côté l'Italie.

La mouvante *rivière* du Levant parle toujours, remue toujours, montre toujours un va-et-vient amusant de barques et de vaisseaux de commerce ; elle offre sans cesse aux regards des objets nouveaux.

Seulement mon horizon au levant ne s'étendait guère qu'à trois lieues. Mais au couchant, de mon quai, j'embrassais le cercle du golfe, jusqu'à cinquante lieues, peut-être. Longue et vaporeuse chaîne dont les principaux accidents me charmaient toujours l'esprit : le profond pli de Savone, la percée vers Albengha où l'Apennin s'abaissa devant notre armée d'Italie, Nice enfin, le Var, la porte de la terre adorée..... Tout cela, dans les beaux temps, apparaît

sous le virginal diadème des neiges du Nord...

Je contemplais ce grand spectacle du pied de la petite tour qui reste des anciennes défenses bâties contre les Barbaresques. Mais souvent, bien plus souvent, ma pensée, moins dispersée, s'harmonisait aux montagnes que j'avais sous mes yeux mêmes.

Ces personnes solides et graves m'allaient mieux. Peu à peu je les connus toutes ; je compris leurs caractères, j'entendis leurs langues muettes, et j'eus lieu de m'en féliciter. Je leur disais à ces voisines qui surplombaient mon rivage, à ces sérieuses amies : « Causons ! »

Ah! que leurs enseignements ont bien parlé à mon cœur! Que je m'entendais bien avec elles! Spectacle parlant!

La chauve et poudreuse montagne de Quarto-Quinto qui suit Gênes, et l'autre, presque aussi chauve, qu'on retrouve un peu plus loin, celle de Capolongo avec son cou nu de vautour, tien-

nent devant elles, comme pour cacher une partie de leur nudité, le mont cultivé de Nervi. Vous diriez deux grandes filles maigres et mal vêtues qui, derrière, enchaînant leurs mains, exposent, montrent avec complaisance le jeune frère de prédilection, le florissant bambino.

Ces pauvres montagnes nues, que disent-elles ? « Nous sommes des fiefs... Substituées dans les nobles mains des Doria, des Spinola, ou misérable pâture communale, bien de tous mangé par les riches (les plus pauvres n'ont pas de troupeaux)... Mais voyez au contraire Nervi, ce que le travail en a fait! quel triomphant amphithéâtre! Et qu'il serait plus beau encore, si telle influence fatale n'y retardait la circulation de la vie, celle des routes, celle des eaux! »

Ce petit mot de mes montagnes, c'est toute l'histoire des Apennins, l'histoire de la pauvre Italie, le rêve intérieur de cette terre pensive, le souci qui rend si sérieux là-bas mon voisin le philosophe, le promontoire de Portofino.

Jamais celui de Sunium ne sut et ne dit tant de choses que j'en apprenais, à l'heure solitaire, le long des écueils de Nervi. Ce quai large de trois doigts, cette corniche de caillou stérile qui ne produit pas une herbe, elle me donnait souvent ainsi, pour rapporter à la maison, plus d'une mélancolique fleur. Et qui donne, si ce n'est le pauvre?

Dans ces souvenirs attendris de mes amitiés, je dois ne pas oublier les humbles, les intelligents petits hommes qui, vers midi, sur ce quai, cherchant avec moi le soleil, dans leurs rapides mouvements, me suscitèrent tant de pensées. Je veux parler des lézards..

Jamais je n'avais consenti aux nomenclatures idiotes qui les classent parmi les reptiles, eux qui marchent avec tant de grâce, de prestesse, de vélocité. Supposez que nous fussions placés dans une condition de vie analogue, nous modifierions notre corps selon la nécessité. Pour glisser dans d'étroits passages, la tête s'aplatirait; les mains

s'écarquilleraient pour s'accrocher vivement aux murs perpendiculaires; les yeux deviendraient saillants dans une existence inquiète, si peu garantie, dans une veille continuelle, sans sécurité ni repos. Leurs bras sont précisément d'un homme qui, fuyant à plat ventre, se relèverait sur le coude pour tenir la tête plus droite, surveiller et regarder.

Leur faculté d'observation me frappait infiniment. Ils choisissaient, comme moi, l'heure du dîner, l'heure solitaire. Ils fuyaient, mais non indifféremment devant toute sorte de personnes. J'eus bientôt cet avantage d'être considéré par eux comme un promeneur inoffensif, à l'approche duquel on ne s'éloignait que peu, lentement. visiblement, sans crainte. Les vieux me traitaient ainsi, me regardant bien toutefois, ne me perdant pas de vue, prudents, mais n'étant pas fâchés de voir à leur aise un homme, un de ces géants qui font leur effroi ordinaire. Pour les jeunes et les tout petits sans expérience, ils ne faisaient pas ces distinctions, ils fuyaient éperdus,

ahuris, tellement peureux que pour échapper au danger ils s'y jetaient, venant parfois à l'étourdie jusque dans mes jambes.

Frileux tout autant que moi, ils s'ingéniaient habilement à éviter le vent *grec*, vent d'est insupportable ici. Les vieux murs, mal réparés, leur fournissent en abondance de commodes logis d'hiver, bien exposés, au midi. Une chose m'étonnait seulement et m'embarrassait : de quoi vivaient-ils? On me dit qu'à certains temps ils grapillent dans les jardins, réchauffant leur pauvre sang froid du jus de la vigne, comme feraient des vieillards débiles. Mais généralement ils servent la culture plus qu'ils ne lui nuisent. C'est à eux surtout, je crois, qu'on doit de voir si peu d'insectes.

Ils semblent gais et sociables. Presque toujours je les voyais se promener deux à deux, souvent se poursuivre alternativement, mais cela sans acharnement, sans fureur de guerre ni d'amour. Ils se suivaient, puis se quittaient pour penser à autre chose. J'en ai vu qui se dispu-

taient des propriétés, une feuille sèche par exemple, apparemment pour faire leur nid ; parfois, autre chose difficile à avoir, la propriété d'une mouche!

Ne riez pas. En ce pays où la vie manque tellement, une bonne et savoureuse mouche est, pour gens de cette espèce, un assez riche bétail.

Tel l'animal et tel l'homme. La sobre vie de mes lézards, pour qui une mouche est un ample festin, ne différait en rien de celle de la *povera gente* de la côte. Plusieurs faisaient cuire de l'herbe! mais l'herbe non plus n'est pas commune dans la montagne aride et décharnée.

Je me rappelle la surprise contenue, l'étonnement béatifique d'une petite marchande à qui, dans un compte inextricable de mauvaises monnaies locales, je donnai et je laissai, par delà son dû, *un centime!*

Ce centime et cette mouche en disent beaucoup sur ce pays.

La mouche, pour ceux d'en haut, misérables récolteurs de feuilles sèches envolées aux som-

mets arides, ce sont les quinze ou vingt centimes qu'ils gagnent à ce triste métier.

La mouche, pour ceux du milieu, piocheurs d'une terre sèche et grise qui produit surtout le caillou, ce sont les piètres oranges et les citrons aigres qu'ils vendent presque pour rien à Gênes.

La mouche, pour ceux d'en bas, c'est le profit incertain, lointain, périlleux, qu'ils cherchent toute leur vie sur mer, la terre leur refusant tout.

# V

# LE MÉNAGE DU PAUVRE

## V

### LE MÉNAGE DU PAUVRE

**Tout d'une main aimée. — Le petit mulot noir. — Mon étoile ici-bas. — Le repas du 30 janvier. — Où sont-ils?**

Tant que la faiblesse me retint au pied de ma montagne Cumuli, je n'en vis que l'aridité et les précipices. Jamais je n'aurais été plus triste dans cette extrême langueur, sans la chère compagne que j'avais près de moi et qui m'en-

tourait de sa providence. Je sentis, ce que j'avais compris d'avance et deviné, que le pauvre seul sait vivre, et qu'en réalité il n'y a ménage et table que les siens.

Pourquoi? Je l'ai dit ailleurs: à ce ménage, à cette table, il y a une vraie communion. La femme y est elle-même la mère et la nourrice de l'homme; il reçoit l'aliment de chaque jour d'une main aimée. S'il lui .rapporte le soir le fruit de son travail, il trouve près d'elle l'oubli de sa fatigue. La rénovation quotidienne que Dieu verse à la nature, la femme l'emprunte à la nature, et elle l'administre à l'homme, augmentée encore et vivifiée d'un charme d'amour. Ces aimables dons de la terre, passant par les mains de l'être sympathique, par la volonté et le cœur qui y ajoutent un infini, *s'humanisent*, pour ainsi dire, deviennent la personne adorée qui les a touchés, transformés. Dès lors, quoi de mauvais, de médiocre en ces choses? Qu'y demander davantage, etqu'y peut-il manquer jamais?

Je m'aperçus qu'en effet ma seule nourriture

permise dans les premiers commencements, le lait, léger, faible et pauvre de ces pâturages de pierre, avait pris goût et saveur, un notable enrichissement de principes salutaires. Je m'aperçus que les fruits que je pus ensuite ajouter, fruits demi-sauvages, par l'ignorance générale de la culture, adoucis par l'industrie d'une main habile et tendrement ingénieuse, perdaient leur âpreté de naissance, civilisaient leur séve amère, n'en gardaient que l'élément jeune. J'y rajeunis ; il me semblait qu'en ces nourritures aimées je laissais des siècles d'histoire et de travaux, l'âcreté surtout de mon dernier livre, le terrible 93, qui m'avait mordu aux entrailles, qui avait bu mon sang et comme absorbé la vie de ma vie jusqu'au fond des os.

Le pain sacré de l'Italie, reçu tous les jours de celle qui, dans la solitude, me représentait la patrie, ce pain aussi commença à relever mes forces et à augmenter mon cœur. Je n'en mangeais pas une bouchée sans une pensée et un vœu pour la rénovation de l'Apennin stérile,

sans dire avec ce Français, si bien inspiré de la faim : « *Oh! quanto pane, che donna!* »

Le soir, en attendant le léger repas qu'elle me préparait, seul, avec le sentiment qu'il n'y avait pour moi nul remède que la résignation, je laissais de nouveau aller ma pensée vers les mondes que je voyais cheminer. Me sentant si près de la fin, je les interrogeais : « Où serai-je demain ? Qui de vous m'appelle, scintillantes étoiles? Est-ce toi, Sirius? Mais tu es bien loin de tous ceux que j'aime !... »

Bientôt je m'en voulais de devancer l'heure. Dans mon ciel d'ici-bas, dans cette fleur de pureté, de jeunesse et de nature, je voyais bien autre chose, le devoir accepté du cœur, modestement poursuivi dans la résignation du sacrifice obscur.

Et je sentais bien par cela, que ce n'était pas pour le ciel, pour ses diamants et ses étoiles, qu'était le meilleur regard et la complaisance de Dieu.

Ce regard, où tombait-il ? Sans nul doute sur

la basse et sombre salle où cette main dévouée, laissant les ouvrages délicats, se formait aux tâches plus rudes d'un ménage de pauvreté.

Dans les longues heures que ma femme y passait, occupée à ces soins matériels, sans que ma santé me permît d'y descendre et de lui tenir compagnie, la tristesse l'eût accablée, s'il ne lui fût survenu un visiteur bien inattendu.

Dans un jour gris, des plus sombres de décembre, où elle venait d'apprendre la mort presque subite d'une amie, brusquement, violemment enlevée en pleine vie, la vie intense, de l'amour et de la jeunesse, elle descendit, le cœur comble de cette idée, de ce cruel arrachement, et je dus, avec une peine extrême, la laisser aller seule.

En descendant dans son souterrain, plus froid, plus inhospitalier que jamais, que vit-elle, sur les bords du fourneau de pierre? Une petite bête toute noire, de la taille d'une forte souris, se tenir debout, comme un petit homme, à la

manière des écureuils, profiter de la chaleur, et de ses deux mains très adroites caresser, laver, frotter ses yeux de jais, noirs et vifs, sa face aiguë et son museau. L'animal s'enfuit, mais pour revenir presque aussitôt. Ses brusques apparitions, la soudaineté de ses mouvements, troublèrent fort, dans une disposition d'esprit toute particulière, celle qui, en toute autre occasion, eût fait accueil à ce frileux compagnon de solitude. Elle pensa à son amie qui venait de mourir; elle eut peur.

Les esprits les plus raisonnables sont accessibles en ces moments à d'étranges superstitions. C'est sur ce même rivage que Byron conte avoir vu passer, froide, devant sa face, l'ombre du pauvre Shelley, le jour même où il se noyait à cinquante lieues de là. Une âme qui part sans dire adieu, n'a-t-elle pas la tentation de revenir voir ceux qu'elle aime? N'était-ce pas elle qui, pour avertir de sa destinée, nous envoyait ce messager de deuil? D'autres riront, moi je ne puis renoncer à l'idée du retour.

Mais pour être consolante il eût fallu une apparition tout autre, quelque image de la vie ailée. La morte revenant sous ce masque noir, aigu, c'était un retour à la fois lugubre et hostile. Instinctivement, sans raison, celle dont la main n'a jamais fait que le bien, prit de la cendre chaude et la jeta au visage de ce revenant. Le petit animal, effrayé à son tour, tomba de la hauteur du fourneau, glissa sous le sol, ne reparut plus.

Alors dans cette âme innocente et tendre s'éleva un vif remords. Si réellement elle avait tué ce pauvre mulot inoffensif !

Toute frayeur s'évanouit pour faire place à la pitié. Elle vint à moi très émue, me dit : « Je crois bien que je l'ai tué. — Qui ? — Un mulot tout noir qui venait se chauffer à mon fourneau. J'ai cru que c'était *son âme*... Je sais bien que cela ne m'excuse pas. Maintenant que je n'ai plus peur, je le vois dans sa vive pantomime. Il avait l'air de me dire, quand li m'obstinais à le chasser : — Laissez-moi revenir,

me chauffer; je ne vous ferai pas grand embarras; il me faut bien peu de place à votre feu, et bien peu aussi pour vivre; quelques miettes, c'est tout ce que je demande. Je ne suis pas la souris rongeuse qui gâte et détruit; je suis le petit rat des champs, inoffensif, sobre et réservé; je ne touche à rien. — Ah! que je m'en veux! Tout au moins, j'ai dû l'aveugler. A la longue, je l'aurais aimé; il m'eût fait compagnie. »

On imagine quelle joie ce fut le lendemain de retrouver précisément à la même place, se brossant, se lustrant, dans le bien-être de la douce chaleur du feu, celui dont on se reprochait si vivement la mort. A partir de ce jour, il fut accepté comme un hôte; il eut sa petite part de chaque repas. Si parfois il tardait à se montrer, la pauvre solitaire s'inquiétait; en se trouvant seule, elle sentait ce que vaut l'amitié, même des plus petits.

Sa tendresse qui s'étendait à tous les animaux l'empêchait de goûter ce qu'elle apprêtait. Dure, en effet, est cette nécessité que la nature nous

impose : tirer notre vie de la mort. Je dois dire que ces animaux de la montagne sont vraiment faits pour augmenter beaucoup une telle répulsion. Quand nous les voyions, debout à la porte du boucher, attendre leur sort, et cependant jeter sur nous, passants, un regard presque curieux, un regard assuré, libre, et si doux qu'on eût dit celui de l'homme, d'un homme point du tout malveillant..... ah! nous nous sommes accusés bien souvent, nous avons accusé le sort et la fatalité de notre nature. Partout il nous faut vivre de la mort, refaire de la vie des autres notre vie épuisée... Loi cruelle !

Tout se mêle ainsi en ce monde! Le *soave austero*, la douceur amère y est vraiment trop fréquente!

Le plus doux des banquets ne peut être une fête.

Le 30 janvier de cette année 1854, je dînais à 6 heures du soir, les fenêtres ouvertes, devant une mer vive et douce, non frémissante, mais palpi-

tante plutôt, vivante, animée! Une nuit depuis longtemps close, sans lune, toute transparente, diamantée de millions d'étoiles, me laissait voir et cette mer et mon sérieux voisin, grave personnage de marbre, le noble promontoire de Portofino. J'entrai en pensée de Dieu et de cette chère et jeune sainte assise avec moi à table, et de qui je recevais ma nourriture de chaque jour. Il n'y avait là rien devant moi qui ne me vînt de son irréprochable main. Combien je devais plus à Dieu que ne durent les Pères du désert! Paul recevait son pain d'un lion, Elie des corbeaux du ciel. Son messager près de moi était son image même; l'image, ou la réalité? Mon cœur me répétait que là-haut, en tous ces mondes étincelants, il n'y avait rien d'aussi pur que ce que j'avais près de moi.

Ce soir du 30 janvier, où cette mer, cette nuit lumineuse étaient en tiers avec nous, nous eûmes un moment de silence, et nos regards devinrent profonds.

Profonds, et ce qu'ils regardaient n'était ni

le ciel ni la mer, — c'était un autre infini moins visible.

A ce souper assistaient, ce semble, les ombres des peuples exterminés de l'Italie : le Samnium depuis Sylla, l'Étrurie, foyer éteint, la Ligurie, déserte !

Un mot rompit enfin le silence, et je ne sais qui des deux le dit : « Mais *les autres*, où sont-ils? Les nôtres, nos proscrits, quelles épreuves subissent-ils encore ? Vivent-ils ou sont-ils morts? »

Nous restâmes de nouveau muets, n'osant trop interroger ces pensées, plus noires que la nuit.

# VI

## PHILOSOPHIE DU JEÛNE

# VI

## PHILOSOPHIE DU JEÛNE

**Le jeûne. — Ses langueurs. — Ses rêveries. — Sa stérilité au moyen âge. — *La coupe au peuple.* — Fécondité de la nature.**

On conte l'histoire d'un prisonnier italien qui, décidé à se laisser mourir de faim, voulut du moins rendre sa mort utile, profiter de cette situation peu commune dans l'intérêt de la science. Jour par jour et heure par heure, la plume à la

main aussi longtemps que sa main put la soutenir, il nota consciencieusement ses douleurs et leurs caractères dans la plus précise spécification, constatant les vertiges mêmes et les évanouissements aussitôt qu'ils avaient cessé, ressaisissant par la mémoire les lacunes d'avant ou d'après, les transitions fugitives entre les moments de veille et ceux des morts temporaires qui l'avaient préparé à la mort définitive.

J'avais une très bonne occasion de renouveler l'expérience, d'imiter, au moins de loin, ce stoïque expérimentateur. Depuis un temps assez long, comme je viens de le dire, je ne pouvais assimiler rien, qu'à peine un peu de lait clair, de lait comme le peuvent donner les sobres petites bêtes de ces indigents pâturages, qui broutent philosophiquement le roc et paissent le caillou. Leur jeûne alimentait mon jeûne.

Rousseau, dans une de ses Rêveries, a parfaitement décrit la disposition, plutôt agréable, qu'il éprouva, après sa chute de Ménilmontant et l'évanouissement qui suivit, lorsqu'il se remit sur

ses jambes et marcha, sans trop sentir qu'il avait saigné longtemps : « Je vis le ciel tout étoilé. Je remplissais de ma légère existence tous les objets environnants... » etc. Cet état a du rapport avec celui de demi-rêve, éveillé pourtant et lucide, où nous tient le jeûne. J'avais le bonheur, dans cette décroissance de forces, de garder suffisamment nette ma lucidité d'esprit. Au défaut d'un ravail suivi, je pouvais du moins par moments m'observer, étudier mon incapacité d'étude.

Cette manière d'exister (ou, si l'on veut, de mourir) n'est pas sans quelque poésie. Elle prête à chaque instant des ailes à l'imagination. Elle a, dans le clair-obscur, des songes à demi lumineux, comme des échappées soudaines où l'on croirait entrevoir quelque peu du monde inconnu. Qui s'y attache et la cultive a chance d'arriver à l'extase.

Seulement, à quelque degré qu'on pousse cette exploitation du jeûne (que Swift appelle si bien *la mécanique de l'enthousiasme*), elle se trouve

impuissante à fixer ses résultats. Elle peut être poétique, mais la nature lui refuse de formuler sa poésie. En vain, par un effort momentané, elle voudra se saisir, s'exprimer, prendre une voix articulée, consigner et faire durer ses rêves d'or; toujours ils s'envolent. Il n'en reste que langueur et mélancolie.

Par moments, je dois l'avouer, j'étais affecté d'un changement si complet d'habitudes, de ce qui est une vraie mort pour le travailleur, de mon incapacité de travail.

L'action, pour qui a gardé l'âme entière, est un besoin pressant, impérieux. Les oisifs ne sauront jamais tout ce qu'a d'insupportable pour nous autres une telle situation. L'homme laborieux qui, arrêté en pleine course, en plein élan, voit tout à coup ses bras détendus ou sa pensée ralentie, ne s'afflige pas seulement ; son premier mouvement instinctif, c'est de se prendre en dégoût, de se mépriser. *Propre à rien !* c'est l'injure vulgaire que s'adresse l'ouvrier malade. Et, dans cette disposition, il ne lui faut pas grand

effort pour adhérer à l'appel de la nature, se laisser aller à elle, et mourir sans réclamation.

Oui, la rêverie stérile est le fond de cet état. Ou, si l'on en est tiré par un obstacle quelconque, par la plus légère contradiction, vive, subite est l'irritation ; ce rêveur contrarié devient disputeur, parfois subtil et logicien à faux.

Rien ne m'a mieux fait comprendre cet état physique et moral, universel au moyen âge, que d'observer autour de moi les femmes si mal nourries de cette côte ligurienne. Sans jeûner précisément, elles aussi trompent leur estomac par une nourriture fausse d'herbes qui ne nourrissent point. Agitées et paresseuses, elles ne font presque aucun travail ; à peine tissent-elles un peu. En attendant le mari, qui est à la mer et reviendra dans quelques mois, elles passent des heures aux églises, ou à jaser aux carrefours, ou à choses pires encore, si l'on en croit les absents, qui souvent les battent au retour. Nerveuses plus qu'on ne saurait dire, elles frappent souvent leurs enfants, ou se disputent entre

elles d'une voix aigre, parfois théâtrale. L'excessive gesticulation, toujours au delà de la passion, indispose ; on les croirait fausses. C'est pourtant l'état naturel de cette tension des nerfs, l'effet d'un air âpre, aride, sur des fibres desséchées, qu'une nourriture insuffisante ne calme point, ne soutient point. La stimulation du jeûne, sous un climat par lui-même dévorant, joue sur le système nerveux comme sur un clavier dérangé, et lui imprime à chaque instant des mouvements automatiques.

Le moyen âge disait : *dentes acuti*, *ingenium acutum*, les dents aiguisent l'esprit. Si elles l'aiguisent, à coup sûr elles ne le fécondent pas. Le jeûne, parfaitement stérile pour les facultés inventives, fait des songeurs ou des ergoteurs, rien de plus.

Ce sont les deux caractères généraux du moyen âge. Sa subtilité fut-elle féconde ? Dieu lui a donné largement du temps pour le prouver, environ un millier d'années. Et pourtant, que trouve-t-on, de 400 à 1100, d'Augustin à

Abailard, et encore jusqu'en 1300, d'Abailard à Dante? Après eux rien, et encore rien, sauf le manuel monastique de l'*Imitation*. Imiter, n'inventer plus, *attendre en attendant*, c'est tout le conseil qu'on donne alors au genre humain désespéré. Il n'en tient compte, et passe outre.

Comment ai-je pu croire dans ma candeur, il y a bientôt vingt-cinq ans, que, sans l'église de jeûne, d'abstinence et de célibat, on n'eût jamais élevé la cathédrale de Cologne ni la flèche de Strasbourg ! Les textes publiés depuis ont parfaitement établi que l'architecture gothique, au contraire, n'a commencé qu'au moment où l'art sortit des mains du clergé. Ces cathédrales ne furent bâties que par les maçons laïques, par de vrais hommes complets, qui vécurent de la vie d'équilibre, qui donnèrent à la nature ce qu'elle veut pour être productive, qui eurent le banquet de famille, qui mangèrent, aimèrent, et ne jeûnèrent pas. Cène féconde de la table sainte, où le travailleur pensif s'inspire souvent si puissamment d'amour et de naïveté aux regards, aux

voix innocentes de sa femme et de ses enfants. Qui sait si le créateur de la fameuse flèche, Erwin, eût soutenu son audace dans le miracle prolongé de ce gigantesque travail, sans l'héroïsme virginal, le saint fanatisme de sa fille, qui sculptait son œuvre à mesure qu'il l'exhaussait dans les airs ?

La cathédrale de Strasbourg, aujourd'hui encore, n'est point dans la main du clergé, mais dans celle de la municipalité. C'est un reste précieux des coutumes de ces temps, qui montre assez que ces édifices, pour être religieux, n'en furent pas moins municipaux, politiques. Les élections s'y faisaient. La grande cloche de la ville, cette voix de la souveraineté populaire, était de même dans l'église, et sonnait pour une infinité d'occasions, politiques et autres. Boccace commentait Dante à Santa Maria del Fiore.

Ainsi, au moment où le moyen âge, épuisant la scolastique sans y trouver un aliment, et maigrissant d'un double jeûne, proclame que la fin est venue, de tous côtés l'architecture nou-

velle qui jaillit des mains laïques vient lui donner un sublime et durable démenti. A son *consummatum est*, elle oppose un monde d'art, d'ogives, de sculptures, de vitraux ; elle verse à la foule altérée un flot de jeune enthousiasme.

Puis, quand tout paraît clos et décidément fini, Colomb montre au delà des mers une nature toute nouvelle, jeune, débordante de richesse, de sève et de nourriture matérielle et spirituelle. Nouvel et victorieux démenti que la réalité donne encore au songe de la fin du monde, à la théorie du globe épuisé, au dogme de jeûne et d'abstinence, de suicide volontaire. La vie s'insurge obstinément, invincible et indomptable, contre la religion de la mort.

Deux ivresses et deux extases se trouvent posées en face dans la violence de cette réaction. Contre le banquet fictif qui met sous la dent l'abstraction et jure qu'il est l'être même, s'organise, et se concentre la persistante réalité. Le vin, et l'esprit du vin trouvé pour la première fois, accumule en une goutte des forces incalculables

pour le bien. Le cri franc des Hussites c'est : *La coupe au peuple!* C'est celui de Rabelais, le grand prophète et l'hôtelier qui abreuve la Renaissance, et lui fait voir au fond du verre les secrets de l'avenir.

Et comme toute réaction, celle-ci dépasse le but. Pour qu'elle soit efficace il lui faut un grand effort, et d'abord elle est excessive. Dans le *Gargantua,* dans l'éloge surtout qu'il donne au redoutable Pantagruélion, le plus grand des fascinateurs, on croit voir rentrer Bacchus sur son char de tigres.

L'orgie passe ; et la nature reste, calme et forte, victorieuse, triomphante par la science, par la modération de l'esprit moderne. Elle aide elle-même à l'équilibre à mesure qu'elle rend faciles les satisfactions légitimes des appétits, conservateurs de la vie, producteurs de l'action.

Nulle force, sinon harmonisée du libre jeu des deux substances. Que les repus vantent le jeûne! la nature parle plus haut qu'eux. Partout elle arrive à l'homme, en bonne et riche

nourrice aux pleines mamelles. Et ce n'est point d'une vaine et faible nourriture qu'elle dresse le banquet de l'homme. Voyez au nord, à l'ouest, ces climats qu'on croirait stériles; par l'irrigation éternelle des pluies, des brouillards, elle y nourrit l'herbe abondante qui se couvre de nombreux troupeaux. Au midi, voyez ces nuées noires, mobiles, qui errent sur le sol dans l'immensité des pampas ; ce sont des masses énormes de vingt mille, de trente mille bœufs.

Plus féconde encore est la mer. Ses bancs de harengs, de sardines, après avoir nourri un monde de poissons avides, vont s'échouer à la côte en telle quantité que les Flamands disent : « C'est comme si nos dunes se mettaient à voguer. » Cette mer pleine d'aliments, elle est aussi un aliment. M. de Humboldt nous l'a décrite, en certains parages, qu'on croirait les plus déshérités, tout entière gélatineuse et comble d'atomes vivants, d'animaux microscopiques. Un véritable abîme de vie fermente dans son sein au profit de ses innombrables enfants. Elle les berce

de son flot maternel et les sustente. Ils ne peuvent respirer sans se nourrir en même temps; ils nagent dans l'infini de ce perpétuel banquet. Révélation touchante, que parfois j'avais pressentie. Cette mer grondante, qu'à sa voix on est tenté de croire sauvage, je la voyais venir à moi de ces rivages lointains, pleine de vie, de fécondité nourrissante pour les siens, et non moins pour les habitants de la terre, apportant à l'homme épuisé d'inépuisables trésors de réparation.

Ces souvenirs de l'Océan, des forces nutritives du Nord, me revenaient au lieu le moins propre, ce semble, à les rappeler, aux bords arides d'une mer lumineuse, mais quasi déserte. Le jeûne universel du monde, contre l'effort de la nature pour envelopper son enfant de vie et de nutrition, venait m'assaillir, me remplir de deuil, devant ces montagnes chauves qui ne demandent qu'à redevenir fertiles. Elles se vengent de leur pauvreté par le climat sec et âpre, par la disette des eaux sur ce sol appauvri.

# VII

## L'ALIBI DU JEÛNE EN ITALIE

# VII

## L'ALIBI DU JEÛNE EN ITALIE

**Les pâtes. — Le fisc et l'usure. — La patience dans la misère. — Les narcotiques. — Adjuration aux Italiens.**

Ce pauvre peuple affamé essaye de tromper son jeûne par la nourriture la plus indigeste, la moins faite pour le réparer. L'alimentation principale du pays, et de l'Italie en général, porte sur de lourdes pâtes, très grossières et très indi-

gestes (les fines sont pour l'étranger, pour l'Angleterre, et pour l'Amérique). Ces pâtes ou macaroni se mêlent à des quantités énormes d'herbes très peu nutritives.

Ce régime si indigeste, analogue à celui des plus pauvres pays de l'Allemagne, et qu'acceptent les Italiens même aisés, était-il celui de l'ancienne Italie au quatorzième et au quinzième siècle, au temps où elle remplit le monde de son ardente activité, où sa population ingénieuse, légère, imaginative, semble se multiplier pour trouver, développer à la fois tous les arts nouveaux, depuis celui du peintre jusqu'à celui de l'ingénieur, depuis la banque jusqu'au jardinage ? J'en doute. Je croirais plutôt cette lourde alimentation assez moderne, un malheur des derniers temps. Les macaroni semblent avoir été une importation du Nord que subit assez tard l'Italie du Midi. En Sicile, les vieilles gens appellent encore *Génois* ceux qui vendent cette denrée.

On ne s'étonnera plus si ce peuple mobile est

cependant si peu actif. C'est un des plus misérables, un des plus pauvrement nourris. Celui qui n'a pas les pâtes trompe généralement la faim par une nourriture aussi vaine, la *polenta,* qui opprime l'estomac deux heures, puis laisse l'homme faible et vide, non renouvelé, paresseux.

C'est encore pis dans la montagne, où tout se réduit à un peu de maïs cuit entre deux pierres, très mal cuit ; le combustible est infiniment rare et cher dans les Apennins.

Qui empêche le peuple de se nourrir? Deux vampires : le fisc, l'usure.

Malgré mon extrême faiblesse, je lisais ce que j'appelle la bible des misères italiennes, le résumé des budgets des petits États d'Italie (*Annuario economico*), et je voyais avec terreur qu'en ces petits États, doux, aimables, pour l'ignorance du touriste qui ne fait que les traverser, le fisc est énormément plus écrasant que dans aucun des grands États de l'Europe. Chaque petite cour mange plus à elle seule en luxe, en pa-

rades, en pensions, que tout l'État en dépenses publiques (administration, guerre, justice, etc.). A Naples, la rente monte toujours; pourquoi? Elle a le domaine royal pour gage; et, la masse des propriétaires qui ne peuvent plus payer l'impôt entrant dans la confiscation dont s'enrichit le domaine, le roi va toujours plus grand de la grandeur des misères; il deviendra peu à peu seul propriétaire; propriétaire, il est vrai, de déserts.

Un seul fait en fera comprendre mille. Un de mes amis avait, à la porte de Palerme, une belle vigne qui ne payait presque rien au siècle dernier. D'impôt en impôt elle en vint, en 1847, à payer les trois quarts du revenu; l'autre quart était absorbé par les dépenses de culture, de vendange, etc. Le propriétaire y avait planté quelques ceps nouveaux, le fisc allait s'en autoriser pour augmenter encore l'impôt. En une nuit le propriétaire les arrache, s'en va, et laisse sa vigne en hommage au meilleur des rois : elle est domaine royal aujourd'hui, simple pâturage. Voilà

comment le domaine s'accroît tous les jours* !

Si le fisc pèse moins ailleurs, le fermage pèse davantage. Le propriétaire, mangé par l'usure, mange à son tour le fermier. L'absorption dévorante du banquier, du noble, du prêtre, a profondément sucé la substance de l'Apennin, des montagnes liguriennes. Sur la maigreur de ces collines, erre le peuple décharné que vous voyez aujourd'hui. Il aurait fini dès longtemps, s'il ne se jetait à la mer pour y trouver quelque secours; mer peu favorable au pêcheur, mais qui ouvre à la hardiesse des navigateurs des bénéfices de transport, de lointains profits.

A cette cause d'énervation et de langueur qui résulte de la mauvaise nourriture, ajoutez-en

* Ceci se passait en 1854. Depuis, tout a changé. — Il est cependant utile de rappeler aux Italiens ces mauvais temps, afin qu'ils apprécient mieux l'avantage de *l'unité* qui permet de diminuer les impôts du peuple par de sérieuses réformes économiques.

une qui semble petite, mais qui déjà exerce visiblement une fatale influence : l'usage des narcotiques, du plus populaire, le tabac. Cet usage, si raisonnable en Hollande et dans le Nord, justifiable peut-être aux pays marécageux comme les environs de Mantoue, est positivement destructif dans la sèche atmosphère de Gênes, et presque partout en Italie. Triste imitation de la France, qui si récemment elle-même a pris cette fatale habitude. Peu d'hommes, sinon les plus grossiers, fumaient chez nous en 1830; aucun alors en Italie. Même en 1840, peu, très peu d'Italiens avaient recours à ce triste moyen de tromper le temps. Ils *pensaient*, maintenant ils *rêvent;* c'est le très fâcheux changement que les narcotiques produisent. Toute nation qui les adopte gravite insensiblement de la pensée à la rêverie, de la veille au demi-sommeil.

Le jeune homme croit cette habitude éminemment militaire : on fume dans les nuits de bivouac. Elle est peut-être très propre à fortifier

l'insouciance soldatesque et l'obéissance passive du militaire allemand. Mais convient-elle également à l'insurgé italien que la patrie appellera demain au plus vigoureux effort de l'initiative individuelle, à qui elle demandera l'activité la plus vivement éveillée, une parfaite présence d'esprit ? J'en doute. J'ai peur que ces rêveurs, avec même courage assurément, ne continuent de rêver.

Ce n'est pas une vaine fumée, jeunes gens songez-y bien, ce que vous voyez s'en aller et tourbillonner nuageusement dans les airs, c'est une bonne partie de votre âme ; dans ce fatalisme d'habitude qui amuse l'inerte pensée et languissante la promène, vous usez, plusieurs heures par jour, la poitrine et le nerf de l'homme, qui vous fera défaut demain. Disons plus : ce taciturne plaisir, même quand on le prend ensemble, n'enveloppe pas moins le rêveur d'une véritable solitude et d'un très réel égoïsme ; plaisir nécessaire surtout à celui qu'ennuie sa maîtresse ; qui, prudent avec son ami, réduit tous

ses épanchements à quelques monosyllabes.

Manzoni me contait en 1830 qu'un jour, demandant à un paysan lombard pourquoi il s'enivrait de vin, le pauvre homme lui dit : « Il faut bien parfois oublier. » Mais combien l'effet du vin est moins funeste, au total, que celui des narcotiques !

Oublier ? Non, Italiens ! il ne faut oublier jamais. Il faut garder soigneusement, entier, le plus cher héritage de votre glorieuse patrie, le trésor de vos colères et de vos douleurs.

« *Ora e sempre.* » Cette sublime devise, ce n'est pas seulement la jeune Italie, ce n'est pas la parole inspirée du grand et immortel proscrit, qui la répète à votre oreille. C'est la douloureuse misère de votre pays ; c'est la nudité de l'Apennin ; c'est la pauvreté des Alpes, où, dans plus d'une vallée, on a vécu cette année de l'herbe des champs bouillie, c'est la maigreur générale de ce peuple infortuné, qui vous crie de vous souvenir et de n'oublier jamais.

Gardez votre âme présente. Ces funestes narco-

tiques, ces pesantes habitudes qui prosaïsent les héros, qui, de l'oisiveté d'un café, vous traînent, à l'heure marquée, vers l'oisiveté d'une femme dont le mari est aux affaires, dites-leur non, un matin. Opposez à ces faux rêves, à ces fausses amours l'image de la grande captive, de la glorieuse maîtresse qui ne souffre pas d'infidèles, la belle Italie, jeune homme ! Elle te défend d'oublier; elle veut que ton cœur, ton esprit, ne s'éloignent jamais, ne perdent pas un moment le sentiment de ses maux; elle te dit : Aujourd'hui et toujours.

Jamais je n'aurais connu vraiment la pauvre Italie, si je n'avais vu tout cela de près, vu et expérimenté ces misères dans mon dénuement personnel.

Le touriste niera, ayant étudié le pays dans les hôtels, organisés à l'anglaise par des spéculateurs, tenus par des Suisses, servis souvent par des Savoyards, en deux mots tout étrangers à l'Italie, de haut en bas.

Le noble propriétaire ligurien, si économe et si riche, dans sa splendide villa; le nouveau riche, l'armateur, qui l'imite de son mieux, niera également, et il appellera en témoignage son *abbate*, domestique qui le sert et lui dit la messe, à l'instar du chapelain qui sert le noble seigneur.

Non ! disent-ils, le peuple est heureux.

Pour moi, j'ai eu l'avantage de vivre plus près de lui, et j'ai vu avec étonnement combien les gens même aisés, et qu'on ne saurait dire absolument pauvres, ignorent tout ce qui fait la commodité de la vie.

On ne peut se le dissimuler, en mille choses d'agrément, de nécessité même, le premier des peuples modernes, qui a civilisé l'Europe, semble lui-même, par un changement étonnant, retombé à l'état sauvage. La mère du monde, qui nous a tous élevés et nourris de son génie, qui nous a appris tous les arts, non de luxe seulement, mais d'utilité (l'irrigation, le jardinage), l'Italie, est une mendiante, et vit de la vie des

mendiants. On ne se figure pas dans le Nord ce que les hommes supportent ici d'incommodités, presque sans s'en apercevoir; ils sont habitués à souffrir.

Étrangers, qui venez chercher les arts en Italie, apprenez-y un grand art, celui de souffrir et de s'abstenir. Rapportez-en la patience.

# VIII

## *LA POVERA GENTE*

# VIII

## *LA POVERA GENTE.*

**Misère matérielle et misère morale. — Les ramasseurs de feuilles. — Les marins. — La terre est-elle une marâtre ? — Réclamation en faveur de l'Apennin.**

La première fois que j'entendis M. le juge de paix de Nervi dire d'un accent ému, profond : « *La povera gente !* » j'en fus tout ému moi-même.

Ce mot : *La povera gente!* c'est un mot de la

nature qui vient ici de lui-même aux lèvres.

Ces « pauvres gens » n'ont ni routes, ni eau, ni hôpitaux, ni écoles. Ils n'ont pas même de place où se réunir; ce qui fait que, ne se voyant presque jamais les uns les autres, ils se suspectent, se haïssent sans savoir pourquoi. Dans Nervi, qui n'est pas grand, il y a la montagne et la côte, qui ne se connaissent pas; et, sur la côte même et dans l'unique rue qui la longe, il y a deux quartiers, le Bourg et le Puits, qui se détestent sans cause, formant, pour la Vierge, deux confréries implacables et acharnées, deux fraternités pour se battre. Hélas! la vie de ce peuple est si dure que les associations y sont cause de divisions, et tout ce qui est ailleurs moyen de société tourne ici à l'état sauvage.

Oh! oui, la vie est dure! Partout où l'âne et le mulet rebutent et ne peuvent plus, la charge passe au dos de l'homme. L'homme, au-dessous de la bête, portant tout sur son épaule, devient bossu de travail. Et ce n'est pas seulement l'épaule qui se déforme par ces corvées abrutissantes, c'est la tête, c'est l'esprit. Les têtes pointues ne

sont pas rares; le crâne (chez un peuple si heureusement doué!) est peut-être plus étroit que dans nulle contrée de l'Italie.

Je me rappelle qu'un jour, ayant fait l'effort, très grand dans mon état de faiblesse, de monter à la montagne, j'arrivai au premier degré, à Saint-Hilaire. C'était l'hiver, et le soleil n'en était pas moins fort doux; je m'éloignai des cyprès, qui ne donnent pas assez d'ombre, et je m'assis sous les feuilles d'un superbe caroubier. A cette hauteur, peut-être de mille pieds, j'en avais sur ma tête autant pour atteindre le sommet; mais cette partie aride, clairsemée de bois misérables, ne me tentait nullement d'achever l'ascension. Pendant que machinalement je promenais ma vue sur le golfe, m'amusant aux blanches voiles des barques qui rasaient la mer unie comme une glace bleue, un spectacle tout contraire me tomba de la montagne.

Par des sentiers tournants, rapides, âpres, de cailloux tranchants, descendaient, déroulaient plutôt, inondés de sueur, pieds nus, trois mi-

sérables porteurs de fagots de châtaigniers: l'un, homme de vingt-cinq ans qui semblait en avoir quarante; l'autre un *ragazzo* de quinze ans, hâve et maigre; et le troisième, une hideuse petite fille à figure tartare, tellement l'excès du mal, de la fatigue, avait grossi, gâté, déformé le type italien très maigre, mais fin en Ligurie. La malheureuse, toute petite, raccourcie encore par sa charge qui lui faisait rentrer le cou, portait presque autant que les autres, c'est-à-dire, réellement, deux fois plus en proportion. Tous trois s'arrêtèrent un moment, assis sur leur bois, devant nous, nous regardant d'un œil sauvage, plus curieux pourtant qu'hostile. Quand je glissai dans la main de l'enfant l'aumône, qu'ils ne me demandaient pas, une larme me vint au cœur, que j'y contins; elle disait : *povera, povera gente!*

Et les misères qu'on voit sont-elles réellement les plus misérables? J'en doute.

Les marins qui semblent une aristocratie par rapport à ces pauvres *facchini* de la montagne,

porteurs de bois, ramasseurs de feuilles sèches, etc., les marins portent un autre poids, mais bien lourd, de fatalité.

En cette région où l'eau se montre à peine, on voit, aux temps secs, toute une foule à la fontaine qui attend des heures entières, altérée, la lèvre en feu; les femmes y passent les jours, et, tant pis pour celles qui arrivent tard! au soir, il ne reste rien, la dernière goutte est tarie. Eh bien, ces fontaines entourées de gens mourant de soif sont l'image trop naturelle de l'aridité intellectuelle qui dévore tout le pays. Ce peuple d'esprit si vif n'a pas le moindre secours dans les carrières aventureuses où le pousse la nécessité. Ici on n'expose pas les enfants, on ne les donne pas à dévorer aux pourceaux comme en tel pays de famine, mais on les jette à la mer. Et avec quelles connaissances? Ils n'en ont pas la moindre des choses de la marine, ni du commerce. A la pratique, à la routine de les former, si elle peut!

Elle les forme, ou elle les noie. Ils n'en sont seulement pas à pouvoir lire sur la carte à quelle

latitude ils se trouvent. S'ils ont la carte, c'est dans la tête, au prix de leurs propres dangers. Ce qu'ils savent des écueils, c'est par leurs propres naufrages.

Avec quelle facilité les armateurs de Gênes peuvent exploiter ces ignorants, qui savent si peu calculer, à peine lire le traité où ils engagent leur vie !

Ces hommes sobres, hardis entre tous, vous traversent l'Océan sur une coquille de noix ; héroïques sans le savoir, ils réalisent par économie tous les jours plus que ne fit Christophe Colomb. Un navire anglais rencontre dernièrement en mer, à moitié chemin entre l'Europe et l'Amérique, un petit bateau monté par trois hommes, qui, philosophiquement, avec ce minime équipage, traversait aussi l'Océan. Il le hèle et le fait venir. L'Anglais a peine à en croire ses yeux. Il les montre aux siens, et leur dit : « Il n'y a que des Génois pour risquer telle chose sur mer. »

Pourquoi sont-ils si peu nombreux sur chaque

barque ? ce sont des hommes sages autant qu'énergiques ; ils ne cherchent nullement les dangers inutiles. Mais que voulez-vous ? l'armateur de Gênes, mis à l'aise par la concurrence, veut sans doute qu'on fasse le trajet au meilleur marché possible.

Pour la même raison, ils sont, de tous les marins, les plus mal nourris du monde. Jamais de viande, toujours de mauvais légumes secs, à l'huile rance, de vieux poissons gâtés, et l'éternelle morue. La râtion d'un Anglais en bœuf salé, bière et bonnes provisions de toute sorte, nourrirait quatre de ceux-ci.

Dans ce seul hiver et sur les seuls marins de Nervi, trois ont été enlevés.

Le cousin de M. P., à quarante-cinq ans, meurt en mer du typhus.

Le voisin de M. G. a épousé, à dix-sept ans, une femme de quinze. Il en a trois enfants. Il a trente ans ; il revient à Gênes d'un long voyage. La plupart de ses hommes sont morts. Les vents l'empêchent pendant deux mois d'entrer au port.

Sa femme le voit, du rivage, aller et venir. Un de ses hommes tombe à l'eau; il lance une corde qui lui coupe les doigts. Il refuse de se laisser faire l'amputation de la main, qui le rendrait incapable de travail, et il meurt.

Un autre perd deux cargaisons. Infatigable, il retourne. La troisième arrive à bon port. Mais ce terrible effort de volonté dans une seule année a épuisé les sources mêmes de la vie. Il débarque, embrasse les siens, et quelques jours après il tombe frappé mortellement.

Beaucoup, quand ils reviennent, sont ainsi brisés, atteints de langueurs, de fièvres. Qu'ils aillent à l'hôpital de Gênes, portes closes. Que venez-vous faire? avez-vous un bras cassé? on n'y reçoit que les blessures ou les maladies aiguës.

Nulle plainte. L'habitude est si forte, que, par rapport aux gens de terre, le marin se croit presque heureux; tous les trois, quatre, ou six mois, il rapporte quelque argent à sa femme oisive, qui est censée tisser un peu, et qui, même en tissant beaucoup, gagnerait six sous par jour.

Les choses sont arrangées ainsi. Nul bruit. Ces familles, quand le retour les réunit, ont même un petit air de fête. Seulement on ne compte pas que cet homme si utile, si misérablement nourri, et dans une vie si dure, sera de bonne heure maladif, et probablement mourra jeune.

Ce qui n'arrête personne. Tous embrassent cette chance. Tous regardent vers la mer, tournent le dos à la terre. Pourquoi ? Celle-ci est la famine. Il faut bien chercher ailleurs.

Est-ce donc une marâtre, cette terre de Ligurie ? Ne produit-elle des hommes (des hommes heureusement doués sous tant de rapports), que pour les faire mourir de faim ? C'est la demande et le reproche que je lui faisais à elle-même, la regardant assidûment, interrogeant ses longs flancs maigres, son sein flétri, ses bras décharnés.

Ou bien, dois-je plutôt croire que Dieu ne l'a point créée telle ; qu'elle fut jadis féconde ; que

l'homme seul, ingénieux contre lui-même, habile, acharné à se nuire, est parvenu à la longue à rendre impuissante pour lui sa bonne volonté maternelle? qu'il a dévasté ces sommets, détruit avec les forêts les utiles réservoirs qui y concentraient les vapeurs fécondes? que chaque peuple qui s'est succédé sur ces rivages si anciennement habités de la Méditerranée, a travaillé pour son compte à l'œuvre de destruction, jusqu'à ce que nous, les derniers, nous n'eussions plus entre les mains (nos pères ayant pris la substance de ce banquet de la nature), que les restes, les débris, les os? La primitive humanité eut la fleur du monde naissant, et les petits-fils n'auraient plus maintenant que les cendres !

Mais à présent même, est-il donc vrai que ces collines, si bien exposées sous ce soleil puissant, fécond, adouci pendant l'été par les brises de mer, et qui semblent vouloir porter les produits les plus précieux, est-il vrai qu'elles soient désormais et pour toujours stériles, définitivement condamnées?

De loin, cette terre est nue. Puis, en approchant, regardant, on retrouve des veines d'*humus* végétal qui reste logé entre les arêtes du rocher.

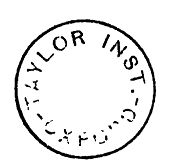
De loin, cette terre est sèche. Et puis, observer attentivement, vous trouvez, sur les hauteurs, que les brumes qui s'y arrêtent y entretiennent des eaux, perdues, il est vrai, par l'extrême rapidité des pentes qui d'un bond les jettent à la mer, mais qui, si on les retenait sur des plans doux et moins rapides, presque horizontaux, garderaient, feraient circuler la fécondité.

« Il n'y a ni eau, ni terre », dites-vous. Mensonge, odieux mensonge ! Non, n'accusez pas la nature. Il n'y a à accuser que vous-mêmes, que l'iniquité ou l'indolence des hommes.

De la terre ! vous demandez de la terre ! Mais n'ai-je pas vu dans des contrées aussi arides, en Ardèche, des arbres qui venaient sans terre, accrochant le pied dans le roc, sur quelques débris de caillou... ? N'ai-je pas vu un châtai-

gnier, sobre et courageux végétal, arrivé sans ce secours à une taille gigantesque, vivant d'air apparemment, se faisant sa terre à la longue par le résidu de ses feuilles?

Voilà des vérités qui, ici, passent pour séditieuses. Quelqu'un a osé pourtant les dire, l'homme excellent à qui échappait le cri: *La povera gente!* L'audace du juge de paix de Nervi a été de croire et d'affirmer que l'Apennin a été fertile, et que, quand on le voudra, il le sera encore.



# IX

## LE JUGE DE PAIX DE NERVI

# IX

## LE JUGE DE PAIX DE NERVI

*La povera gente* (suite). — **Brancaleone. — Les communaux. — Complaisances municipales. — Guerre des bergers et des laboureurs.**

Piémontais, natif de Novi, localité très énergique de cette contrée d'énergie, le juge de paix de Nervi est venu ici il y a quinze ans. Il a vu le bien à faire, le mal à détruire, et il n'a plus voulu quitter. Il n'a accepté ni traitement meil-

leur, ni avancement (que ses ardents ennemis lui eussent procuré pour le faire partir) ; il est resté, s'est enraciné sur ce champ de dispute.

Je connais force philanthropes. C'est une race de spéculateurs que nous avons eu mille et mille occasions d'étudier. Celui-ci n'est pas du nombre ; c'est vraiment un ami de l'homme, un persévérant, courageux, véhément défenseur du pauvre ; prudent et politique parfois devant les puissants tout autant que ferme et habile, comme est la passion, cherchant partout à ses clients des appuis plus ou moins sûrs, et parmi les ennemis mêmes ; susceptible peut-être de ruser pour Dieu...

« Il vous paraît ainsi très doux, me disait un homme du lieu, l'air un peu mystique, et les yeux au ciel... C'est un homme au fond violent, d'une sensibilité colérique, intraitable pour les droits du pauvre !.. Aux conseils municipaux, dès que nos affaires sont en jeu, vous le voyez qui se possède difficilement, et qui mord sa plume. »

En lui, la montagne a trouvé une voix pour la défendre, la nature, un défenseur pour la justifier.

Eût-il eu cette témérité s'il eût été du pays même? J'en doute. Il eût été enlacé dans les coteries locales, lié d'avance à respecter l'avis souverain de tel noble seigneur qui veut que les choses restent ainsi. Ah! que les anciennes républiques italiennes avaient raison de faire venir du dehors ces courageux podestats qui jugeaient sans vouloir connaître ni guelfe, ni gibelin, qui jugeaient et exécutaient, qui, dès qu'il y avait un coupable, allaient, le gonfanon au vent, l'épée de justice à la main, assiéger sa forte maison, briser ses portes de fer et raser sa tour. Tel fut ce *Brancaleone* (l'immortel *Griffe de lion*), qui, frappant impartialement les Orsini, les Colonna, mit la justice dans Rome. Tous se réunirent contre lui, l'immolèrent; mais, lui tué, ils virent bien qu'ils avaient tué aussi la paix, et alors ils le pleurèrent tous, et mirent comme une relique, dans une précieuse urne de porphyre,

l'irréprochable cœur du juste, qu'ils avaient percé.

M. le juge de Nervi n'est point un Brancaleone. Il déteste l'épée, la guerre; homme de paix, il n'en a pas moins montré un très grand courage, accepté, créé contre lui la haine très acharnée de tous les ennemis du droit.

Qu'a-t-il fait ? Il est allé, avec ses adversaires, sur ces terres abandonnées, qui n'avaient, à les entendre, rien produit jamais. Il leur a exhumé les vieilles souches, qui prouvent que jadis elles produisirent. Il leur a trouvé des sources, qui prouvent qu'elles produiraient encore.

Puis il a proposé hardiment le partage des biens communaux.

« Partagez-la cette terre communale, a-t-il dit; elle redeviendra fertile. »

Il y a cinq mille domiciliés qui auraient part dans les communaux. Il y a trois cents propriétaires, dont quarante-cinq seulement ne veulent pas de partage.

Lesquels ? Les grands propriétaires, qui seuls

ayant des bestiaux profitent seuls de ce désert, que leurs bêtes tondent à mort, ravagent et dévastent, maintiennent à l'état de lande incultivable.

Lesquels? Ceux qui, possédant ici toute la terre, craignent que, par le partage, le travail du pauvre ne l'enrichisse, tandis que les biens du riche diminueraient de valeur.

Avant l'arrivée du juge, la querelle était restée générale; on n'osait rien préciser, ni connaître les opposants. Dix ans durant, les agents des seigneurs, respectés, redoutés, forts de l'anonyme, purent machiner à leur aise, recruter à leur façon le conseil municipal (jusqu'à cacher toute une année une pièce très importante émanée du gouvernement). Toutes ces menées étaient possibles dans le secret, dans la timidité commune. Le juge enfin a brisé le silence; il a été aux redoutables puissances dont personne n'osait approcher, et, pour appliquer ici le mot proverbial de la fable des Souris et de Raminagrobis, il a *attaché le grelot.*

Mais quand je songe aux obstacles, aux périls qui l'entourent, dans quel mauvais monde de difficultés et de malveillances innées il est enlacé, le pauvre italien, dans quelle vieille toile d'araignée il s'agite, lutte et combat, ses efforts me pénètrent d'étonnement et de respect.

La municipalité de Nervi se compose encore, en majorité, de gens sages, prudents qui ont besoin d'être protégés, employés par les seigneurs, d'innocents bourgeois nourris dans le respect et la terreur des « gros, » quels qu'ils soient, prêtres ou nobles, et n'ayant garde, quoi qu'ils fassent ou qu'ils veuillent, de les contredire.

Deux exemples suffiront pour montrer le respect, la déférence de cette municipalité pour les gens de haute volée.

Un spéculateur en grains, important armateur de Gênes, veut, sur le bord de la mer, dans un endroit fort en vue, se bâtir un palais digne de lui, et, sur ce palais, une tour à la milanaise. Les autres palais déjà bâtis sont reculés du ri-

vage, souvent cachés par des murs ; celui-ci, exposé au bord, bariolé de cent couleurs, comme on les peint en ce pays, fera dire à toutes les barques qui vont, viennent, sur la *rivière* du Levant: « La voilà, la tour des R... ! » C'est beau, et c'est *féodal;* cela commence une noblesse. Et qui sait ? le crédit même n'en peut qu'être augmenté. Le plaisir sera peu coûteux du reste: la pierre est partout ici; le pays n'est qu'une pierre. N'importe, ils ont la fantaisie, trop économique, de la prendre à leur porte, de prendre précisément le quai, la pierre du quai, la voie publique. Ce malheureux petit quai le long des écueils est le chemin de ronde de la douane, de plus la communication d'un port de cinq ou six barques, qui au delà n'a plus de chemin, étant borné par la propriété de la marquise C., propriété qui usurpe le rivage, et n'en est pas moins respectée. — La municipalité va sans doute refuser la permission ? — Point du tout. On leur permet de détruire le quai pour un an, sauf à le refaire. Jusque-là, on n'y passe plus qu'au péril

de sa vie, sur des planches posées sur l'abîme.

Autre fait. Tout le rivage, vers le milieu de Nervi, fait le ventre ; il avance quelque peu en mer. A cette pointe, une tour basse, de celles qui surveillaient l'approche des Barbaresques, s'élève encore, et regarde des deux côtés tout le golfe, d'une part le beau et sérieux promontoire de Portofino, monumental bloc de marbre qui cache la Spezzia, d'autre part la chaîne immense qui s'étend de Gênes à Nice, voilée, dévoilée tour à tour de brumes qui prêtent la grâce d'un mouvement continuel à l'immobilité des monts. Vue unique, que bien des gens préfèrent à celle de la baie de Naples. Le marquis de G..., propriétaire d'un beau jardin situé juste à la pointe, lorgnait fort la petite tour, comme agrément et comme honneur. Cette tour, maintenant inutile à la défense, il demande à l'acheter à la municipalité. Il en offre 1600 francs. Les matériaux certainement valent davantage. Est-il donc d'ailleurs si sûr que l'on n'ait jamais plus à craindre ici de guerre maritime, auquel cas

cette tour servirait, non de défense sans doute, mais d'utile observatoire, qui sait? de tour télégraphique peut-être? de tour de signaux, si on l'exhaussait un peu? Enfin, si décidément on la croit impropre à tout, n'eût-on pu, en étendant quelque peu la plate-forme où elle est, en achetant dix pieds de terre à M. de G... faire de ce lieu unique une petite promenade pour Nervi absolument dénué de tout agrément de ce genre, planter autour quelques palmiers; la tour eût été un repos, le vieux marin exilé de Gênes fût venu voir la mer encore, regarder les barques passer, et rêver ses anciens orages.

Une raison bien plus grave, plus décisive encore que toutes celles-ci, fut timidement présentée par le juge de Nervi : « Cette tour n'est point à la commune; comme toute autre fortification, elle appartient à l'Etat. » Cela fit songer un moment le conseil municipal. Supposez que M. de Rothschild, pour l'agrément d'un de ses jardins, demande à la ville de Paris de lui vendre un de ses forts détachés... C'était la même question.

Les magistrats, accablés, suaient sur leurs chaises curules. Car enfin, comment refuser quelque chose à ce gracieux seigneur? Comment mécontenter M. le marquis de G...?

Ma foi! tout examiné, ils crurent devoir passer outre, s'obstinèrent à ignorer la loi. « Puisqu'il veut acheter, ce sera à ses risques et périls. La vente ne vaudra pas grand'chose. Prenons les 1600 francs; la commune en a bon besoin... Et nous, nous n'aurons pas le chagrin et la douleur d'avoir blessé ce bon seigneur, qui après tout a le bras long, et s'en souviendrait peut-être plus tard. »

Ce n'est pas, comme on le voit, sans cause, que M. l'avocat Bettini, qui en 1848 a fait un fort bon mémoire sur les communaux pour la municipalité, l'appelle avec admiration : « La courageuse, *l'héroïque* municipalité de Nervi. »

Quel appui le juge pouvait-il trouver là dans ses projets? Il ne se découragea pourtant pas.

Il essaya d'abord de gagner la municipalité à sa proposition du partage des communaux par la

perspective de la grande importance que ce partage pouvait lui donner. L'ambition municipale est une fibre sensible de laquelle on peut jouer presque toujours à coup sûr.

Puis, Nervi pourrait se donner routes, aqueducs, écoles, hôpitaux. Il y aurait fort à bâtir; et architectes, charpentiers, maçons, peintres, tout le pays y aurait avantage et profit.

Là-dessus le partage devint si populaire, si désiré de la masse que les adversaires n'y firent plus que fort peu d'opposition directe. Mais on on travailla en dessous.

D'une part, on répandit le bruit que, les communaux partagés, ce seraient des spéculateurs qui trouveraient le moyen de les engloutir, par des prêts, des procès, n'importe; et que les pauvres en seraient déshérités à jamais.

Puis, on supposa que ces terres, vendues, vers l'an 1500, aux patrons de la commune, l'avaient été à eux *personnellement*, et à leurs familles. On eut l'effronterie de dire que c'était en réalité une propriété *privée*.

Enfin, on trouva un stratagème. Contre la *povera gente*, on appela la *povera gente*. Quelle ? deux classes de pauvres qu'on inventa tout exprès, et qui, en réalité, n'existaient pas dans le pays.

La classe des *faucheurs*. Il n'y en eut jamais d'autres ici que ceux qui fortuitement se louent au temps de la récolte. Et ces gens, par le partage, auraient eu bien plus de travail.

Et la classe des *bergers*. On fit comparaître une douzaine de facchini, domestiques de grands seigneurs, pour représenter les bergers. Ce qu'ils sont, veut-on le savoir? Regardons du côté de la montagne.

Dans le dernier hiver, où un froid terrible a gelé presque tous les orangers de la côte, en mars, au moment délicat, décisif, où perce en vert le pauvre grain, le blé rare, qu'un travail mortel arrache du sein de marbre de la stérile contrée, voici venir, sur les hauteurs de Quarto et d'Apparizione, les troupeaux des Doria, des Spinola et autres (vingt et un gros propriétaires en tout), qui non contents de dévorer

le pâturage communal, s'en vont rongeant sur les bords la pousse nouvelle du grain dans les propriétés privées. Les damnables animaux, alléchés par le bien d'autrui, savourent le jeune blé, le trouvent excellent, s'y établissent, s'y vautrent sur leur splendide festin. Les maigres laboureurs accourent, à grands cris, tout effarés. Les nobles bergers, race fainéante qui ne sait ce que cela coûte, ne s'en émeuvent; ils sont forts, ils sentent qu'ils *ont bons maîtres*, ils s'amusent des vilains. Ceux-ci, furieux, hors d'eux-mêmes, veulent les chasser à coups de pierres; ils ne s'en vont pas encore. Il faut que les paysans aillent chercher leurs fusils. Ils tirent quelques coups; en l'air, car pas un n'est atteint.

C'est une grosse question qui pouvait s'étendre, et fort dangereuse : *la guerre du laboureur contre le berger*, c'est-à-dire, ici, contre la noblesse, noblesse de sang ou d'argent.

Il faut l'arrêter tout de suite. Le juge court chez l'intendant. Celui-ci est fort ému; la justice réclame en lui. Que le juge agisse, on le sou-

tiendra. Mais aux premiers actes, et l'affaire déjà lancée, je ne sais quel vent souffle de Turin, — vent de glace ; l'intendant est tout refroidi. *La paix, la paix avant tout! Il faut étouffer l'affaire!* Le juge reste compromis. Aux bergers de rire; aux troupeaux de continuer. L'appétit ne leur manque pas, le blé mûrit, et les moutons, qu'on les remette en présence, lèveront de nouveau leur droit féodal sur le travail du vilain.

Un intendant de ce pays, Dennarese, a dit cette forte parole : « La barbarie du pâturage communal est une vraie guerre déclarée du riche contre le pauvre. »

Conclusion : En 1843, la municipalité a voté le partage des communaux. L'affaire est au même point en 1854.

Ah ! *povera, povera gente !*

# X

## DÉPART ET GUÉRISON

# X

## DÉPART ET GUÉRISON

Dernier regard sur la contrée. — L'enclos Santa-Croce. — Les trois grands remèdes. — Laisser faire la nature. — Croire à ses forces réservées. — S'oublier soi-même et penser aux autres. — Première idée du *Banquet*.

Pendant six mois je restai dans cette bourgade de Nervi, parmi ce pauvre peuple, et dans ses privations. Pendant six mois, enseveli dans mes pensées, avec moi et mon autre moi, je vécus de la vie du monde souffrant.

Je ne devais pourtant pas quitter ce lieu de peine sans en emporter une dernière impression plus consolante.

La veille de notre départ, le 11 avril 1854, nous visitâmes, pour la première fois, la propriété de la marquise Santa-Croce, la mieux située du pays, entre Nervi et Boliasco.

Une longue allée de lavande ombragée de vieux arbres nous conduisit au bel escalier de marbre qui, par deux ou trois étages successifs, et autant de paliers de repos, vous met au bord de la mer, sur des rochers propres, polis, baignés d'eaux si animées, si amusantes dans leur continuel remous que les barques des jeunes pêcheurs y vont et viennent sans cesse, pour le jeu plutôt que pour le gain, pour attraper, surprendre la sole imprudente qui se joue parmi les écueils.

Retournez-vous ; vous voyez un amphithéâtre à l'envers et suspendu, *scopulis pendentibus antrum*. Les plus fortes masses, contre toutes les lois de l'équilibre, sont en haut ; rochers énormes, gros arbres plantés sur l'abîme. Dessous, une

colonne ronde, de dix pieds de diamètre au moins, vous rassure sur la solidité de la montagne pendante.

Entrez, le bain vous attend, une mer douce, profonde, peu variable, qui ne connaît ni flux ni reflux.

Rafraîchi, vous remontez le bel escalier, et vous arrivez à l'enclos, mélange d'agrément artistique et rustique, d'utilité et de grâce.

Le potager, le seul du pays, assure à la maison une abondance indépendante, non l'abondance excessive du Bassan, avec ses laveuses de vaisselle en robes de satin blanc, mais l'abondance raisonnable et largement suffisante. Le juge de paix ne se trompait donc pas : les légumes, avec un peu de culture et de soin, viendraient dans cette terre à merveille.

Le *palazzetto* est assis au pied de la montagne de Nervi. Elle m'avait toujours semblé rude, cette montagne, tant que je la voyais du pied même, abrupte et à pic. Mais regardée ainsi à distance, d'un peu loin, du fond de ce charmant

jardin, et dans la douce lumière de la fin d'un beau jour, elle m'apparut un gracieux amphithéâtre, qui me tendait les bras, me disait : Montez!

Le soleil se couchait derrière moi dans la mer de Gênes ; bientôt allait se poser sur la verte cime l'étoile dont chaque soir la couronne. Combien cette vue me sembla douce! combien elle eût apaisé mon cœur, si je l'avais eue habituellement! Je me serais réconcilié à ce pays, où jusque-là tout m'avait paru sauvage, j'y aurais mieux senti la grandeur maternelle, la tendresse de Dieu, et, comme ce soir-là, dans une paix religieuse, j'aurais béni la contrée.

Oui, qu'elle soit bénie, la pauvre et rude contrée ! J'y étais entré faible et malade, et j'allais malgré tout en sortir fortifié, à peu près rétabli.

Trois choses m'avaient fort aidé à guérir.

D'abord, ne plus vouloir guérir ; ne plus me fatiguer de cette pensée. Oublier, cela seul est un

grand remède. Ou j'oubliai ou j'acceptai mon mal, me disant qu'après tout, si la nature complaisante pendant trente années de travail m'avait docilement obéi, il était juste aussi de lui obéir à mon tour. Si bonne et si maternelle comme elle est généralement, il y a à parier que ce qu'elle nous fait souffrir, c'est pour notre bien encore. J'ai soupçonné toujours que ce qu'on nomme maladie ou dérangement des fonctions, cela même est une fonction. La maladie apporte avec elle bien des sentiments, des idées, qu'on n'eût jamais eus en santé; elle nous fait mieux voir bien des choses que l'entraînement de la vie, le cours rapide de l'action et l'éblouissement où elle nous jette, nous empêchaient de distinguer. La santé, le mouvement et l'activité sanguine ont bien en effet leurs vertiges, que dissipe la maladie; en sorte qu'on pourrait appeler celle-ci la guérison de la santé ; la mort elle-même n'est sans doute qu'une guérison de la vie.

En second lieu, nul médecin ne m'a tant servi que l'excellent juge de paix. A mesure qu'il me démontra que l'âpre et chauve montagne n'était point désespérée, qu'elle pouvait produire encore, refleurir, reprendre la vie et la fécondité, je me sentis moins malade. A chaque source qu'il retrouvait par la force de seconde vue que lui donnait l'amour des hommes, je me sentais moins altéré, et il me semblait les sentir en même temps sourdre en moi-même. Si le vieil Apennin, usé des siècles, usé de la dévorante Gênes, pouvait reprendre sa jeunesse et se mettre encore galamment une couronne de forêts au front, pourquoi donc ne pourrais-je, moi aussi, de mes rameaux mutilés, mais peut-être renouvelés par la sévérité du sort, répandre encore des fleurs de vie? En voyant le désert ressusciter et s'animer d'espérance sous la forte volonté de cet homme de Dieu, n'avais-je pas un sérieux motif de croire à la toute-puissance réparatrice de la volonté? J'ai senti le

fer, d'accord ; mais j'ai senti aussi, je sens couler en moi une sève inconnue. Nature ! Providence, ma mère ! ce n'est pas une destruction, c'est une émondation féconde, une greffe, et l'infusion d'un esprit plus jeune peut-être, que tu viens d'accomplir en moi !

Enfin, ce fut pour moi un très bon remède et très efficace, de songer moins à mon individualité, à mes maux, davantage à ceux des autres hommes. De la misère de mon univers de Nervi à celle de l'Italie, et de là à celle du monde qui souffre, attend et halette, j'étendis mon horizon et aussi ma patience. Et non-seulement je supportai ma souffrance, mais je l'acceptai de cœur comme la révélation, douce encore, des maux de la multitude infinie, comme ma part, bien petite, dans l'immense malheur fraternel.

Jusqu'ici, me disais-je à moi-même, tu as vécu sans le sentir, poussant à l'aveugle en avant, comme une machine à vapeur qui a

hâte de produire, nullement informé du monde, sinon par les rares combats qui, par moments, retardaient ta production. Le sens du dénuement, du jeûne (même en ta rude enfance indigente), tu ne l'avais eu jamais. Pourtant c'est un des traits les plus généraux de l'existence humaine. L'ignorer, c'est n'être pas homme, c'est n'avoir pas vécu.

Regarde autour de toi, regarde... Ces montagnes nues, vrais prédicateurs, te donnent naïvement, de leurs sommets arides, la révélation trop vraie de l'état presque universel des hommes ; elles te disent : Le monde a faim ! Félicite-toi de n'être pas mort sans avoir senti, expérimenté ce côté profond de la vie.

Ne t'occupe plus de toi. Que tu sois malade, qu'importe ! Le monde est bien malade aussi. L'Italie, ton monde actuel, ta pauvre nourrice Italie, ta garde-malade, qui, ne pouvant mieux, t'a du moins dans ce rude hiver enveloppé de son doux climat, elle n'est guère bien portante ! Les combats d'éléments contraires, d'humeurs et d'es-

prits différents qui rompent l'harmonie de ta vie et font ce que tu appelles ton mal, elle les a bien aussi; elle n'est pas encore harmonique avec elle-même. Voilà le mal qui mérite qu'on y songe. Laisse le tien; et, si tu peux, de malade, fais-toi médecin.

Si vraiment ta fin est proche, que tes derniers jours ne soient pas stériles; quc ta pensée sympathique soit un cordial de révivification pour tant d'hommes persécutés et du monde social et de la nature.

Dans ce formidable hiver où la Flandre a ressenti les froids de la Sibérie, où, trois mois durant, Bruxelles résonnait des sonnettes des traîneaux, où les orangers d'Hyères ont péri, où Nervi même a eu des glaces; dans cette saison meurtrière qui a décimé les pauvres populations tremblotantes du Nord, tu as été ménagé, épargné; rends grâces! Ce n'est pas sans une vue bienveillante de la Providence que tu t'es trouvé conduit à passer ces sombres mois dans cet âpre et ce doux climat. A ce temps de l'incubation annuelle de la nature,

tu sembles invité à trouver aussi quelque fruit salutaire de l'âme...

Et ici, sur ce sol qui jeûne de source ; ici, où l'air même a soif, a faim,... ici mon cœur conçut le *Banquet*.

Nervi. Janvier-avril 1854.

# LE BANQUET

---

## I

### LE BANQUET

### DE

### LA « SUFFISANTE VIE »

# I

## COMMENT FONDER LE BANQUET

# I

## COMMENT FONDER LE BANQUET

Le 12 Mars. — Le point de départ : *La suffisante vie.* — Quelle voie faut-il suivre? Quelle âme faut-il prendre? — Unité de la nouvelle église. — Quelle en est la base première?

Ce fut le 12 mars, jour de doux anniversaire, d'une union resserrée encore par notre vie peu aisée, étroite, d'autant plus intime, que ma pensée s'étendant de ma souffrance personnelle à la souffrance générale, je sentis la nécessité de fouiller plus loin, plus bas, un sujet depuis plus

de deux mois médité sur les rochers de mon quai et sur le banc de l'église de Bogliasco.

Ce jour-là, j'étais descendu pour la première fois le matin, et je me promenais au soleil sur le grand perron de marbre du riche escalier qui menait à la pauvre maison. Sur les hauteurs c'était encore l'hiver. Si les paysages italiens, dans leurs plus molles contrées, sont doux aux premiers plans, aux seconds des chaînes grises de montagnes lèvent leur sourcil de marbre, ou bien les Alpes lointaines surplombent l'opulente campagne de glace et de neige éternelle. Mais, en bas, tout souriait de printemps. Le site austère mêlait au sérieux de l'oranger, de l'olivier, comme un tendre sourire d'enfance, le pêcher, l'amandier en fleur, qui, après quatre mois d'aridité, venaient témoigner qu'il y avait encore dans la terre un peu de jeune sève et d'eau fécondante.

Une révolution se fit en moi. Je revins, de toutes les forces de mon existence malade, aux pensées que j'avais émises, en 1846, dans mon livre du *Peuple*, à cette cité de Dieu où les humbles, les

simples, paysans et ouvriers, ignorants et illettrés, barbares et sauvages, ont tous leur place, tous leur droit à la Justice, qui est identique à l'Amour.

Et, sur ce dernier caillou avancé de l'Apennin, où tout est famine et stérilité, m'apparut clairement le vrai point de départ démocratique, indiqué dès les premiers jours par la Révolution : *la suffisante vie.*

Point de vue matérialiste ! dira-t-on. Pas le moins du monde.

Même sous le rapport matériel, la réclamation n'est pas excessive. Il n'est pas aisé sans doute, dans l'ordre social actuel, d'assurer *la suffisante vie* à tous ; mais, on a proposé, on trouvera sûrement des moyens de réalisation efficaces et pratiques. Je n'ai pas à m'en occuper. Je ne vois que le but moral.

Car *la suffisante vie*, pour vous, mangeurs égoïstes, c'est jouissance solitaire ; pour nous, travailleurs sérieux, c'est la vie de fraternité, c'est le Banquet, le Banquet pour tous.

Et qu'est-ce qui le méritera, qu'est-ce qui le

fondera, ce banquet fraternel? L'héroïsme du sacrifice.

Le sacrifice, c'est là pour nous le mot d'ordre; ce doit être aussi le mot de ralliement.

N'ayant plus quant à moi grand espoir de durer, je songeai alors, dans cette transparente lumière qui semblait déjà celle du monde à venir, et m'éclaircissait les ombres d'ici-bas, je songeai invinciblement, et toujours à la grande église des amis, dispersée par toute la terre, sur quelles mers, hélas ! ou sur quels rivages? Ah ! du moins, qu'à cette dispersion du sort ne vienne pas s'ajouter celle du cœur, des pensées ! c'était là mon vœu et ma prière. Et plus que jamais j'éprouvai le besoin d'étendre à tous le banquet, d'en faire pour les peuples l'agape universelle de conciliation et de réconciliation.

Les frères que je n'avais connus que par les nuances diverses qui pouvaient nous séparer, je sentais par leur absence combien ils étaient uns en moi et dans mon affection. Nos désaccords

portaient presque tous sur des points bien secondaires ; oublions-les, ajournons-les ; cessons de les exagérer, tandis qu'en réalité, forte et profonde, immuable sur la base d'un même symbole, se tient l'unité de notre église.

Grâce à Dieu, les malentendus commencent à disparaître, les dures épreuves du temps ont fait plus pour le rapprochement des personnes et des doctrines que n'auraient fait des siècles de disputes.

La République, frappée aujourd'hui et gisante, a senti qu'en ses résurrections futures elle passerait toujours éphémère, si elle se contentait d'écrire et de promulguer le droit, si elle ne le faisait germer dans une racine vivante qui étouffât, remplaçât les rejetons malfaisants que pousse encore l'if des tombeaux, l'arbre fatal du moyen âge.

Et le Socialisme a compris, par ses martyrs, ce que n'avaient pu comprendre ses grands utopistes dans leurs rêves d'harmonie absolue : que, quels que puissent être les destins de l'humanité, son harmonie supposera toujours une pièce première,

essentielle, où tout porte, de la terre aux cieux : le devoir, le désintéressement, *le sacrifice.*

Ceci, c'est la pièce d'or, c'est la médaille éternelle que la Révolution a déposée dans les fondements du monde nouveau. C'est comme la tête humaine, la tête toujours fraîche et saignante, que les Romains mirent sous la première pierre de leur Capitole, pour qu'il ne fût pas un mort édifice de pierre, mais le temple vivant des pierres vives. Temple, autel et nouveau Dieu, foyer d'homme ou de cité, rien ne peut, sans une telle base, se fonder véritablement ; sinon, le foyer est cendre, le Dieu une larve vaine, le temple un froid sépulcre.

# II

## LE BANQUET MYSTIQUE — LYON

## II

### LE BANQUET MYSTIQUE — LYON

La Cène. — Fourvières. — Croix-Rousse. — Les deux montagnes. — Les deux banquets.

Ici, quelqu'un m'arrête et proteste au nom du passé : « Non, la Révolution n'a pas eu seule l'idée du banquet ; avant elle, moi aussi j'ai réclamé pour le peuple. »

Cette voix qui monte du sépulcre où je me suis enfermé moi-même tant de siècles, c'est la

voix du mort que j'ai trop aimé, que j'ai ressuscité, ranimé de mon souffle et réchauffé de ma vie. Cette voix que j'ai entendue mille ans, revient toujours la même ; elle n'a pas changé.

Ce que disait le moyen âge, l'église de l'âge moderne le redit aujourd'hui :

« Qu'avez-vous à chercher le banquet ? nous vous l'avons trouvé, nous l'offrons chaque jour pour tous. Pourquoi regardez-vous ailleurs ? »

Il est un lieu, une ville, entre toutes, où l'antagonisme des deux âges, de l'esprit des vieux temps et de l'esprit nouveau apparaît aux yeux mêmes, dans toute sa grandeur.

Cette ville exerce sur mon âme une inexplicable puissance d'émotion ; elle agite en moi un monde de pensées.

Rome peut-être ? la *via sacra* du Capitole au Colisée, la vue qui saisissait d'horreur religieuse le froid philosophe Montaigne ?

Ou mieux encore Paris ? Du Panthéon à l'Arc de triomphe, la terre sacrée du Champ de Mars

aplani par un peuple pour y placer l'autel de l'avenir?

Villes saintes, en effet, villes sacrées, où l'on sent le destin du monde. Des villes? Non, des temples, où le génie du globe s'agite et pythonise, où l'Esprit, contre sa nature, s'est fixé sur un lieu, a posé son trépied, a parlé, parlera, éternelle Sibylle.

Et pourtant, ni Paris, ni Rome n'a sur moi ce pouvoir de fascination mystérieuse.

Non, c'est une autre ville.

Ville bien secondaire, en comparaison de ces capitales de l'histoire, ville de monuments médiocres, ville presque partout noire et sombre, vaste atelier où le travail scindé, isolé, n'a rien du grandiose des Babylones industrielles du Nord, où la variété immense des efforts partiels donne à l'observateur du détail une impression de fatigue, au spectateur d'ensemble, une indéfinissable tristesse.

Cette ville, c'est Lyon.

Et pourquoi saisit-elle? D'où lui vient cette puissance d'impression?

Parce qu'à Lyon plus qu'à Rome, plus qu'à Paris, plus qu'en nulle autre ville, la nature a rendu visible, palpable sous forme matérielle et dans la physionomie même des lieux, la lutte dont je parlais tout à l'heure de deux âmes et de deux esprits.

Oui, malgré l'effort méritoire des beaux fleuves qui viennent y mêler leurs flots et leurs populations, malgré le génie pacifique de cette noble reine, la Saône, malgré la peine que se donne, après cent détours, le Rhône pour atteindre ce mariage qui fait sa grandeur et son nom, la nature, front à front, y pose les deux révélateurs de la guerre intérieure de Lyon, deux rocs, la Croix-Rousse et Fourvières.

J'avais senti cela confusément dès mon premier voyage à Lyon, en 1830; mais je voyais encore sans voir. Je sentais, mais d'un cœur aveugle. Tout ce qu'il me disait, c'est qu'en cette masse industrielle, et qu'on jugerait absorbée

par le pain, la faim, le travail, pèse pourtant un air fanatique. Je l'aspirais moi-même, en gravissant péniblement les âpres montées de la Grande Côte, ou les escaliers noirs de la ville opposée, qui ont l'air de monter aux nuées pluvieuses.

Je vis bien dès ce jour l'opposition des deux montagnes, de la montagne mystique et de celle du travail ; mais je ne sentis pas leur guerre. La conciliation des deux fleuves, la rencontre de tant de provinces, l'autel romain des soixante nations des Gaules, renouvelé par la fédération de 90, ces souvenirs d'union me voilaient la lutte réelle.

Je retournai à Lyon deux fois, trois fois, et m'initiai aux mystères du travail, à ce laborieux effort de tant d'arts combinés, qui des mains maigres d'un peuple sans air et sans soleil, fait fleurir pour toute la terre l'incomparable iris de fleurs qu'on appelle la soierie de Lyon. Mais c'est la dernière fois seulement, en octobre 1853, que, moins distrait par le détail, mûri par tant

d'épreuves, et plus éclairé par le cœur, j'eus la révélation complète.

J'avais dit en 1830 : *quis Deus? Incertum est; habitat Deus.*

Et je dis, vingt-trois ans après, accoudé à la rampe du plus haut sommet de Fourvières, voyant venir à moi la montagne opposée, sombre, noire, en bas, sous les cyprès étouffés de son Jardin des Plantes, en haut, colossale dans son entassement de maisons d'ouvriers qui présentent douze ou quinze étages, je dis : « Ce ne sont pas là deux montagnes, ce sont deux religions. »

Fort atteint de cœur et de corps, malade, je me trouvais placé hors du sentiment polémique plus peut-être qu'à nulle autre époque de ma vie, ouvert à la nature dont un des plus vastes tableaux s'étendait sous mes yeux. Le paysage infini, diversement accidenté des teintes d'octobre, était d'autant plus grandiose et sérieux, véritablement harmonique avec mon âge, avec la réalité de cette ville concentrée, tragique, dont les voix confuses mouraient à mes pieds.

Et comme il arrive que dans les plus grandes rêveries on se parle, en montant la longue montée, en m'arrêtant à ce panorama, un mot me revenait toujours, sans que je susse trop pourquoi, le mot du moyen âge qui a commencé le mouvement moderne dès le douzième siècle: « *Les pauvres de Lyon.* »

Il y a eu indigence partout ; ici, la pauvreté, la misère sentie et comprise. Caractère fixe de cette riche cité.

A ce moment même, en octobre, et dans le dur hiver qui a suivi, la cherté des vivres y rabattait un monde de pauvres qui venaient chercher des ressources. Les deux Lyon, celui des couvents, celui des ateliers, sont l'éternel pèlerinage des pauvres pour la France du Midi, de l'Est, pour la Savoie, la Suisse même ; ils y viennent d'au delà des Alpes.

Ces fleuves, les voies du genre humain, qui se dessinaient sous mes yeux, m'apparaissaient comme apportant à la grande ville les flots de l'émigration pauvre.

Les uns croient au Lyon des miracles, aux secours de la charité ; ils viennent solliciter le prêtre, distributeur des aumônes du riche ; s'ils peuvent, ils s'assoiront au banquet du couvent, et, s'ils peuvent, ils y resteront. Leur pèlerinage est à Fourvières.

Mais toi, bon travailleur, tu n'iras pas solliciter la grâce et le bon plaisir, la faveur capricieuse ; tu crois à la justice, au travail, à la liberté. Et tu vas chercher la montagne du travail, la sérieuse Croix-Rousse. Tu ne veux de banquet que le pain gagné de tes mains.

Que de gens embarrassés s'en vont ainsi vers Lyon ; mais beaucoup ne savent guère plus ce qu'ils y doivent faire que l'eau du Rhône ou de la Saône ne sait l'usage où elle doit passer.

Qui ne se rappelle les *Confessions*, l'arrivée de Rousseau à Lyon, quand, si pauvre, encore inconnu, mais si riche de rêves, jeune homme de seize ans, il dormit délicieusement sous l'abri d'un rocher aux portes de la grande ville,

sans avoir même en poche de quoi dîner le lendemain.

Et les Mémoires, moins lus, non moins dignes de l'être, de Théodore Agrippa d'Aubigné, le fier jeune protestant des guerres civiles, poussé, ballotté par les événements, brisé jamais, son père mort et sa fortune perdue, son parti dispersé et les têtes de ses amis exposées à Amboise, n'ayant ni sou ni maille, rien qu'un appétit héroïque, il regardait la Saône du haut d'un pont, tenté de plus en plus de simplifier sa destinée. Mais dans cette mauvaise pensée, une main forte pèse sur son épaule : « Eh ! bonjour, monsieur d'Aubigné. Quoi ! jeune homme, tu ne reconnais pas le meilleur ami de ton père ! Où loges-tu? Je ne souffrirai pas que ce soit ailleurs que chez moi. »

Ces rencontres sont rares. Quelle est la destinée de ces pauvres diables qui viennent chercher fortune à Lyon?

Celui-ci, c'est le cinquième fils d'un fermier de Bourgogne, né tard, et les parts étaient faites; les aînés, travailleurs qui exploitaient

entre eux, comptaient sans cette fécondité tardive de leurs parents. Ce dernier venu, cédé au curé, n'a qu'une robe noire à attendre; on parviendra à s'en débarrasser au prochain petit séminaire, qu i, frotté légèrement de latin et de scolastique, l'expédiera au séminaire de Lyon. Engrenage fatal. S'en dégager? Il y faudrait une force incroyable, un caractère d'airain, pour écarter et les difficultés visibles, matérielles, et les invisibles obstacles d'entourage et d'autorité. Bien plus, l'obstacle intime qu'une telle éducatiòn, si cruellement artificielle, met dans un cœur faussé, dans une intelligence si parfaitement bouleversée, mise à l'envers de la nature.

L'autre, que je vois venir là-bas, le long du Rhône, jeune tisserand de la Bresse, faible et fiévreux, ou encore famélique enfant de Savoie, il a cœur à l'ouvrage, s'il en trouvait. Quelque pain noir que vous lui donniez, maître, en quelque haute soupente étroite et sans air que vous le juchiez près du métier, donnez-lui toujours un métier, et tout lui sera bon.

Voilà deux misérables, deux serfs, mais serfs différemment : l'un de l'éternelle fixité, des vœux absurdes qu'il lui faut faire demain ; l'autre des hasards, des arrêts subits d'un métier de luxe, toujours menacé du chômage et de la faim.

Entre ces deux misères, il faut choisir. Le fils du paysan a déjà choisi, ou plutôt on a choisi pour lui, mais le jeune apprenti, lui, hésite, s'arrête, et, entre les deux voies douloureuses, un moment demeure incertain.

Écoutez : vous entendez descendre la voix des deux montagnes rivales se disputant le nouvel arrivant :

FOURVIÈRES.

Viens, mon enfant docile, viens à ta vieille mère. Fuis les nouveautés de là-bas. Repose ta jeunesse dans mon antiquité ! Ils cherchent, et nous tenons depuis dix-huit cents ans. Souviens-toi des dix mille martyrs de l'église de Lyon, de sa perpétuité sainte, de saint Irénée à Gerson qui voulut y mourir. Souviens-toi de Blandine,

l'héroïque esclave. Démocratie, fraternité, association, ces mots dont on t'abuse, chez moi sont des réalités.

LA CROIX-ROUSSE.

C'est le passé, cela ; moi, je suis le présent, et j'ai l'avenir. Fuis le rêve, le vide, l'abstraction, l'hypocrisie. Reste vrai et laborieux. Accepte vaillamment le travail, condition de la vie humaine.

L'APPRENTI.

Le travail? Oui. Le pain noir? Oui. J'aime le métier, l'art, la création; tramer, ourdir un beau tissu. Mais cette vie est si mobile et si peu garantie! On y reste serf, et serf sans stabilité.

FOURVIÈRES.

La sécurité de la vie, tu l'as avec moi. Là-bas, c'est le travail éternel; ici, c'est le loisir tranquille. Ici, tu n'as pas à t'inquiéter du banquet, le voilà tout préparé.

L'APPRENTI.

Oui, tout cela serait doux. Mais j'ai peur des

longs murs froids; j'ai peur des tristes robes noires. Je crains la scolastique où s'aheurte l'esprit sans comprendre. Et puis, nature, faut-il mourir à toi?

LA CROIX-ROUSSE.

Moi, je t'offre de grandes souffrances, le travail sans relâche et peu de gain pour toi; mais aussi la douceur de la famille et la chaleur du foyer. Celle-ci, la spiritualiste, t'offrè le temporel. Moi, l'impie, la matérialiste, je t'offre les joies de l'âme. Avec elle, tu dîneras. Avec moi, maître de tes rêves, tu verras en esprit le banquet fraternel de l'avenir.

FOURVIÈRES.

Laisse, laisse cette montagne d'ennuis, de douleurs, condamnée de Dieu et des hommes, te prêcher du haut de son calvaire. La force est avec moi aussi bien que la grâce. Ne vois-tu pas les forts ennemis qui de tous côtés la regardent? La foudre est sur sa tête.

L'APPRENTI.

Ah! ceci me décide. Je vois, ô vieille mère,

que votre jeune sœur est désormais l'église des souffrances, l'églisè du combat. C'est elle qui jeûne, qui se dévoue, qui espère; elle qui vit de l'esprit, de la fraternité future. J'irai à elle, j'irai travailler et souffrir. Là où est la foi, l'amour, là est le vrai banquet!

# III

## LE BANQUET MATÉRIALISTE
## SAINT-SIMON — FOURIER

# III

## LE BANQUET MATÉRIALISTE — SAINT-SIMON, FOURIER

Le socialisme naissant méconnaît ou renie son principe. — Saint-Simon et Fourier sont un exemple de cette naïve ingratitude. — Fourier supprime la patrie, l'idée du sacrifice. — Son admirable inconséquence. — Quel est l'âge de l'héroïsme? — Être toujours jeune pour être toujours héroïque. — Saint-Simon et Fourier méritent d'être placés à côté des pères antiques de la tradition nationale.

Dans la Révolution même, l'idée du Banquet se formula d'abord en dehors de la Révolution et presque contre elle. Les premières concep-

tions du socialisme sont absolument contraires à l'esprit de sacrifice, contraires même au sentiment de la patrie.

Toute existence nouvelle, c'est une loi de la nature, doit être fortement égoïste, ramener autour de soi tout ce qu'elle peut du monde, se figurer qu'elle est le monde, qu'en elle le monde a commencé, qu'avant elle il n'existait pas. A ce prix l'être nouveau est fort et de plus en plus se fortifie; il assure sa vie fragile encore et par l'absorption, la concentration des éléments environnants et par sa vigoureuse ingratitude pour tout ce qui l'a précédé. Ainsi le Christianisme naissant a maudit et le platonisme, à qui il devait l'idée de médiation, et les religions diverses qui enseignaient l'incarnation, la mort des Dieux, enfin le judaïsme même, tige et souche originale de la tradition du Messie.

Sorti de la Révolution, le socialisme commençant ignore la Révolution. Il croit naître et surgir de lui-même, et il procède par voie d'écart absolu. S'il eût eu devant les yeux la tradition

nationale, son légitime berceau, s'il eût marché environné du respect des dieux paternels, il n'eût pas eu certainement cette libre et vigoureuse allure d'un jeune Titan qui bondit d'orgueil et d'indépendance, qui se croit enfanté de Dieu, ou qui s'imagine être à lui-même son père et sa mère.

Dans Saint-Simon, dans Fourier, cette ingratitude est naïve, et elle aide beaucoup à leur originalité. Tous deux, emprisonnés en 93, durent la vie au 9 thermidor, et, méconnaissant la mère sublime qui les avait portés dans son sein, et eux et tout l'avenir, d'instinct ils haïrent la Révolution, sans se douter qu'ils étaient les premiers de ses enfants.

Fourier, pour commencer ici-bas la libre association, s'adresse aux rois eux-mêmes; tel de ses plus ingénieux disciples invoque contre la tyrannie des juifs, des banquiers, un roi juif et capitaliste. Saint-Simon, ami de la banque, propose sérieusement d'unir sous un même gouvernement les deux peuples qui ont, selon lui,

les mêmes intérêts financiers, l'Angleterre et la France. — « Qu'est-ce que la patrie? demande-t-il; est-ce une bande ou une ligue? »

Il faut dire, à l'excuse de ces grands hommes, que ces étranges paroles leur échappaient le lendemain de Brumaire, quand la France régnait hors de toute forme de gouvernement et continuait de guerroyer à tort, à vide, sans idée. La grande armée, fort touchante par son héroïsme, que voulait-elle? Étendre la France qui n'était plus elle.

La patrie a péri pour eux. Mêlée du génie local, de la fatalité du sol et de la race, elle gêne la liberté de leur hypothèse. Il leur faut avant tout une association librement voulue.

Chose curieuse, Babeuf lui-même, qui les précéda de si peu d'années, pour constituer sa république égalitaire, avait exigé qu'elle fût d'abord préparée par une grande et libre association.

Saint-Simon bâtit librement, dans le champ infiniment vague où disparaissent toutes limites géographiques, toutes spécialités de races et de

traditions. Fourier bâtit librement, par l'aisance qu'il se donne d'isoler son atlantide en pleine civilisation, de poser un peuple à part, d'idées, de morale contraires à celui qui l'environne, une haie suffisant pour le garantir sur la colline de Meudon, de Meulan ou de Poissy. La petite association campera, comme un Robinson Crusoé, en plein cours de Seine. Puis, des petits groupes, se formera l'universelle association du monde. Les médiateurs actuels entre le petit, le local et l'universel, qui sont les états, les patries, auront disparu de la carte. De là la haine de Fourier pour l'étude des langues ; elles sont pour lui des obstacles à l'unité du genre humain. Une seule langue, un même état, une patrie universelle, une vaste unité harmonique du globe, tel est son rêve.

Et ce rêve réalisé, avec un effort immense de mobilité, de diversité, donnerait, on le sent très bien, un résultat singulièrement ennuyeux et monotone.

L'instrument énergique de la diversité sur la

terre, ce sont justement ces grandes écoles de génies nationaux qu'on appelle états et patries. Puissants intermédiaires entre les petites associations, bourgs, villages, plus ou moins harmonisés, phalanstérisés, et la grande, l'universelle association humaine. Supprimez-les, vous brisez les articulations qui rattachent les parties au tout. Désarticulé, ce tout languit, périt, sans vie morale.

Bien plus, les patries spéciales sont le milieu nécessaire, et comme un verre puissant, si l'on peut ainsi dire, par lequel, rapprochant les objets lointains, l'œil peut distinguer, embrasser la patrie universelle.

N'importe! Saint-Simon, Fourier ont beau chercher leur liberté première dans la négation de la France qui les a précédés de près, celle de la Révolution; ils ont beau s'en séparer par l'effort, le rigide des formules où tout inventeur essaie d'abord de s'organiser; dérivés d'elle tous deux, tous deux ils s'en rapprochent dans leur esprit vivant, de plus en plus dégagé de cette scolastique primitive.

Fourier, par exemple, fonde toute sa théorie sur la passion, sur l'intérêt, il remet tout à l'attraction fatale et supprime ainsi la haute prérogative de la liberté, le sacrifice. Eh bien, contradiction admirable, et qui m'a touché, attendri plus que je ne puis dire, cet homme, qui semble proscrire toute idée de dévouement, lorsqu'il se fie à la fougueuse activité des jeunes gens pour accomplir au profit de la société les métiers rebutants et dangéreux et qu'il cherche par quelle récompense on pourra les attirer, il n'en trouve pas de meilleure (tous étant salariés dans son association), que de payer moins ceux-ci ; de plus, de les autoriser seuls à donner ce qu'ils possèdent. Bienfaiteurs de l'association par leurs inestimables services, ils ont seuls le droit de l'être par des largesses d'argent.

Ainsi, ce profond observateur de la nature humaine a vu qu'en une société fondée tout entière sur le salaire, le salaire le plus acceptable pour ceux qui feront de grandes choses, c'est de n'en pas recevoir, ou, s'il le faut absolu-

ment, de peu recevoir et de ne garder rien.

Ce prix unique, il le réserve, il est vrai, à cet âge d'exception, à cet âge débordant de sève, et si riche d'éspérance, qu'il ne compte pour rien le présent. Seul dans une société d'intérêt et de plaisir, le jeune homme peut se créer un plaisir sublime dans le sacrifice, l'effort héroïque, le péril, la douleur même.

Songez-y bien cependant, cet âge, que vous regardez comme un temps d'exception, ne serait-ce pas au contraire celui où l'homme, affranchi des obstacles et des maux que traîne avec elle l'enfance et que ramènera la vieillesse, est dans la vérité complète de sa nature, en peut écouter et suivre les voix indépendantes? Vieillesse, enfance, deux maladies ; et la santé, c'est la jeunesse. L'homme jeune, c'est vraiment l'homme. Si vous le trouvez héroïque au moment où il est bien lui, concluez donc que l'héroïsme est essentiel à notre nature.

Le but d'une société fortement organisée, telle qu'il la faut dans les luttes chaque jour plus graves

où nous mène l'énergie croissante de l'homme, c'est de faire que la grande majorité de ses membres restent jeunes au sens héroïque, étant prêts à se dévouer, à affronter pour les autres les dégoûts et les périls; cela à quelle condition ? à la condition sublime que Fourier pose lui-même, de recevoir moins que les autres et de donner davantage.

C'est ainsi que, sans le vouloir et sans le savoir, Fourier, Saint-Simon se rattachent à la Révolution qu'ils avaient méconnue et niée, et se mêlent si bien aux groupes de leurs magnanimes contemporains, que nous ne saurions les en distinguer. Ces grands esprits, affranchis d'eux-mêmes par l'effacement de la forme dont ils furent d'abord captifs, entrent dans les libertés de la gloire et de la vie, et viennent siéger dans la concorde à côté des pères antiques de la tradition nationale, près de Rabelais, près de Voltaire, près de ceux qui dirent : *La coupe au peuple!* près des héros qui versèrent jusqu'à leur sang dans cette coupe et dressèrent pour l'avenir le royal, le populaire banquet de la liberté.

# IV

## LE BANQUET DU SACRIFICE
## LA RÉVOLUTION

# IV

## LE BANQUET DU SACRIFICE
## LA RÉVOLUTION

**Testament héroïque de la Révolution. — L'effort est une loi de ce monde. — C'est le vrai banquet gagné par la sueur, le travail persévérant. — La Révolution exige le devoir contre le bonheur même. — Les plus prompts à entendre sa voix, furent ceux qui semblaient avoir nié l'effort et le sacrifice.**

« Nous vous promîmes le bonheur, mais non le bonheur égoïste. Le bonheur de Sparte et d'Athènes, le bonheur de la vertu, de la jouissance

du nécessaire sans superfluité. Le bonheur que nous vous promîmes n'est pas celui des peuples corrompus. »

Ces grandes paroles de Saint-Just sont le testament de la Révolution, l'oracle héroïque de 93.

Est-ce à dire que la Révolution en finissant oublie son point de départ, le mot de J.-J. Rousseau : « Revenez à la nature? »

Point du tout. La part supérieure de la nature, de l'être artiste, c'est l'art; la nature de l'être héroïque, qui est l'homme, c'est l'héroïsme, l'effort et le sacrifice. L'art social ne consiste point à supprimer le sacrifice, mais à placer si bien les âmes dans la grandeur de leur nature, qu'elles aiment à se sacrifier. Tous ont au cœur cette étincelle, un foyer latent d'héroïsme. Il s'agit de dégager la flamme qui d'elle-même surgit en peu d'hommes, de généraliser l'héroïsme, de faire que, de plus en plus, il soit exercé sans effort, révélé en tous, élément visible de la constitution humaine.

Mais que l'effort y devienne entièrement inu-

tile, ne l'espérons pas. La plus forte, la plus complète éducation civique n'obtiendra pas ce résultat.

Il faut que l'effort subsiste en ce monde, et le travail, et la sueur, et les douloureux sacrifices.

C'est là le sel du monde, c'est ce qui en dégage sans cesse l'élément le meilleur, la force de l'âme. Un monde facile et commode, où tout coulerait sur un rail glissant et rapide, ne serait pas seulement aplani, mais aplati. Toute âme y deviendrait vulgaire, molle, incapable d'élan, prête à choir, s'il restait encore quelque légère aspérité du sol qu'elle heurterait par hasard. Pour avoir voulu servir l'homme, on l'aurait énervé sans remède dans le présent, ruiné pour l'avenir, en ce qui fait le trésor de sa meilleure vitalité.

L'utopie du moyen âge, le mysticisme chrétien, a dit : « Mourez à vous-mêmes, mourez en Dieu... Plus d'obstacle dès lors ; tout est aplani; l'effort est supprimé de ce monde. »

Nos modernes utopistes, dans les premiers

élans enfantins du socialisme, ont dit : « Organisez la vie; les attractions mutuelles, heureusement mises à profit, suffisent pour écarter tout obstacle; l'effort est supprimé dès lors, l'humanité glisse sur une pente facile où il n'y a pas à remonter, où il n'y a qu'à descendre, à se laisser aller toujours. »

Vaines promesses des deux côtés! Docteurs de la mort, docteurs de la vie, les uns pas plus que les autres ne changeront les conditions immuables de la nature. Avec quoi la changerions-nous? Nous n'avons nul pouvoir hors d'elle-même. Pour agir sur elle, c'est à elle qu'il faut bien nous adresser.

La mort mystique des chrétiens s'est trouvée impuissante à supprimer de ce monde l'effort et le travail moral. L'organisation socialiste adoucira tel obstacle, mais n'effacera point de la vie la nécessité de l'effort, qui en semble la fatalité, mais qui constitue ici-bas le champ même de la volonté, hors duquel son fruit suprême, la liberté, ne fleurirait jamais.

La Révolution, dans sa franchise austère, n'a rien promis de semblable. Malgré sa volonté immense d'aplanir les obstacles à l'humanité à venir, elle n'a point fait espérer qu'ils disparaîtraient jamais! Et elle ne l'a pas voulu, respectant en l'homme, et voulant toujours développer en lui la puissance virile et la force.

La Révolution dit : « La terre au travailleur! » et elle dresse pour lui le banquet attendu depuis tant de siècles; je parle de la division des biens nationaux. Mais, au moment où il y porte la main, elle l'arrête, elle exige que ces biens soient achetés. Pour peu, presque pour rien; n'importe. Elle écarte la mollesse d'un système de division gratuite, qui n'eût produit qu'oisiveté, sommeil, prompte dilapidation. Ce qui vient en dormant s'en ira bientôt de même.

Voilà le banquet sérieux, et selon l'humaine nature. Non fictif et symbolique, comme celui du moyen âge qui, à la misère affamée, promet l'infini, et donne le vide. Non pas le banquet facile de l'utopiste moderne qui flatte le travail-

leur de l'idée d'une vie sans travail, ou d'un travail qui soit lui-même un plaisir.

Non, la Révolution écarte le banquet des crédules où la table fut le jeûne et l'ivresse de la faim, — le banquet des enfants gâtés, nourris d'espérance extatique.

Mère sévère, et d'autant meilleure, avec le banquet de l'homme, elle en donne la condition, qui vaut le banquet lui-même, qui est le haut banquet du cœur : l'effort désintéressé, le travail persévérant, le sacrifice héroïque.

« Tel est le monde, dit-elle. Prends-le bravement comme il est. L'effort, diminué sans cesse par la sympathie fraternelle, n'en reste pas moins la voie haute par laquelle tu marches au progrès.

« Ne mets pas ta main devant tes yeux, comme l'enfant paresseux, timide... Le monde est combat; il faut le pacifier : effort de pacification. Il est sauvage, inculte encore, il faut l'adoucir, le refaire, l'amener à sa vraie nature : effort de création.

« Deux choses en un mot : le devoir accompli pour le bonheur et l'harmonisation du monde où tu es l'ouvrier de Dieu, — le devoir suivi contre le bonheur même, dès que l'individuel est opposé au général. Côté qui semble inharmonique à la faiblesse égoïste, et qui est précisément le sceau de l'harmonie même ; sans quoi elle manquerait du sommet sacré qui la couronne, *le sublime.* »

Cette voix grave de la Révolution, il est juste de reconnaître que nul ne l'a mieux entendue que ceux qui, en théorie, l'avaient d'abord contredite. Le socialisme qui, au point de départ, avait nié l'effort, nié le devoir, nié le dévouement, — au jour où la liberté s'est présentée à lui, n'offrant que difficultés et que périls, s'est glorieusement démenti, s'est précipité dans ses bras, a réclamé la meilleure part du sacrifice et du martyre.

Ah ! c'est là que nous avons admiré l'unité vraiment profonde de notre église moderne, sous les dissentiments extérieurs d'école et de vaines disputes. Dans une de nos grandes journées

de 1849, qui vîmes-nous au premier rang de ceux qui couvrirent de leur poitrine la loi, la patrie, la liberté européenne, la solidarité des peuples? Ceux mêmes qui semblaient avoir placé l'espoir de l'harmonie future dans un point de vue tout à fait indépendant de la patrie.

Qui a le plus souffert pour elle? Ceux qui en parlaient le moins, ceux qui semblaient préoccupés d'une forme tout économique d'association, qui ne parlaient que d'argent, de salaire et de richesse. Sublime contradiction qui nous a touchés au cœur, qui a fait couler nos larmes.

Vrais Français, vrais patriotes! on vous croyait d'étroits sectaires; l'infortune de la France a montré en vous de grands citoyens. Dispersés par toute la terre, vous avez trouvé dans le martyre si ardemment accepté, une profonde unité morale avec les hommes de la tradition révolutionnaire. Héros et héros, martyrs et martyrs, elle siège, cette grande église, si heureusement réunie, au noble banquet de l'épreuve, et quoi que Dieu verse en sa coupe, elle y boit la fraternité.

# V

## QUI DRESSERA LE BANQUET DE L'AME

## V

### QUI DRESSERA LE BANQUET DE L'AME

Faut-il *attendre en attendant?* — Le devoir des lettrés. — Personne ne croit plus que moi à l'instinct du peuple. — Combien il est électrisable. — La fête des nations à la Madeleine (1848). — De la puissance de la *presse* pour l'éducation du peuple. — Ma visite à Béranger. — Il se fie à son instinct pour se faire ses livres, improviser ses fêtes, etc.

L'homme ne se nourrit pas seulement de pain; l'esprit a faim aussi, la pensée a soif; il faut donner à l'imagination sa pâture, il faut dresser le banquet de l'âme.

Ici une première question se présente. Ce banquet de l'âme, à qui appartient-il de le dresser?

Autrement dit : devons-nous suivre en ceci la paresse des mystiques qui se faisaient scrupule de devancer les mouvements de la Grâce? Devons-nous *attendre en attendant* que la nourriture spirituelle tombe un matin toute faite, que le peuple se la fasse lui-même, qu'il tire l'aliment de sa substance, trouve seul en son cœur de quoi nourrir son cœur?

Nous, les lettrés, les savants, aidés de la tradition du monde, devons-nous nous croiser les bras, ne pas sonder au moins le sol dans lequel le peuple plantera d'un bras vigoureux l'arbre de l'avenir?

Cet hiver, le 30 décembre, mélancolique, assis sur le bord aride de mon petit quai de Nervi, je prenais pour cordial la lecture de quelques pages d'un grand esprit héroïque, le premier logicien de l'Italie. Dans ce livre ardent *, aimé,

* *La religion du XIXe siècle*, par Ausonio Franchi.

fait pour ressusciter les morts, je lus ces paroles, (je cite de mémoire, mais c'est bien le sens) : « Que le peuple se fasse un jour des fêtes, des rites nouveaux, un culte meilleur? cela se peut. Laissons-le faire. Je ne m'en occupe point, et ne m'en soucie. *Non mi cale.* »

Ce mot me frappa au cœur. Ma pensée, ma conscience répondait avec vivacité : « Moi, je m'en soucie beaucoup! »

Cette impression très forte fermenta dans mon esprit; elle ne m'a guère quitté depuis. C'est, sans nul doute, une des choses qui ont le plus contribué à me faire écrire *le Banquet.*

Personne ne croit plus que moi à la puissance féconde de l'instinct populaire. J'ai fait plus. Dans mon livre *Le Peuple*, j'ai établi que si les masses, les majorités illettrées, enfin si le nombre avait droit, ce n'était pas comme nombre, mais parce que l'instinct, l'inspiration naturelle contient précisément la même lumière que la réflexion et la science; seulement, la science l'a développée, mais elle l'a étendue cer-

tainement dans une moindre intensité de chaleur.

Donc je ne suis pas suspect d'accorder trop peu au peuple. C'est moi précisément qui, continuant la métaphysique révolutionnaire, ai fondé sur une base solide ce *droit du nombre* qui, posé par Sieyès sans explication, avait laissé la Révolution chancelante sur un appui ruineux.

N'importe, je n'affirme pas moins qu'il appartient aux lettrés, à ceux qui ont le temps, le loisir, l'étude, les instruments de la pensée, l'expérience des essais qu'a déjà faits le genre humain, de sonder la voie d'avance, et parfois de la préparer. Ceci ne diminue pas l'originalité spontanée des créations que fera le peuple.

Quand dix millions d'hommes, aux Fédérations de juillet 90, essayèrent comme à tâtons le symbole de la foi nouvelle, peu, très peu, s'expliquaient qu'ils fondaient une religion, et la plupart ignoraient qu'en leur inspiration naïve quelque chose revenait pourtant aux précurseurs de la Révolution, Voltaire, Rousseau, Diderot,

même à ses lointains prophètes du XVI^e siècle et des temps plus reculés. Ce grand peuple se trouva, ce jour du 14 juillet, le dernier des philosophes et le premier des apôtres. De la longue traînée de lumière qu'avaient laissée les premiers, il fit, sans s'en apercevoir, une foudroyante étincelle de flamme électrique, où se rencontra précisément le germe et la conception du monde nouveau.

Déjà ces idées fermentaient en moi, au printemps de 1848, le lendemain de février. Il me semblait que les penseurs ne devaient pas attendre ce que l'inspiration du peuple pourrait trouver à la longue, mais aider aussi, par la forte organisation d'une presse vraiment populaire, par des fêtes, des spectacles patriotiques, à rallier les cœurs, à les soutenir dans les épreuves qui accompagnent ces moments, à manifester enfin au peuple l'âme de la France, son âme à lui, qu'il avait retrouvée à peine, et semblait chercher encore.

Des spectacles ! Ah ! ce moment en donnait de fortuits qui d'eux-mêmes étaient émouvants. Avouez-le, vous qui l'avez vu, les femmes pleuraient-elles seules, quand nous vîmes, devant la Madeleine, s'incliner l'un devant l'autre, frères réconciliés, le sublime drapeau d'Italie, vert d'une espérance éternelle, et le majestueux drapeau de l'Allemagne, immense, à longs plis, pourpre et or, riche comme le cœur des vieux héros ?.. Quand, le long des boulevards, la file des Polonais, ex-soldats de la Grande Armée, avec leurs pauvres familles, et les veuves et les orphelins, tous pêle-mêle, un vrai peuple et non pas une légion, portaient l'aigle du martyre, le magnanime aigle blanc, blessé tant de fois pour la France, et si peu défendu par elle ?.. J'ai vu là, non pas des femmes, mais de grosses vieilles moustaches grises, de rudes ouvriers, des forgerons des faubourgs, des visages hâlés et bronzés, se tourner vers la muraille, se cacher les yeux, ne plus regarder.

La France sentait l'Europe, la comprenait et

l'aimait. Elle se comprenait infiniment moins elle-même.

Elle avait été prise au dépourvu. Le soin de tout gouvernement pour ralentir son progrès, étouffer sa tradition, avait été le même, persévérant, soutenu pendant un demi-siècle. Il n'avait que trop réussi. Ajoutez l'immensité d'une création nouvelle, l'industrialisme; ce fait énorme obscurcissait la pensée nationale. Enfin le débat animé des écoles socialistes sur les remèdes aux maux nouveaux, ce débat préparait un bien, mais pour le moment il était un mal; il mettait un monde de doutes dans un peuple qui devait agir, et donnait à la révolution l'apparence d'une Babel.

Une chose était nécessaire : entre tant de grands problèmes, signaler ceux qui étaient du jour même et ceux qui pouvaient être remis au lendemain, porter toute la lumière sur les premiers, ajourner les autres. Cette lumière, la rendre vraiment universelle, vraiment populaire (je donne ici à ce mot une extension complète); cette lumière, la faire entrer aux recoins les plus

obscurs, trouver un phare électrique dont la force fût calculée de manière qu'on lût, à minuit, au fond du plus lointain village de notre dernière frontière, dans l'antre du berger des Alpes, dans le trou du chasseur d'ours des plus sauvages Pyrénées.

J'écrivis à deux membres du Gouvernement provisoire : « Si vous ne trouvez des moyens nouveaux d'agir sur le peuple, une publicité nouvelle et d'une force inouïe, la république est perdue..... perdue sous trois mois. » J'indiquais quelques idées, espérant bien que ceux auxquels j'écrivais, hommes de cœur et vrais patriotes, en trouveraient de meilleures encore.

J'allai voir aussi Béranger dont tout le monde connaît l'incomparable netteté d'esprit. Je lui dis ma peur et qu'indépendamment du combat d'intérêts et de partis la France sombrait par le fait de cette terrible infirmité de s'ignorer elle-même, d'avoir perdu le fil de sa tradition, de remuer à la fois, avec les questions du jour et de la crise actuelle, les questions du lende-

main, et celles du surlendemain, et celles d'un lointain avenir.

« Laissez faire, dit-il, laissez faire ce peuple, il trouvera son chemin. Sa politique nouvelle il faut qu'il la fasse lui-même ; ses livres, ses chants, ses fêtes, il les improvisera. Personne ne pourrait les lui faire. »

Ce mot d'un homme de si grande autorité et d'un si profond bon sens m'eût dans toute autre occasion arrêté ou refroidi. Mais ici mon cœur réclamait. Je ne pus m'empêcher de lui dire : « Quoi ! cher ami, quelle que soit notre foi commune dans la puissance de l'invention populaire, de sa force créatrice quand elle est véritablement libre et en situation d'être elle-même, croyez-vous que ce peuple infortuné, maigri, poussé violemment par la faim du jour au jour, de l'heure à l'heure, ait la pleine vigueur de pensée, la fraîcheur d'esprit qui rend inventif. Et enfin, l'élément suprême, la condition *sine qua non* des choses d'ici-bas, le temps, ne voyez-vous pas que le temps lui manque ? »

L'immense chaleur qu'il concentre, qui deviendrait la vie même si la lumière y pénétrait, elle se consume en vain. Un grand peuple, dans les ténèbres, va cherchant, quoi ? il ne le sait. Rien moins que la conscience effacée de ce qu'il fut, et sans laquelle il ne peut deviner ce qu'il sera. Cette conscience pour chaque être, cet accord du passé et du présent, ce n'est pas moins que son âme.

# VI

## LES LIVRES

# VI

## LES LIVRES

Il y a en France deux peuples. — Le peuple d'en bas ne sait rien des livres qu'on a écrits pour lui. — La bourgeoisie ne lit plus. — Le mot à la mode — C'est le tour du peuple. — Comment évoquer son âme ? — Combien il est difficile de faire des livres pour le peuple. — Ce qu'on lira dans mon cœur si on l'ouvre à ma mort.

Il y a en France deux peuples; non par différence de fortunes, mais, ce qui est pis, par différence d'éducation et d'esprit.

C'est le crime de ceux qui, pendant tant de siècles, furent les seuls éducateurs du peuple. Le clergé, serf de ses doctrines, ne sortant pas d'un symbole prodigieusement abstrait, impossible à enseigner, surtout aux masses agricoles, a laissé depuis des centaines d'années le peuple sans aucune culture.

La petite nation des nobles ou des riches a eu seule, et par en haut, sa littérature à elle, sans que le peuple en sût rien. Littérature brillante et forte, souvent d'un sens admirable, surtout au dernier siècle, amie du peuple, et tout occupée de ses destinées. Mais les moindres jours qui, de cette sphère lumineuse, pouvaient arriver en bas, étaient soigneusement clos et calfeutrés par les prêtres. En quoi ils ont eu peu de peine, la différence de langue et de culture, la grande distance des idées rendant des uns aux autres la communication infiniment difficile.

Comment percer ce mur?

Nous avons cru, jusqu'aux derniers temps, que

la presse, ce grand instrument, en viendrait à bout. Ce n'est pas assez, les journalistes avouent eux-mêmes qu'ils ne sont entendus que d'un ou deux millions d'hommes sur trente-cinq.

Même pour la petite nation cultivée, la presse, rapide et brillant résumé qui ne peut qu'effleurer les surfaces, est parfois plus nuisible qu'utile, et nous fait des petits vieux de quinze ans, qui, à toute chose, disent : *Connu!* Tout livre dont ils ont lu le titre, toute science dont ils savent le nom, leur fait dire ce mot favori : *Connu! Connu!* Les esprits vraiment jeunes qui restent forts et vivants, disent plutôt à tout : *Inconnu!* parce que là où les blasés s'arrêtent à la superficie, eux ils distinguent mille choses à apprendre, de curieux mystères à sonder, d'attrayantes profondeurs.

Mais c'est du grand peuple muet et sourd, condamné à l'ignorance par ces instituteurs, que je me préoccupe et m'inquiète. Évoquer son âme, la lui faire retrouver en lui, le secouer du mauvais sommeil qui deviendrait à la longue le froid

choléra de la mort! dure et difficile entreprise, dont le seul énoncé étonne, épouvante et découragé.

Qui fera des livres pour le peuple? Qui lui donnera de quoi lire le dimanche? Qui lui racontera son histoire, l'histoire du long effort par lequel ce grand ouvrier, d'âge en âge, a pu se faire lui-même. Nul pauvre travailleur, s'il refaisait en esprit le chemin de nos pères, ne succomberait. Il serait soutenu et agrandi de la grande âme, la voyant dans ses luttes, heurtant, tombant souvent, souvent se relevant, et toujours inspirée d'indomptable courage et de jeune espérance.

Qui fera des livres d'action? J'entends par là ceux qui apprennent à agir, à compter sur soi, la foi aux seuls effets du travail et de la volonté. Toute une littérature devient nécessaire, littérature variée, sérieuse : sermons, histoires, drames sacrés et patriotiques.

Nous avons à créer pour l'avenir un système tout entier. Il ne suffit pas d'apprendre à lire.

il faut faire désirer de lire. Il faut l'éducation préalable de l'école et de la presse.

Pour les besoins religieux on organisera les Bibles, on fera des introductions à ces grands monuments de lecture populaire; on mettra en relief les côtés religieux; il faut que tous aient de quoi lire le dimanche.

Il faut des livres d'école comme préparation aux livres d'adultes, des livres d'enfants pour préparer la génération qui va venir aux livres d'hommes. La première réforme pour les uns et pour les autres, c'est qu'en tous revienne, rayonne, domine la chaude idée de la patrie.

Le petit volume est déjà trop long pour nos circonstances. Il faut revenir à mon point de départ (l'*Introduction* 1830), cinquante pages au plus.

Ils font aussi les *almanachs*. Ne pourrait-on pas, au vieux calendrier confus et absurde, substituer celui des véritables saints? On donnerait au moins pour chacun une page, cela ferait trois cent soixante-cinq.

Mais dans quel ordre? serait-ce à la date de

leur acte principal? Voilà le difficile. — A quel mois dater Marc-Aurèle? Et pourtant, sans cela quel arbitraire dans l'ordre où ils arrivent!

Faut-il les mettre par siècles, par nations?

Je n'exclurais pas les saints chrétiens, mais je les trierais fort.

Maintenant un almanach historique intéressera-t-il le paysan, s'il n'y trouve en même temps les choses qui le touchent plus sérieusement : l'agriculture, la météorologie? Faut-il, en donnant place à tout, échelonner la partie historique d'année en année? Voilà de graves questions à résoudre. Ah! si l'on pouvait grouper les jeunes écrivains qui ont le sens nouveau, sans gêner leur essor?...

Une foule d'autres livres sont nécessaires, surtout de petites histoires, chacune donnant trois ou quatre grands faits décisifs de chaque nation avec la vive silhouette géographique et une petite carte, le tout en gros caractères.

Surtout, des libretti, de petits drames patriotiques, des proverbes et des légendes, j'entends des légendes de la vérité, par exemple: Colomb,

Galilée; les légendes du dévouement : les Bandiera, Pestalozzi.

Mais comment comprendre les légendes de Colomb, de Galilée, si l'on n'a déjà un peu de science?

Comment comprendre les légendes des Bandiera, si l'on n'a un peu d'histoire?

Il faut que l'homme dès l'école ait entendu ces noms, ces choses dont vous lui parlez; alors, il les reprendra avec joie.

Les libretti ne doivent donc rien donner d'absolument nouveau, d'imprévu; ou rien ne prendra racine. Il faut éviter beaucoup de questions rétrospectives où les partis sont peu d'accord. Les grandes masses n'en sont pas préoccupées. Il faut leur donner l'utile, l'actuel, ce qui est hors des disputes.

Qui fera ces livres? Difficulté énorme. Trois choses y sont nécessaires, qui vont bien peu ensemble. Le génie et le charme; ne croyez pas qu'on puisse faire avaler au peuple rien de faible, de fade. Il a un tact d'expérience très fin, très sûr.

Et enfin (quelle contradiction!) il y faudrait la divine innocence, l'enfantine sublimité, qu'on entrevoit parfois dans certaines jeunes créatures, mais pour un court moment, comme un éclair du ciel.

O problème! être vieux et jeune tout à la fois, être un sage et un enfant!

J'ai roulé ces pensées toute ma vie. Elles se représentaient toujours et m'accablaient. Si l'on ouvre mon cœur à ma mort, on y lira l'idée qui m'a suivi : « Comment viendront les livres populaires ? »

# VII

## LES FÊTES DANS LE PASSÉ

# VII

## LES FÊTES DANS LE PASSÉ

La parole est plus puissante que les livres. — Les fêtes de la Grèce comme éducation. — Les fêtes du moyen âge. — Un retour sur mon enfance. — Les fêtes de l'Empire vides de sens. — Heureuse enfance d'Athènes! Grandeur des fêtes de la Révolution. — Ce que les mères offraient à la France sur l'autel de la Patrie.

Le prêtre espagnol Valverde, donnant à l'Américain le catéchisme catholique, lui ordonna de croire ce que ce livre lui dirait. L'Indien le mit

à son oreille, écouta, et le rendit, répliquant : Il ne me dit rien.

Les masses généralement sont comme cet Américain ; elles reçoivent peu par la lecture, mais bien plus par la parole, par la vue des objets sensibles, ou par la musique, enfin par les voies vivantes.

La Grèce, dans ses fêtes innombrables, enseigna la vie par la vie, — soit par la vie réelle des actes publics, comme dans ces *théories* qu'on envoyait à Délos, dans ces processions immenses où la foule tout entière se portait à Éleusis; — ou bien encore par cette vie fictive, ces actes du passé refaits, rejoués aux spectacles dramatiques. *Drame* veut dire en grec *action*. Donc, en ces solennités, tout fut acte, vie, mouvement, incitation, inspiration pour la vie et l'activité. Qui donc s'étonnerait de la prodigieuse fécondité de ce petit peuple, de sa brûlante action, sur ce point étroit du lieu et du temps, d'où jaillit le phare immense qui éclaire toujours le monde?

Les fêtes du moyen âge ont un sens justement contraire. Elles se ramènent à deux mots qui

suppriment toute activité : « Dieu est mort, *consummatum est;* que te reste-t-il, sinon de mourir? Meurs à toi-même, à la nature! »

Quand je me recherche moi-même dans mon plus lointain passé, dans ce qu'on appelle (je ne sais pour quelle raison) le beau temps du jeune âge, je comprends parfaitement pourquoi ma sombre enfance fut nerveuse et défiante, précoce d'imagination, lente et très lente d'esprit, pourquoi elle resta longtemps nouée d'un triple nœud de fer, produisant peu, tard et mal, et comme par arrachement. Il y avait dans ma nature des contrastes douloureux; j'étais tendre et passionné, plein d'un grand essor intérieur; mais devant les hommes ou même devant le papier, je restais muet. Au dedans, j'avais comme un flot de sève virgilienne (ajoutez-y le don des larmes), et je ne pouvais rien mettre au dehors, sauf quelques lignes à peine, rudes et fortement martelées, dans les formes tourmentées de Tacite et de Montesquieu.

Pourquoi cela? Je l'ai ignoré longtemps, et je le sais maintenant. Le contraste m'est aujourd'hui tout à fait intelligible : *mon enfance n'a pas eu de fêtes*. Elle ne s'est jamais épanouie au grand jour, dans l'expansion chaleureuse d'une foule sympathique où l'émotion de chacun va s'augmentant, se centuplant de l'émotion de tous, où la jeune âme fleurit sous un rayon bienfaisant. Le vrai soleil de l'homme, c'est l'homme.

« Quoi! N'avez-vous pas eu d'ami? » — J'en ai eu, et d'admirables. Mais l'ami, cet autre nous-mêmes, plus il est l'intime et sûr confident de votre cœur, plus il confirme le penchant à la solitude. C'est une solitude à deux; c'est vous-même, et le désert. L'amitié fortifie nos tendances, les resserre; elle nous éloigne d'autant plus du large épanouissement social qui aurait bien autrement étendu, fécondé l'esprit.

J'avais sept ans en 1805, seize à la chute de l'Empire. Eh bien, dans cette longue période de près de dix ans, il me semble qu'un jour gris a toujours continué. Singulier effet moral de la

misère de ces temps monotones, où chaque année ne se marquait que par une grande bataille, improbable et toujours gagnée; effet étrange, je l'avoue, des tristesses qui nous accablaient! Je n'ai aucun souvenir qu'il ait fait beau un seul jour, ni que le soleil se soit levé brillant une seule fois.

Chaque année, inattendu, rapide et sombre, de nuit, l'Empereur surprenait Paris de son retour, rentrait chargé d'une victoire de plus, de mille embarras de plus, d'une guerre toujours agrandie. Alors il y avait une fête, grande distribution de vivres, fontaines coulantes de vin, un somptueux feu d'artifice. Mon père, ma mère m'y menèrent deux fois; j'étais ébloui et étourdi de ces lumières, de ces tonnerres, des sanglantes aurores boréales que ces feux montraient au ciel par-dessus la nuit des Champs-Élysées. C'était bruyant, grand et lugubre. On avait beau se dire qu'en cette campagne on avait eu le bonheur de tuer deux ou trois cent mille hommes, cela ne faisait rire personne.

L'Empire resta pour moi, et pour bien d'autres sans doute, un $x$, une énigme, un pourquoi. Pourquoi ces guerres acharnées? pourquoi ces victoires et ces fêtes? Pour quelle idée, quel intérêt? Pour défendre quoi et conserver quoi ? Personne ne s'en souvenait trop. Les lois et les libertés qui armèrent la France primitivement étaient abolies, oubliées. Quel sentiment le jeune peuple trouvait-il dans ces fêtes et en rapportait-il ? Rien qu'un mystère inexplicable, l'infaillibilité militaire de l'Empereur, l'étonnement de son génie, la nécessité glorieuse d'aller mourir sous les aigles là où les aînés venaient de mourir. L'unité, le sens même militaire, la personnalité de la Grande Armée, la glorieuse fraternité qui la liait à Austerlitz, et en faisait un corps vivant, tout cela avait été brisé par l'Empereur même, quand il eut l'idée de scinder cette armée unique pour tirer, de ses membres très malheureusement divisés, les noyaux des armées inharmoniques de Madrid et de Lisbonne, de Wagram et de Moscou.

Heureuse encore une fois l'enfance d'Athènes, qui, née en pleine lumière et comme sur la place publique, grandissait, sans s'en apercevoir, de sa constante participation à la vie de la patrie ! Contraste humiliant, accablant, avec notre éducation scolastique ! Le misérable écolier épelle dix ans Démosthènes dans la poussière d'un vieux collège, sous la férule d'une robe noire. Et le libre enfant de l'Attique entendait en plein soleil, au pied de la grande tribune, devant la mer, empire d'Athènes, la voix de l'orateur unique dont les siècles s'efforcent encore de garder, d'écouter l'écho. De ces fêtes de la parole, il allait aux fêtes saintes du théâtre de Bacchus, qui enseignaient la liberté par les tragiques aventures et le destin des vieux tyrans. La religion, l'histoire nationale et le génie de la cité, le vital esprit de la loi, il recevait tout à flots dans le lait et le miel de la grande coupe de Sophocle ou d'Eschyle. Il rentrait, non enivré, mais dans l'harmonie, l'équilibre qui seuls mettent en nous la force. Il rentrait, dormait paisible, plein de

songes héroïques; les prophétiques abeilles venaient se poser sur ses lèvres, et d'Eschyle était né Platon.

Et je ne plains pas non plus la rude enfance de nos pères dont les yeux s'ouvrirent au sublime, dans la crise de notre grande Révolution. Si ces temps sont moins harmoniques, ils tirent une bien autre grandeur du but divin, trois fois sacré, qui glorifiait notre cause. La France combattait et saignait pour le salut du genre humain. Ses fêtes, dans leur caractère agité, véhément, marquées des périls infinis, et de l'âpreté du combat, gardaient, sous leurs traits discordants, un fonds qui rachetait tout: le dévouement d'un peuple au monde, le sens fort qu'il avait en lui qu'en défendant la liberté dans la France de 93, il la sauvait pour tous les peuples et les âges à venir. Ses fêtes étaient joyeuses de la joie du sacrifice; elles souriaient du sourire de Décius quand il marcha seul au-devant de dix mille épées, quand il vit la gloire et la mort, le salut de tous par un seul.

Jamais, non, jamais il n'y eut de telles solennités, ni si puissante inspiration. De quel battement croyez-vous que battit le cœur de l'enfant, quand il vit sa mère, en deuil de la mort d'un fils ou d'un frère, marcher la main dans la main de l'époux qu'elle offrait encore, et tous deux au Champ de Mars donner à la France et au monde, à la victoire de la justice, l'immolation de leur destin, l'arrachement de leur cœur, la chance de l'éternel divorce; et ce cœur saignant et sanglant le jeter à tes pieds, Patrie!

Ces fêtes étaient tragiques, et elles n'étaient pas sombres. Un coin d'azur aux noirs nuages perçait et rassérénait tout; et par cette percée sublime, un rayon tombait à la terre, d'un soleil comme jamais n'en avaient vu des yeux mortels!

N'y eut-il pas quelques pressentiments sublimes de la nouvelle religion, si longtemps ajournée et qui nous ouvrira le règne de Dieu, dans ces fêtes de la nature, où la terre, pour raconter le ciel, le faisait descendre ici-bas? Aux fédérations de 90, en plusieurs villes de France, un

peuple inquiet de n'offrir pas assez à Dieu, cherchant en son cœur des symboles inouïs pour reconnaître le bienfait de la lumière nouvelle, y employa tout ce que pouvaient donner l'art et la nature. Il mit sur l'autel les épis des champs et toutes les fleurs; il y mit la flamme du ciel tirée d'un rayon du soleil; il y mit ses chaînes brisées et des débris de la Bastille. Tout cela n'était pas assez et ne soulageait pas l'infini de sa reconnaissance. Il y mit encore la Loi, la Déclaration des droits, offrant à Dieu la sagesse qui lui venait de Dieu même, et le bonheur futur de l'avenir que la Loi garantissait... Mais cela ne suffisait toujours pas. On prit un petit enfant, un nouveau-né, et sa mère, versant des larmes de joie, le remit aux magistrats qui représentaient l'autre mère, la Patrie. Et l'enfant fut déposé sur l'autel; la Commune l'adopta; tous jurèrent d'en avoir soin, de le faire homme et citoyen; tous s'attendrirent et s'embrassèrent. Alors on crut Dieu satisfait.

# VIII

## LES FÊTES DANS L'AVENIR

# VIII

## LES FÊTES DANS L'AVENIR

Dans quelles villes j'ai senti la nécessité des fêtes. C'est le pain moral du peuple. — Le mot de Thucydide : Si la Grèce réclame les fêtes au nom de la *Mélancolie*, que dirons-nous ? — Ce que seront nos fêtes ; leur but et leur résultat. — Quelle sera l'influence du *Théâtre historique*. — En France, en Italie, c'est surtout par les spectacles qu'on donnera au peuple sa nourriture morale et religieuse.

Des fêtes ! Donnez-nous des fêtes ! C'est le cri qui sortait cent fois de mon cœur oppressé, en

marchant dans les rues humides et monotones des quartiers industriels de Paris, Rouen ou Nantes, dans ces abîmes obscurs des rues profondes de Lyon. J'entrevoyais aux fenêtres de blêmes visages de femmes, délaissées, sans consolation (si le mari n'est aux affaires, il est au café); de chétifs enfants aussi, fleurs pâles, avortées, qui croissent sans lumière et sans soleil. Le choléra de l'ennui mine ces tristes populations. Qu'elles veuillent en sortir un moment, qu'elles cherchent dans les églises un peu de lumière et de vie, elles y trouveront la nuit morale d'une religion de la mort et l'incroyable scolastique byzantine qui entasse en un symbole, pour le supplice des simples, tout ce que la subtilité antique eut de plus obscur.

Des fêtes! donnez-nous des fêtes! *Panem propter Deum!* Pour l'amour de Dieu, du pain! donnez un vrai pain à ce peuple, le pain moral qui le soutiendra, qui relèvera son cœur! Ne voyez-vous pas que ceux-ci, quand ils demandaient du pain, lui ont donné une pierre?

Un mot frappant de Thucydide m'est resté depuis trente ans, et m'a souvent plongé dans un monde de réflexions. Dans son éloge funèbre des guerriers morts pour la patrie que prononce Périclès, en rappelant les bienfaits de cette noble patrie, il spécifie celui-ci : « Elle a institué des fêtes pour adoucir dans nos cœurs la mélancolie de la vie » (τὸ λυπηρὸν τοῦ βίου).

Quoi ! grand homme, dans ta cité, dans ta lumineuse Athènes, où tout fut soleil, grandeur, héroïque activité ; où cette élite du monde, entraînant la terre et la mer dans son rapide tourbillon, gouvernant, combattant, jugeant, trouva des loisirs encore pour donner au genre humain cette étonnante moisson d'art, de science, de philosophie dont il se nourrira toujours ; — dans une telle cité, dis-je, il restait encore du temps pour le rêve mélancolique, et la Patrie secourable cherchait ce cordial des fêtes pour guérir l'éternel ennui qui est au cœur de l'homme !

Nous, que dirons-nous, grand Dieu ! Dans cette complexité d'un monde immense qui s'est

formé autour de nous, si l'ensemble est tant agrandi, en revanche l'individu n'est presque partout qu'une pièce de l'harmonie générale. Voué à telle spécialité, il s'y fortifie aux dépens du caractère général d'homme. Est-il homme? Non; il est tailleur, il est peintre, il est musicien, il est scribe (comme je suis). Ah! croit-on, parce que la spécialité nous a saisis de sa main de fer, mutilés des branches diverses qui lui étaient superflues, fixés devant notre établi, assis (éternels *croupions* — dure et juste parole anglaise), assis pour ne plus nous lever, croit-on pour cela que nous ne regrettions pas le caractère d'homme complet, mêlé d'étude et d'action? Le plus orgueilleux de son art, de cette spécialité dévorante, n'en a pas moins cent fois par jour des moments où il s'en attriste, et confusément regrette l'harmonie générale et forte que son état de virtuose lui a malheureusement fait perdre.

Et c'est là pour l'homme moderne une grande nécessité des fêtes que n'eut pas celui de l'antiquité. La société qu'il sert dans cette vie d'efforts

et de spécialité, à cette table, à cet établi, dans cet atelier obscur, le rappelle tendrement à elle dans la réunion de ses enfants, le remet en pleine lumière, lui montre ce monde réel dont il gémissait tout à l'heure de n'être qu'un rouage isolé, ce monde, belle harmonie vivante de cœurs fraternels! « Assieds-toi, dit la Patrie, reprends la vie à ma chaleur. Non, tu n'es pas une chose. Tu es mon fils, tu es leur frère, utile et secourable à tous. Tu croyais n'être plus homme, et par la vertu puissante du miracle d'association, tu es toute une légion, une grande armée humaine, un homme de trente-cinq millions d'hommes. » Qui ne revivrait à ces mots? L'homme de labeur, pâli, reprend courage, et se relève. Il retrouve sa dignité; sa nature individuelle, satisfaite, ne réclame plus; il se dit : « Je suis homme encore! » Mais en même temps, s'associant à la grandeur de la Patrie, touché de sa maternité, dans son dévouement filial il lui adresse du cœur le mot simple et immortel de la Commune de Paris à la France de 93 : « Nous

n'avons qu'un seul désir : nous perdre dans le grand tout »

La Révolution, par ses fêtes, était entrée dans une excellente voie : elle y multipliait les figurants, chacun y allait avec les instruments de son travail; elle mêlait à ses cortèges les déshérités de ce monde, vieillards, aveugles, orphelins, enfants au berceau, les offrant à l'adoption de la patrie. Mais elle n'eut pas assez les acteurs, les propagateurs, les promulgateurs. — Ce qui lui manqua, faute de durée, ce fut l'action créatrice. Car c'est le but des fêtes de faire agir et créer, de créer des choses pour créer des sentiments et des idées. L'avenir aura à réparer cette lacune immense. Les fêtes y seront essentiellement collectives et coopératrices. Le grand peuple de la jeunesse y créera des légions d'apôtres, les uns acteurs, les autres prédicateurs. Comme enseignement direct, ils prêcheront le droit et le sacrifice ; comme enseignement indirect, le drame du passé, les combattants, vainqueurs ou martyrs. Ce sera l'affaire des spectacles de représenter, de

perpétuer la tradition, de ressusciter l'histoire.

Par un théâtre populaire, la France reprendrait le fil de sa tradition, qui ramènerait au cœur du peuple l'âme de ses anciens héros, de Danton et de Saint-Just, de Hoche, de Kléber, de Desaix ; qui lui reconstituerait sa vie, lui referait ses pères, lui révélerait avec le mystère de son génie oublié la droite voie de son destin.

Que dans des libretti très simples, et à la portée des plus humbles, tous puissent être des acteurs pour la patrie ; que tout un peuple fasse revivre l'âme entière du peuple !

Je l'ai dit : La presse ne sera jamais en France et en Italie qu'un moyen secondaire d'action. On n'agit sur ces peuples éminemment électriques que par la voie vivante des communications orales, des fêtes, des spectacles. Qu'il en soit autrement dans les pays de culture biblique où l'homme sensé, consciencieux, mais serré dans l'idée précise qu'un livre lui inculqua, ne marche que son livre en poche ou plutôt dans sa mémoire, conversant sans cesse avec lui, l'écoutant et lui

répondant, je le croirai volontiers. Mais l'Italie, mais la France, qui n'ont pas la culture biblique, qui n'ont plus la catholique, qui chaque jour la prennent en haine et n'y substituent rien encore, elles sont tout à l'heure *tables rases*, sauf les mots que la liberté vient y écrire, jour par jour, en caractères de sang, de feu.

Du sang des martyrs héroïques, des feux du génie et de l'invention moderne, elle y écrit lentement, mais d'une main souveraine et royale, le nouveau symbole. Nul livre ne l'a reçu encore, mais tous les jours, en me levant, j'en vois quelques mots lumineux planer aux crêtes des monts pour la révélation de l'Europe. Viennent les grandes réunions fraternelles, les fêtes colossales de la nouvelle fédération au Champ de Mars, aux amphithéâtres d'Arles, de Vérone délivrée!

Des fêtes! Donnez-nous des fêtes! que le peuple y voie, y écoute sa propre pensée, s'y nourrisse de sa jeune foi, y communie de lui-même, de son cœur, y soit sa propre hostie!

# IX

## LES CLOCHES

# IX

## LES CLOCHES

Les cloches de Nervi, leur concurrence. — Que sonnez-vous depuis deux mille ans ? — Du rôle des cloches dans le passé. — Comment l'Italie défendit sa tour bien aimée contre l'Église. — Les cloches de Flandre. — La cloche doit retourner au peuple comme les miranda d'Italie. — Ce que sonnèrent les cloches en 92.

Perdu dans mes rêveries, un jour, j'écoutais machinalement les bruits plus ou moins discor-

dants qui me venaient de la montagne *. A l'heure solitaire de midi, vingt cloches ou clochettes, de tons différents, graves, aigus, la plupart criardes, s'emparaient comme à l'envi de l'oreille, de l'attention. L'air léger permet aux sons d'arriver tous nettement, et des plus grandes distances. Cette loquacité des cloches, infatigables, étourdissantes, faisait la guerre à mes pensées.

Leur concurrence était visible; chacune faisait effort pour être mieux remarquée. Si la haute, de Saint-Hilaire, criait des sommets de Nervi, la basse, église paroissiale, travaillait à la faire taire. Mais la ligue des clochettes conspirait de toutes parts contre ces ambitieuses, de Bogliasco à Quinto; clochettes de chapelles privées, clochettes de petits oratoires, clochettes de capucins. Les unes sommaient le peuple de venir à son devoir, les autres invitaient, conviaient; d'autres, impérieuses mendiantes, semblaient commander l'aumône.

* Nervi, 1854.

Contre tant de voix importunes, qui avaient l'air de s'entendre pour troubler ma voix intérieure, la mienne s'éleva enfin :

« N'êtes-vous donc pas lasses, ô cloches, de sonner depuis deux mille ans? Et n'êtes-vous pas honteuses de sonner toujours en vain? Aux Apennins qui disent : soif, vous répondez : famine! Pourquoi cette terre si pauvre? pourquoi ce peuple si maigre? Votre voix a donc bien peu de crédit, votre intercession est donc tout à fait méprisée là-haut? »

— « Nous sonnons pour l'autre vie. Qu'importe cette vallée de larmes? nous promettons le paradis. »

— « Point du tout. La majeure partie des bénédictions que vous vendez à ces pauvres affamés regardent les biens de ce monde. A grand prix, vous bénissez la terre et ces champs désolés; à grand prix, vous bénissez ces troupeaux étiques; à grand prix, vous bénissez ces maisons vides. — Et vous bénissez aussi l'homme, pourquoi? pour en faire, dites-vous, l'homme de travail et de con-

corde qui, à ce double titre, heureux par sa sainteté, pourra centupler les dons de la terre? Hélas! où donc est un tel homme? Sous les mains de vos disciples, tout se stérilise. Vous réformez si peu les âmes, qu'ici, où tous vous appartiennent, dans cette pieuse Ligurie, je les vois se faire, par l'usure, par l'acharnement de la cupidité, un jeûne plus cruel encore que celui que fait la nature.

« Avez-vous eu aux temps passés une action plus efficace pour l'humanisation des âmes? J'en doute. J'ai beau remonter le vieil âge de siècle en siècle, demander à chacun : Est-ce toi qui fus le temps des Saints, des simples, des compatissants? Chaque siècle me répond : Non. Et s'il y a eu un tel siècle, il faut bien avouer qu'il a fui bien loin de nous.

« Votre voix, du moins, fut-elle jamais un signe, une promesse d'avenir? Prophétisait-elle au peuple les temps meilleurs qui viendraient, l'âge sérieux qui, sortant des limbes, de la puérile poésie des fables et des paraboles, voudrait réali-

ser au vrai la parole de Dieu sur la terre au lieu de l'ajourner sans cesse? Non, encore non.

« Que sonnez-vous donc toujours dans votre uniformité depuis plus de mille ans? Je ne vous connais que trois sons : naître, prier, mourir. Naître dans les pleurs de l'hiver, prier toute l'année pour demander à mourir, mourir au moment où tout meurt. Pourquoi, du moins, n'avez-vous pas fait de la mort la fête de la vie? Pourquoi Toussaint dans la joie, et le Jour des morts dans le deuil, si c'est le jour de la délivrance? »

C'est ainsi que j'interpellais ces cloches d'église bruyamment monotones. Est-ce à dire pourtant qu'elles ne peuvent être jamais qu'inutiles et haïssables, ces voix d'airain dans les hautes tours? Non certes; dans la grande harmonie de la cité future, elles seront l'appel au banquet.

Et dans le passé même, la cloche communale, que l'Église a usurpée à son profit, a sonné longtemps la liberté et l'héroïsme; elle n'appartenait qu'au peuple. Qui l'a fondue, si ce n'est lui?

Ce n'est pas de la mort, de la religion de la

mort, que sortit cette vivante voix. C'est la *Grande Amitié* (ainsi on la nommait), qui, pour dire l'unité des cœurs, des volontés, créa et mit là-haut le double personnage, l'homme au marteau de fer et la cloche d'airain. Jacquemart, Jacqueline, voix toujours véridiques, représentants fidèles de la cité, mesuraient le travail, avertissaient du temps, proclamaient la pensée du peuple, lui disaient ses dangers, le sommaient loyalement du salut public. Comment a-t-on pu nous arracher cela? Longue est l'histoire, pleine de pleurs. Il n'a pas fallu moins que l'accord de deux tyrannies pour fausser, faire mentir l'incorruptible airain.

L'Italie prévit la trahison. Pour défendre le clocher, hors l'église et contre l'église, elle bâtissait une tour. Tour bien-aimée. Jamais elle n'était assez belle. Le noble marbre blanc y était prodigué. La Tour penchée, la Miranda de tant de villes, sont les touchants témoins de cette foi du peuple qui, dans ces monuments, eut son cœur suspendu.

Quelle gaieté dans les cloches de Flandre! Aux caves les plus noires, le tisserand était illuminé du carillon ami, de son joyeux concert, qui sonnait : « Sois gai et sois fier! Travaille, et sois gai! repose-toi, et sois gai!.. mange, et sois gai!.. Allons! tisse encore! ta journée avance; encore un *quart*, et c'est fini! L'homme de fer travaille bien aussi, Martin et Martine sont les plus vieux bourgeois de la cité; seulement ils n'ont pas d'enfants! Ils sont la gloire de la ville; la ville voisine n'a rien de pareil!.. » De quart d'heure en quart d'heure, Martin disait au savetier : « Tu es de messeigneurs de Gand! » Et le bon ouvrier jamais n'était seul. Dans l'accord du peuple des cloches, il entendait l'accord de la cité pour le garder, le soutenir.

Il y avait aussi dans des grandes villes, des femmes et des enfants, des foules de femmes tremblantes, gardées, averties par la cloche, qui faisait leur sécurité. Que de touchantes histoires, oubliées aujourd'hui! quel grand cœur sentait dans sa poitrine le pauvre tisserand

quand *Rœlandt* lui parlait, quand sonnait à volée *Rœlandt*, la forte cloche de l'incendie ou du combat. Plus forte que la foudre, et pourtant maternelle, elle disait distinctement ces mots : « Rœlandt! Rœlandt! Rœlandt!.. A moi! à moi! à moi!.. Cours, ami! le jour est venu!.. A moi! pour ta maison, pour ta femme chérie! pour ton petit enfant!.. Je vois reluire la plaine. Va, marche, n'aie pas peur!.. Demain ton fils serait écrasé sur la pierre. Un monde est derrière toi qui va te soutenir. Tu vaincras, je le jure. N'entends-tu pas ma voix? Rœlandt! Rœlandt! Rœlandt! »

Ils l'entendaient aussi, la cloche redoutée, les chevaliers, barons, et ils frémissaient. Moins terrible eût sonné la trompette du jugement. Pâle, élancé des caves, le tisserand marchait, mais grandi de dix pieds. Unis comme un seul homme au moment du combat, ils communiaient de la patrie, se mettant dans la bouche un peu de terre de Flandre, mordant leur mère la Flandre pour ne pas la lâcher. Quelle joie dans la ville

quand la mère en prière disait : « Il a vaincu! Je n'entends plus Rœlandt! »

Longtemps la cloche fut ainsi la voix de la cité, et comme l'âme de la patrie. Le signe où le vrai roi, le souverain, le peuple reconnaîtra sa force, le retour en son droit, ce sera le retour de la cloche à son maître.

Son maître la reprendra; il l'a déjà reprise; même captive, il lui a fait plus d'une fois sonner la liberté. Les Miranda de Pise sonnèrent contre les corsaires sarrasins; le Saint-Jean de Florence, qui appelait le peuple à se réunir, sonna pour la naissance de Dante; le Rœlandt de Gand, nous venons de le dire, pour repousser le cheval féodal de l'étranger; les cloches de 92 sonnèrent pour la patrie en danger... Celles-ci firent mieux, elles descendirent, et foudroyèrent l'ennemi.

# X

## LES CHANTS

# X

## LES CHANTS

Ce que chante le Lollard. — Le chant héroïque : Luther. — Le chant éternel des nations : La *Marseillaise*. — Le monde ne chante plus.

Avez-vous vu ces caves misérables des tisserands de Lille et de Flandre? Un joyeux rayon du moins les illumine, lorsque bat pour elles le carillon de la cité? Il y en a une cependant pour qui la cloche du métier ne sonne pas. Celle qui réjouit les autres de quart en quart, au con-

traire lui sonne aux oreilles : « Tu n'es rien, et tu seras battu ! »

C'est le Lollard, le tisserand buissonnier de la banlieue, jalousé du fier et souverain métier des tisserands, du corps autorisé, qui vient de temps à autre lui briser tout dans sa maison. Il est humble, comme le terrier où il vit.

Dans son humide habitation, sous ce sombre climat d'éternelle pluie, il envoie, ramène et renvoie le métier d'un mouvement automatique et monotone. Cette barre, qui lancée revient frapper son cœur et sa poitrine pulmonique, ne fait-elle rien, je vous prie, qu'un tour de fil? De ce va-et-vient sort un rythme; sans s'en apercevoir, le pauvre homme à voix basse commence un chant rythmique. S'il chante un peu plus haut, c'est aux enterrements où il va maternellement bercer l'homme au dernier sommeil.

Mais dans sa sombre cave, il ne faudrait pas qu'on l'entendît. Son chant n'est pas un chant d'église; c'est le chant sorti de sa douleur et de son sein brisé.

— Et pourquoi pas un chant d'Église? Est-ce révolte? Point du tout, mais c'est que l'Église ne sait pas et ne peut pas chanter, et qu'elle ne peut rien pour cet homme.

Il faut qu'il trouve lui-même. La cloche lui sonne : « Tu n'es rien; tu n'as pour toi que Dieu! » Que Dieu le reçoive donc! Dieu entend tout et ne dédaigne rien. Qu'il entende ce chant à voix basse, chant pauvre et simple, petit chant de nourrice. Dieu seul ne rira pas. Chante, pauvre homme, et pleure. Ta cave est une église.

Je vous assure qu'il y a, en effet, plus de soleil dans cette cave que sur la place de Florence; plus d'encens, d'or, de pourpre, que dans toutes les cathédrales de Flandre ou d'Italie.

La réponse de Dieu qui est au fond de ce chant, elle passe, elle file, quoi qu'on fasse, de bouche en bouche. Elle va remplir le monde.

Je suis loin de nier que le moyen âge n'ait eu aussi des mélodies. A côté des beaux chants de la messe qui nous viennent d'Orient, l'antique chanson gauloise trouva toujours des accents vifs,

est la nature elle-même, elle est douce autant que forte; elle est éminemment pacifique, secourable et féconde. Elle est le soutien du travail.

On le vit bien en 90, aux fêtes de la Fédération, où tous, gardes nationaux, soldats, marins, accourureut s'offrir à la Patrie. En traversant par bandes les villages ou les villes, ils chantaient de toutes leurs forces, avec une gaieté héroïque, un chant que les habitants sur leurs portes répétaient. Ce chant national entre tous, rimé pesamment, fortement, toujours sur les mêmes rimes (comme les commandements de Dieu et de l'Église), marquait admirablement le pas du voyageur qui voit s'abréger le chemin, le progrès du travailleur qui voit sa besogne s'avancer.

Pour celui qui, des Pyrénées ou du fond de la Bretagne, venait lentement à Paris sous le soleil de juillet, ce chant fut un viatique, un soutien, comme les *proses* que chantaient les pèlerins qui bâtirent révolutionnairement au moyen âge les cathédrales de Chartres et de Strasbourg.

Le Parisien le chanta avec une mesure pressée,

une vivacité violente, en préparant le champ de la Fédération, en retournant le Champ de Mars. Des enfants allaient devant, portant des lumières; des orchestres ambulants animaient les travailleurs; eux-mêmes, en nivelant la terre, chantaient ce chant niveleur : « Celui qui s'abaisse on l'élèvra; celui qui s'élève on l'abaissera. »

Tout autre que le colérique *Ça ira*, fut le *Chant du Départ*.

Par-dessus l'élan de la guerre, sa fureur, la pensée vraiment sainte de la Révolution fut toujours l'affranchissement du monde. En récompense, il lui fut donné, dans ce moment désintéressé et sacré, de trouver le chant qui, répété de bouche en bouche, a gagné toute la terre. Cela est divin et rare, d'ajouter un chant éternel à la voix des nations.

Il fut trouvé à Strasbourg, à deux pas de l'ennemi; non, comme on l'a dit dans un repas de famille, ce fut dans une foule émue. Les volontaires partaient le lendemain ; on était en avril, au premier moment de la guerre. Plus d'un

dans la joie du banquet, rêvait sous l'impression de vagues pressentiments, comme quand on est assis, au moment de s'embarquer, au bord de la grande mer. Mais les cœurs étaient bien haut, pleins d'élan et de sacrifice, et tous acceptaient l'orage. Cet élan commun qui soulevait toute poitrine d'un égal mouvement aurait eu besoin d'un rythme, d'un chant qui soulageât les cœurs, fît écho à la douce et fraternelle émotion qui animait les convives. L'un d'eux la traduisit : « Allons ! » Et ce mot dit, tout fut trouvé: « Allons, enfants de la patrie ! » Ce fut comme un éclair du ciel. Tout le monde fut saisi, ravi, tous reconnurent ce chant entendu pour la première fois. Tous le savaient, tous le chantèrent, tout Strasbourg, toute la France. On l'appelle *la Marseillaise*. Le monde, tant qu'il y aura un monde, la chantera à jamais.

Si ce n'était qu'un chant de guerre, il n'aurait pas été adopté des nations. C'est un chant de fraternité; ce sont des bataillons de frères qui, pour la sainte défense du foyer, de la patrie, vont ensemble d'un même cœur. C'est un chant qui dans

la guerre conserve un esprit de paix. Qui ne connaît la strophe sainte :

« Épargnez ces tristes victimes !.. »

Tandis que j'écrivais ces lignes : « le monde, tant qu'il y aura un monde, chantera ce chant à jamais », je sentis tout à coup qu'il s'était fait dans le monde un grand silence. Aujourd'hui on parle encore, on discute ; mais la France ne chante plus. Le matin, le travailleur qui part est muet. Est-ce le travail même qui l'attriste ? Non, vous le voyez le dimanche, il reste assis hors de l'église ; il est morne. Au foyer même, il n'est pas gai. Comment le serait-il ? Il a vu tant de choses tragiques !

Ce qui seulement le relèverait, peut-être, ce serait le soir, d'entrer en pensée religieuse, d'agrandir le cœur de sa femme, pour qui l'enfant serait toute l'humanité, par un mot du cœur sur les frères souffrants. Tant de places sont vides à la table de famille !

Près d'un feu triste, demi-éteint, se serrent,

frissonnantes, l'épouse, la vieille mère ; en vain elles attendent ceux qui sont partis.

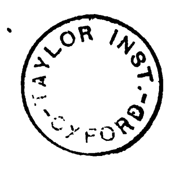
« Où sont-ils? »

Répondez Cayenne ! Lambessa ! Sibérie !....

Qui consolera ce peuple de proscrits dispersé sur toute la terre... ?

Hélas ! ce n'est pas toi, France ! Pour conduire tes enfants à la délivrance du monde, tu as eu les chants héroïques ; dans les jours de deuil, de ton sein blessé ne sont point sorties les voix de l'exil.

C'est encore toi, mon Italie, qui soutiendras nos martyrs dans la voie douloureuse, qui leur donneras pour viatique et suprême consolation la mélodie plaintive, le chant trempé de larmes que les races proscrites se répètent d'âge en âge, depuis deux mille ans, y trouvant l'écho profond de leur douleur.



# XI

## LE BANQUET DES EXILÉS — VIRGILE

# XI

## LE BANQUET DES EXILÉS — VIRGILE

> Ton nom, Varus, ton nom ! si tu sauves Mantoue, Mantoue, hélas ! trop voisine de la pauvre Crémone, des cygnes au chant sublime le porteront aux cieux !

Il a été l'ami de mon enfance et de toute ma vie. — Pourquoi cette préférence ? — Tout y est contenu. — Il est la voix des proscrits. — Il est le monde.

Je n'ai jamais pu en classe apprendre une leçon, mais j'ai su tout Virgile. Je ne l'ai pas

lu une fois depuis trente ans, et n'en ai nul besoin, l'ayant toujours en moi et le sachant par cœur. Il me revient souvent invinciblement, comme chose qui m'est propre et originale, comme une partie de ma pensée. L'âge ni le lieu n'y font rien. En Écosse comme en Italie, aux moments inattendus, le vieil ami revient à son heure, quand il veut, et chante en moi. L'autre jour, courant le Piémont, je le trouvai réveillé par le paysage italien ; mais en 1834, dans le *border* désolé, entre Edimbourg et Newcastle, il m'était revenu avec la même puissance, et je m'en étais récité je ne sais combien de vers, autant que dure un jour d'été.

Pourquoi cette préférence? Ne sais-je pas que ce n'est pas la pure, l'antique antiquité d'Homère, d'Eschyle et d'Hérodote? L'austère romanité des inscriptions, des lois, d'Ennius, de Plaute, de Lucrèce, a déjà molli dans Virgile, qui est moins romain qu'italien.

Oui, mais Virgile est justement à moitié chemin entre les deux mondes, entre cette pure antiquité,

et la basse antiquité romanesque ou sophistique du temps de Plutarque. Dante l'a pris pour médiateur, non sans cause. Lui seul a eu, dans l'élasticité du sentiment, le génie commun aux deux âges, le rameau d'or qui conduit dans l'un et dans l'autre. Souvenir et pressentiment, tout se mêle en ce clair obscur.

Ce qui lui donne un effet immense, c'est qu'en lui tout est contenu. Il y a déjà à ce moment une infinité de choses qu'on ne peut plus dire, de morts qu'on ne peut pleurer. On ne les voit plus, on les sent, on les entend partout chez lui, ces absents et ces invisibles, les Dieux éteints, les nations disparues, les cités anéanties.

La mort des Dieux, la mort des peuples dont il ne parle jamais, est partout dans sa mélodie. C'est Jérémie, c'est Pergolèse. Il chante à voix basse sur des urnes pleines; voix contenue, voix souffrante, la voix des laboureurs chassés de l'Italie par les colonies des soldats césariens; bien plus, la voix des morts, l'écho faible et dernier des anciennes tribus italiques effacées du sol par Sylla; que

dis-je? la voix des morts futurs, de ceux qui à leur tour cultivèrent le sol dévorant de l'Empire et, générations par générations, y déposèrent leurs os.

Tous ils ont en lui leur histoire, et leur prophète, la voix de leur douleur.

Cet oracle plaintif, ce pontife des urnes, qui les porte dans ses mains tremblantes sous les yeux des vainqueurs, est enveloppé de mystère. Nulle poésie n'a plus besoin d'un interprète. Le temps s'en est chargé. De proscription en proscription, de douleur en douleur, on comprend mieux Virgile.

Une infinité de passages où les philologues ont vu de simples effets d'art sont les expressions éternelles d'une histoire qui ne varie point, qui revient malheureusement dans le *corso* et *ricorso* qu'un autre Italien lui traça, dans un cercle d'exil et de pleurs qui dure encore, hélas! et qui durera trop longtemps!

Prenons pour exemple ces vers du beau chant de Silène. Parmi telles et telles métamorphoses antiques il conte celle du roi de Thrace, Térée,

qui, changé en oiseau, revient voir sa maison, le toit qu'il a perdu :

Infelix *sua tecta* super volitaverit alis !

« Malheureux ! Dans son vol, il revenait planer *sur le foyer qui fut le sien.* »

Voilà la voix timide, le soupir contenu de Virgile vieilli et craintif client de Mécène. Dans sa jeunesse plus hardie, sous le généreux patronage de Varus et de Gallus, il parlait bien plus clairement. Il n'allait pas chercher le vieux roi métamorphosé ; il disait en son propre nom, au nom de l'exilé :

« Quoi ! ne pourrai-je donc, après bien des années, revoir le Terme paternel, mon toit d'heureuse pauvreté, mon toit couvert de mousse, mes épis toujours miens, et *mon royaume à moi* * ? »

Ce cri touchant du pauvre travailleur dépouillé,

* En unquam patrias, longo post tempore, fines,
Pauperis et tuguri congestum cespite culmen,
Post aliquot *mea regna* videns, mirabor aristas.

du *roi détrôné* des épis ; c'est ce qui, des années après, dans la sixième églogue, donne cet attendrissant écho du roi Térée. Cette sixième églogue, chant demandé sans doute, chant voulu, consacré à la naissance d'un petit-fils d'Auguste, ne doit pas attrister celui qui fut Octave. Vieille est déjà la proscription, et ils l'ont oubliée. Virgile ne l'oublie pas ; elle lui arrache ce profond soupir, un soupir presque sans parole, un chant presque muet, d'autant plus émouvant.

Ah ! Il y a bien des années ; l'exilé a perdu la voix, il a oublié les langues de la patrie, sa langue d'homme ; il n'a plus qu'une voix inarticulée, barbare et confuse ; d'un cri d'oiseau perçant il vient encore, obscur et méconnu, saluer son foyer délaissé pour toujours.

Les historiens de l'antiquité, ou plutôt du *cercle* éternel qui ramène tant de fois ces événements, ne sont, qu'on le sache bien, ni le rhéteur Tite-Live, ni le dramaturge Tacite. Vous pourriez les lire tout entiers sans y prendre la moindre idée des grandes révolutions populaires.

Les vrais livres instructifs, pour qui sait les entendre, sont : Premièrement, les fragments mutilés des *Agrimensores*, traditions étrusco-latines de si haute valeur qui nous font entrevoir l'effort infini de l'Italie pour fonder par le droit, par les rites, la propriété fixe sans laquelle le pays devait rester stérile ; pour bien enfoncer dans la terre le Terme des limites et la pierre des Pénates !

La seconde source est dans ce que j'appelle aussi les fragments de Virgile, je veux dire les vers historiques dispersés dans ses œuvres, où le grand poète, mutilé par la dureté des temps, par sa timidité, par l'honorable servitude où le tenaient ses maîtres, a pourtant consigné la douleur italienne, laissant un chant sacré où tant d'autres douleurs se retrouveront, se reconnaîtront dans la douceur amère des larmes. Et la troisième source historique, claire celle-ci, trop claire et naïvement cruelle, c'est l'ensemble des lois romaines sur les colonies et les colons, sur les colons esclaves, *coloni*, et *servi* ou serfs ; histoire des races postérieures à celles qu'avait pleu-

rées Virgile, races mères du serf du moyen âge, si peu différent, quoi qu'on dise, de l'esclave de l'antiquité et du moderne prolétaire.

La première églogue tout entière, dialogue des deux Italiens, l'exilé Mœlibée et le mélancolique Tityre, qui, vieux déjà (de chagrins, non d'années) est épargné et reste pour servir de témoin à la ruine de la contrée, c'est le monument historique de suprême valeur où Vico aurait vu une des plus complètes formules du *cercle* de l'histoire éternelle.

L'auteur avait alors ses grands et illustres protecteurs, qu'il a immortalisés. Mais il était né pour ne s'attacher qu'au malheur. L'un, Varus, est resté un nom lamentable dans l'histoire, comme première défaite du monde civilisé, comme première victoire des barbares de la Germanie; on sait sa fin tragique au fond des bois. L'autre, le consul poète, l'infortuné Cornelius Gallus, Gallus, tant aimé de Virgile, brisé par ses chagrins de cœur, brisé par les haines de cour, alla mourir dans je ne sais quel désert, du supplice d'un cruel exil.

Le nouveau protecteur, le politique Mécène, femmelette subtile qui gouvernait le maître et fit d'Octave Auguste, était l'homme de réserve, de discrétion et de silence, qui pouvait le mieux, par douceur et caresses, étouffer, asphyxier le génie. C'est de quoi Virgile mourut avant l'âge, recommandant bien de brûler ce qu'il avait écrit sous l'influence de cette pesante amitié!

Mais quelque soin que ce doux Mécène eût pris de mettre la sourdine à la lyre douloureuse du pauvre exilé de Mantoue, des voix en sont restées, des soupirs significatifs, des larmes vraies, tombées de moment en moment sur le chant officiel. Ces larmes, fixées, cristallisées en mots incomparables, pleins de passé et d'avenir, sont, comme celles de Jérémie, des formules sacrées qu'ont chantées, pleurées tous les âges.

La naïveté en est extraordinaire, étonnante, dans un esprit si cultivé. Le fonds du fonds y est vraiment d'un pauvre paysan lombard. Il aime tant sa terre, ses bêtes, ses bestiaux, qu'il croit qu'il va intéresser par leurs malheurs plus même

que par les maux des hommes. Ce qu'il écrit de plus touchant, c'est sur eux, sur leur sort.

L'exilé à celui qui reste :

« Homme heureux, l'insalubrité d'un nouveau pâturage ne tuera pas tes jeunes mères ! »

Non insueta graves tentabunt pabula fœtas !

Puis vient l'histoire de la brebis, qui ne veut plus marcher, qui succombe en route, met bas sur les rochers, sans doute préférant rester là et mourir, mourir dans la patrie :

« Ah ! celle-ci, je la mène avec peine ! Voici qu'en un taillis sauvage elle a délaissé deux petits qui nous eussent refait le troupeau.... Malheur ! Malheur ! J'aurais pu le prévoir, si je n'avais été aveugle. Les chênes touchés de la foudre me l'ont souvent assez prédit ! » Car le monde lui semble ébranlé par ce grand événement; Jupiter n'a rien autre à faire qu'à foudroyer les chênes pour avertir du malheur des brebis; leur exil touchait le ciel même.

De ce petit mot pénétrant, il a plus tard tiré tout

un poème, le plus beau de ses chants, *les animaux malades*, qu'on pourrait intituler mieux : les animaux émigrés, transplantés dans le champ de l'exil, cherchant l'herbe natale, les beaux fleuves connus, les pures sources qui les abreuvèrent jeunes. C'était l'époque où les vainqueurs, après avoir distribué l'Italie aux soldats, virent qu'ils avaient fait le désert; ces soldats ne surent cultiver; ils vendirent, partirent, ou moururent.

La désolation s'étendant, commençant d'effrayer les maîtres, Virgile leur dit timidement, indirectement : « C'est votre œuvre... Les *transplantés*, hommes ou animaux, ne vivent point ; ils meurent. » N'osant parler des hommes, il a pleuré les animaux.

Tout cela était infiniment senti, compris. Quand on raconte que Virgile entrant au théâtre, avec ses longs cheveux agrestes et sa rougeur de vierge, Rome entière se leva et salua debout l'exilé de Mantoue, l'homme des champs, l'ancien paysan italique, ce n'était pas seulement le grand poète, c'était la voix plaintive, la pro-

fonde pitié et la timide intercession, c'était la dernière ombre gémissante des races agricoles éteintes et disparues.....

Les nations s'éteignent, les âges finissent, les Dieux s'en vont. Tous les personnages aimés de Virgile sont vieux ou mûrs (*Fortunate senex*... — *Corycixum vidisse senem*..., etc.). Le couchant seul éclaire son livre. « Les toits fument des feux du soir ; l'ombre, déjà plus grande, tombe du haut des monts. »

Couchant du jour, et couchant de l'année. Car la récolte est faite : « *Sunt nobis mitia poma* (la pomme est déjà douce) ; *castaneæ molles* (la châtaigne molle et moins pleine).

Pauvre provision ; et il n'y en a que pour un soir : « *Hanc mecum poteras requiescere noctem.* » L'ami à l'ami exilé offre l'abri d'une seule nuit.

La pauvreté commence. Ce qui reste de laboureurs épargnés n'a guère que les terrains stériles :

« Que lui laissa-t-on ? Peu de terre, et cette terre, aride... Ah ! Ce n'était que pierres, ou bien

de grands marais couvraient le sol de tristes joncs fangeux *. »

Et la terre étant ainsi pauvre, l'âme aussi semble s'appauvrir ; le nerf et l'espoir ont faibli. La paix tremblante, froide et serrée, avare, est toute la pensée des cœurs.

Interprète fidèle de la défaillance commune, à tant de maux, le poète ne voit de remède, ni dans les Dieux, ni dans les lois. Le remède est un *homme*, homme-Dieu, homme-loi, qui doit sauver le monde.

Hunc saltem juvenem.....

« Destin ! n'empêchez pas du moins ce jeune Dieu de tendre la main au monde qui sombre en son naufrage ! »

Le chantre espère peu de la terre. Les cygnes de Mantoue qui reviennent sans cesse en ses vers,

* ........................Pauca relicto
Jugera ruris erant..
...Nec fertilis illa juvencis...
...Quamvis lapis omnia nudus..

il les imite et dresse son vol et son chant vers les cieux :

Linquentem terras et sidera voce sequentem.

Exilé de Mantoue, de l'Italie, du monde, il dirige plus haut son exil.

Ce grand poète par ce côté féminin, sans espoir, est, à bon droit apparu chrétien, ultra-chrétien. Ce n'est pas non plus sans raison, qu'aux très antiques fêtes du moyen âge, il avait place avec les prophètes, guides des pompes solennelles. — Le roi David, aïeul du Christ, entrait dans le lieu saint entre la Sibylle et Virgile.

Dante, grand antiquaire autant que grand poète, a suivi religieusement ces fêtes, et pris Virgile pour guide en sa sublime cathédrale.

Et c'est avec un profond sens de poésie qu'il l'a choisi. Non seulement il est à moitié chemin de l'histoire, et siège comme un médiateur naturel entre deux mondes, mais il a, plus que les prophètes, plus que son frère juif, Jérémie, un caractère *universel*, plus que national, l'auguste géné-

ralité de l'empire romain. Naïf paysan italien, il est pourtant l'empire, il est Rome et il est le monde.

Je n'ai pas su, longtemps, pourquoi, dès mon enfance, Virgile fut adopté d'instinct par moi et me fut une Bible. Je le sais maintenant.

Fidèle compagnon de mon étude et de ma vie, je l'ai vu tant de fois me venir et me revenir ! A chaque pas dans l'antiquité, il était là et m'éclairait tout de son cœur.

Et dans le moyen âge encore, quand le salut n'a rien sauvé, et que l'esclave rustique continue dans le serf, dans les grandes dépopulations, famines, épidémies, dans les déserts qui restent des proscriptions religieuses, dans les solitudes de l'Apennin dévasté, les maremmes fiévreuses, la grande voix de l'exil italique me revenait au cœur. Et les émigrants d'Amérique, Souabes ou autres, me l'ont bien rappelée.

Au siècle même de Louis XIV, le plus fermé à

ces impressions, des hommes d'élite ont entendu fortement cet écho des siècles. La révocation de l'édit de Nantes, la fuite des six cent mille Français, dont personne n'osait même gémir, reportait les âmes faibles et douces aux antiques malheurs dont on pouvait parler.

Fénelon n'entendit jamais ce vers de Virgile sans verser des larmes :

Heureux vieillard, ton champ pourra donc te rester !

Et Racine a fait le chant du retour. Il espérait peut-être toucher Louis XIV, sa vieille et sèche épouse, qui avait été aussi protestante, sœur des proscrits

Rompez vos fers, tribus captives !
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers !

# CONCLUSION

# LE BANQUET UNIVERSEL

# CONCLUSION

## LE BANQUET UNIVERSEL

Ce que j'ai vu en songe. — Ma dette envers chaque nation. — *Quid retribuam vobis?* — Et toi, France?... — Elle est toujours l'Avant-Garde. — Elle est la plus spiritualiste. — L'unité des nations ne me suffit pas. — Il me faut l'unité des mondes futurs. — Les étoiles conviées. — La prière du moyen âge. — Celle des temps modernes. — Un autel pour Dieu le Père. Mon *action de grâces*.

J'ai vu en songe une table immense dressée de l'Irlande au Kamtchatka, et tous les convives unis dans une même communion. Quand mon

rêve se réalisera-t-il? Quand commencera pour la terre l'universel banquet?

La patrie européenne déjà se constitue. Comment? Par la souffrance, par l'émigration, par l'exil. Aux États-Unis, les émigrés allemands, aux dépens de leur sang, ont chassé Bedini, l'ami des bourreaux de l'Italie. A Londres, les ouvriers anglais ont souffleté Haynau, le bourreau de la Hongrie. L'émigration russe de Paris a placé son foyer dans la librairie polonaise.

Je les ai toutes aimées, ces grandes patries de l'Europe, les trouvant toutes en moi par leurs diversités. Pour moi chacune d'elles fut une éducation. Mon Allemagne m'a donné Luther, la joie héroïque; mon Italie, Vico, la pierre du droit; ma Pologne, l'idée du sacrifice.

*Quid retribuam vobis?* ce que je vous rendrai? Le droit de revivre. Toi d'abord, ma Pologne, l'aînée du malheur, la première au jugement, étant la première au sépulcre! Toi, mon Italie, ma glorieuse et bienfaisante nourrice! Et toi,

ma Russie, la plus malheureuse peut-être!... J'ai glorifié tes héros.

*
* *

Et toi, France?....

Nous en savons qui disent : « Ce peuple, blessé à mort à Waterloo, depuis ne s'est plus mis debout. Relevé, mais sur un genou, sa stature n'est plus la même ; ainsi vont et viennent les choses. Rome fut, et Carthage aussi. Il y eut jadis une France ; on peut dire : Ce peuple fut grand. »

Laissons déraisonner ces gens. Une chose indubitable, frappante pour l'œil même le moins clairvoyant, c'est que la France est toujours le pays de la grande expérience, celui qui a vu et fait le plus, celui qui est conduit, forcé par une fatalité certaine de génie et de situation à chercher un peu plus tôt, un peu plus tard, une base vraiment profonde pour les nouvelles sociétés. La France seule pourra fonder le banquet maté-

riel et moral; le socialisme chez elle parle de matière et affranchit l'âme.

Les autres nations n'ont en vue que des révolutions extrêmement superficielles, aux premières couches du sol qui les laisseront demain chancelantes et agitées, ayant tout à faire encore quand elles croiront avoir fini. La France, leur aînée et leur maîtresse dans la voie des révolutions, va toujours loin en avant d'elles. Quand elle semble reculer, c'est pour ramasser, enlever dans son tourbillon des masses arriérées barbares, qui ne seraient pas entrées dans le mouvement général.

Par un constant sacrifice, elle a réalisé l'élargissement de la patrie dans la solidarité commune. Seule elle a le droit de dire : Si je vais, qui reste? Si je reste, qui va ?

Quand on cherchera le lieu de la fête universelle des peuples, qu'on prenne Paris. Il l'a mérité !

A quand le banquet de toutes les nations aux Champs-Élysées?

*
* *

Mais l'unité de toutes les nations, ce n'est point assez; il me faut plus encore! Que ce banquet de l'universelle amitié aille de la terre au ciel! Qu'il se prolonge et qu'il monte, qu'il se continue là-haut, de sphère en sphère!

Le rêve du paradis humain réalisé ne nous y retiendrait pas. Notre âme demanderait toujours davantage; elle chercherait au delà, avide, affamée de la faim que rien n'apaise, qui ne dit jamais assez : *La faim de Dieu.*

Que notre banquet s'élargisse donc jusqu'aux mondes futurs, et que notre première communication avec eux, soit l'intelligence de la justice qui les règle tous.

A la fin du banquet intime, le travailleur étendant le sentiment de la famille présente, aux absents, aux morts, aux exilés, dit à sa femme : « Et les autres? » Nous, à ce banquet de l'esprit, élevant nos pensées et nos regards vers les globes lumineux à travers lesquels nous accompli-

rons bientôt l'éternel voyage, nous disons aussi : « Et les autres? les autres globes? Achèverons-nous le banquet sans fonder l'universelle patrie religieuse, sans y convier les astres, les étoiles qui dans les nuits transparentes semblent vouloir venir à nous, descendre sur la terre ? »

Que ce regard vers ces mondes, nos hôtes de demain, soit notre *action de grâces* à Dieu.

La prière du moyen âge se fondait sur l'idée d'une intervention personnelle, arbitraire de la Providence; on espérait être favorisé de Dieu; la prière était une pétition. Que la nôtre, plus désintéressée, soit une harmonisation de l'individu à l'amour universel qui fait l'unité des choses.

« O monde, tout ce que tu m'apportes est pour moi un bien! » C'est la prière antique *.

« Que votre volonté soit faite! » Voilà la prière moderne, l'harmonisation de l'homme à Dieu.

Dieu, nous entendons ici nommer Dieu le Père.

* Parole de Marc-Aurèle.

Il est nécessaire de le dire, car aujourd'hui qui donc, hormis nous peut-être, se soucie de lui? Le Créateur des mondes, celui qui fit tous les soleils, n'a tantôt plus un autel ici-bas.

*
* *

O mon père, auteur de ma vie, infatigable nourricier et de mon sang et de mon cœur, qui prodiguez à l'un les fruits de la nature, qui comblez l'autre de pensées inventives et de hauts désirs, qui vous mettez en moi pour faire de moi un créateur, associant ma faiblesse aux énergies de la toute-puissance, je ne pleurerai point sur votre autel désert, mais je le referai de moi-même, de ma vie et de ma substance, j'y ramènerai le monde par les cent voix de ses traditions; de sorte que l'homme, restitué à sa nature, redevienne l'image du souverain artiste qui crée toujours et sans repos!

Douce lumière du matin, mon amie et ma confidente, nous sommes seuls... Eh bien, sois-moi

témoin, atteste devant Dieu que je suis à lui, voué de toutes mes puissances à créer pour sa gloire et le salut de ce monde.

Puisse-t-il, ce monde infortuné, puisse-t-il à la lueur de mon faible fanal, commencer à s'illuminer! Que je passe s'il le faut, comme un phare inconnu sauve en mer celui qui ne sait pas son nom. Qu'entre le soir et le matin ma lampe brille éphémère, mais secourable, et je dirai merci! J'aurai donné ma part du banquet!

Turin, 25 Mai 1854, 5 heures du matin.

# NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

# NOTES

ET

# ÉCLAIRCISSEMENTS

Sous ce titre, je donne plusieurs programmes qui ajoutent à l'intérêt du livre en même temps qu'ils le complètent.

PAGE 25. — *Les Italiens restent fortement groupés par peuple et par ville.*

Il est curieux de rappeler quelle était la disposition d'esprit des hommes les plus éminens de l'Italie en 1854, lorsque M. Michelet leur prêchait fortement l'unité.

Voici ce que je trouve dans son journal à la date du 28 juin 1854 :

« J'ai enfin mieux compris l'Italie, sa division obstinée et par suite le besoin absolu qu'elle a du secours désintéressé de la France pour appuyer le parti de

l'unité. Cependant la défiance est grande, même à l'égard de la France émigrée, et on ne s'en cache pas.

Valerio croit que les Français veulent prendre le nord de l'Italie; il ne désapprouve pas le mot de Pareto : « On les recevra à coups de fusil. » C'est la traduction du mot de Charles-Albert : *L'Italia farà da sè.*

Un ami de la France, Brofferio, qui a épousé une Bourguignonne, s'écriait hier dans un élan irréfléchi : *La France fut, l'Italie sera.* J'ai eu grande envie de lui répondre : « Nous ne nous sauverons qu'ensemble, par le sacrifice et la grande amitié. »

Le cœur de la France est au parti unitaire italien.

Cette après-midi, j'ai essayé de prouver devant Mancini, Speroni, Masi, Macchi..... que l'Italie jadis fédérative, depuis treize cent, a pris une âme :

Par l'unité de langue, de littérature, par l'unité de musique, l'harmonie de peinture, l'analogie de législation.

Je leur disais encore : La révolution de 48 a révélé la grandeur de chaque ville, a réveillé les lions de pierre qu'on voit aux portes de vos cathrédrales. Vos Titans se réveillent toujours.

Toujours ici se dresse l'homme-Titan, c'est-à-dire l'homme local..... Mais rappelez-vous les Italies du passé, leur puissance. Vous avez leur portrait au XVI^e siècle : Le Titan Léonard de Vinci. Le Titan

Michel-Ange. Le Titan Machiavel..... Et tous succombent faute d'unité dans la puissance. »

Plusieurs ici sont encore Giobertistes; ils voudraient d'une révolution superficielle qui s'accommoderait du Pape chef avec le Piémont.

Turin est la ville qui craint le plus l'unité, du moins la bourgeoisie; car le petit peuple lui est assez favorable. L'unité l'affranchirait du patriciat local des villes.

On ne retrouvera plus chez ce peuple les charbonniers de 96 qui se battaient pour les nobles, ni les ciompi de Florence qui prirent parti pour les riches.

Ce qui entretient en Italie les idées de fédéralisme, c'est la pensée de ne rien payer comme en Suisse. En Amérique aussi, on donne la terre pour rien. Ils ne prennent donc de nos socialistes que l'élément décentralisateur. Ils en reviendront, et quand l'unité sera faite, peut-être se souviendront-ils du Français qui fut le premier à la demander.

PAGE 156. — *Cette ville exerce sur mon âme,* etc.

Lyon est le médiateur des temps et des lieux;

La ville la plus romaine, par les actes de Claude (l'autel des soixante nations);

La plus chrétienne, par saint Irénée, par la douceur mystique de saint Jean;

La plus socialiste, par Fourier et Proud'hon. Celui-ci est de Besançon, mais il a eu influence à Lyon sur les esprits. Ils représentent les deux pôles opposés, positif et négatif.

L'impression de Rome est moins forte; on y sent une énorme lacune; tant de choses sont ensevelies dans le gouffre du temps!

Paris est un mélange immense d'esprit, une rapide action chimique, une prodigieuse invention, mais suivie d'une rapide décomposition d'ironie. Il n'y a pas de dualité.

A Lyon, le combat est visible non seulement par le duel des deux montagnes, mais encore, par la guerre à l'esprit de saint Jean, la guerre au saint esprit.

Au bas Lyon, dans ses rues noires l'ouvrier utopiste, l'artiste solitaire dans les longues heures de solitude rêvent de loisirs, de lumière, d'une organisation meilleure.

L'infatigable tisserand reprend sa trame et par un long circuit ramène son rêve mystique à la fraternité.

Les doux marais fiévreux où sous les longues herbes germent les songes, ne sont pas bien loin.....

Tous en sentent, à des degrés différents, la fermentation.

Le fils de l'horloger, musicien caissier, sous la grotte, rêve le retour à la nature.

L'inspecteur de manufactures, Roland, rêve le *banquet des amis*, fondé dans la république.

L'ex-moine commis, Chalier, a pour rêve de supprimer, non de concilier.

Le libraire Ballanche rêve l'anti-régicide, le Sphinx.

Mais le rêve parfois devient vertige.

Ampère mystique, eût péri comme Pascal; il fuit dans les mathématiques.

Les de Jussieu se sauvent dans la nature qui leur livre le mystère de la généralisation de l'amour.

*Le Retour à la nature...* voilà ce que je te souhaite, pauvre travailleur courbé toute la semaine sur ton dur métier. Le dimanche, sors le matin de ta rue sombre, et regarde devant toi la sublime vision : les Alpes! Quelle vue purifiante que celle de ces vierges de lumière, dans la splendeur immaculée de leurs irréprochables neiges! — Retournes-y quand le soir les colore d'un chaud rayon d'espoir. Plus qu'à l'église, où l'on chante dans une langue que tu n'entends pas, ton cœur attristé sentira la paternité de Dieu.

PAGE 172. — *Fourier, pour fonder l'association, s'adresse aux rois mêmes.*

Lyon seul fit Fourier. Ne cherchez ni Morelli, ni Babeuf, ni Ange, ni Saint-Simon. Lyon fut son seul précédent.

Fourier, Franc-comtois d'origine, vit les associations

fromagères du Jura. — Teneur de livres à Lyon, il en saisit les douloureux contrastes, il fit effort pour harmoniser des spécialités opposées; pour faire jaillir une fête de lumière et de couleurs des lieux ténébreux; — la tiédeur des lieux froids; — l'ennui, la variété, de l'uniformité.

Dans les tristes rues de Lyon, il est une chose plus triste encore, la boutique où le commis se morfond à attendre l'acheteur: *Sedet aeternumque sedebit.* — En bas, la boutique obscure, humide, en haut, les carrés mal odorants, au plus haut les toits pour les commis, la soupente pour l'ouvrier après un dîner étranglé où l'on compte les morceaux.

Le plus ennuyeux du métier, c'est d'être singe, de singer pour plaire; d'être plus que femme pour les flatter, les amuser, et garder la patience, quand il faut tout développer sur le comptoir, cherchant à pénétrer les caprices de la vieille, de la jeune qui ne sait ce qu'elle veut. — Au moindre signe de lassitude elle a des mots amers qui disent qu'elle ira ailleurs.

Celui qui ne se laisse pas dresser au bâton du maître moisira ballot inerte, fonds de magasin, comme si ce n'était déjà pas trop d'une spécialité étroite qui est un suicide.

Fourier ne vendait pas, mais n'en était pas moins serf et misérable cul-de-jatte.

Du fonds de sa nuit, il rêve d'être libre et heureux.

Rien de plus naturel que cette détente dans une existence de monotonie désespérante. Il revoyait en esprit ses montagnes et les associations libres et heureuses, la vie frugale du montagnard relativement abondante pour qui a connu les contractions de la faim.

Un mot de lui dont on a ri, me trouble et m'effraye, en ce qu'il révèle un abîme de souffrances, de jeûne surtout : « L'humanité aura fait un tel progrès qu'elle aura acquis la puissance digestive du ver solitaire ; et cette faim gigantesque, sans cesse elle la satisfera. » C'est le sentiment du passé qu'il reporte dans l'avenir. Comme sens du passé c'est terrible !

Oh ! qu'il a senti les souffrances du monde, qu'il a eu faim pour le genre humain ! — Il a partagé en esprit les famines de 92, de 98. Il a fait la longue queue à la porte des boulangers.

Toutes tes excentricités s'expliquent de même, ô touchant et sublime fou ! Ton cœur, ta compassion du passé se retrouvent toujours dans tes prophéties bizarres !

Didron l'entendit un jour dans un dîner parler des phalanstères futurs, et de tout au présent, comme s'il voyait déjà tout cela se faire. Isolement de l'esprit prophétique, à l'égard de son temps, qui ne lui laisse plus de présent que l'avenir !

Comment étudier ses ouvrages? — Comme Vico, il

charge, surcharge, va toujours obscurcissant. Et ses disciples obscurcissent encore.

Je crois que ses derniers livres sont les premiers, que ses radotages effrénés de vieillesse, sont des amplifications des rêves de la jeunesse, de ce que le jeune homme vit en rêve au noir magasin. Ajoutez que la misère allongeait ses dents, exagérait son imagination jusqu'au sublime ; mais son génie pacifique, aimant, ne rêve que les banquets de la paix.

Né sans esprit polémique, d'une immense bonté de cœur, il s'inquiète aussi pour l'enfant si malheureux par le byzantinisme de son éducation ; il rêve le paradis de l'enfance. Mais il n'est pas toujours habile à le lui ouvrir.

*Salente* est ce que j'ai lu de plus ennuyeux.

C'est un Saint-Cyr renforcé, pensionnat maussade des jeunes converties, des jeunes demoiselles nobles.

Ce qui est divertissant, gai, ingénieux, fécond, c'est le second livre de l'*Association*. Pourquoi ? Le premier est une fausse société, le second, l'explosion de la nature contre cette même société.

Comme le voyageur joyeux d'arriver après trois nuits en diligence serré, agité, comme un esclave amarré à fond de cale ; comme les enfants échappés au coup de cloche, l'utopie se précipite, heureuse, bienveillante.

Que tous les autres sont tristes ! L'*Émile* est triste et

amer. Je plains ce jeune gentilhomme élevé pour être émigré.

Tout autres les enfants de Fourier, utiles, actifs, heureux, élevés par la musique pour élever les animaux dont ce génie bienfaisant ne manque pas de s'inquiéter. Ses adolescents, ses petites hordes, les vieillards même utilisés. Grand cœur, soyez béni!

Quel beau démenti il se donne! L'héroïsme désintéressé, c'est son rêve.

Il convie tout le monde, il accepte, même les riches! même les rois!.... Étonnant effort d'harmonisation! Il ignore trop la nature; il ignore l'injustice du cœur, la corruption du privilège. Ce qu'il aime, c'est l'infériorité. Rien de fécond sans l'égalité, non pas l'égalité singée, mais acceptée du cœur. — Dans sa grande bonté il ne voit que des malheureux hommes et animaux qu'il a l'espoir de secourir ou de transformer.

PAGE 176. — *Saint-Simon et Fourier se rattachent à la Révolution;* Proud'hon, Saint-Simon, Fourier, constituent un cycle.

Ils continuent légitimement le XVIIIe siècle : « revenez à la nature. »

Saint-Simon contre le faux spiritualisme, la mauvaise discorde entre l'homme et la nature, reconstitue

la vie *une ;* il veut établir le vrai pouvoir spirituel.

Fourier contre la mauvaise spécification d'action et de fonction, reconstitue l'homme *un;* du moins commence à le restituer comme travailleur dans l'amitié.

Ils ont cru trop tôt pouvoir sortir de la polémique. Les Saints-Simoniens composent avec les Juifs, les Fouriéristes avec le gouvernement.

Proud'hon trouvant le terrain ré-embarrassé de nouveau, *tue* la mauvaise propriété, obstacle à la bonne ; — *tue* le mauvais Dieu, prétexte au Père dévorant, au Saturne de l'exploitation, obstacle à la fraternité. Pour la fondation de la vraie propriété, il affranchit le cœur et le fonds de l'homme.

Pour les comprendre tous, il faut écarter :

1° Ce qui fut fatal, ce qui est la marque du temps d'où ils partirent; la difficulté temporaire qu'ils rencontrèrent. — Ils restaient préoccupés du passé, en parlant d'écart absolu.

2° Ce qui fut intrinsèque à leur entreprise humanitaire (c'est-à-dire l'ignorance de la France-Patrie).

3° Ce qui fait la vigueur du point de départ, ce sans quoi ils n'eussent pu couper le câble ; *Ce qu'on appelle leur excentricité*, quand ils se lancèrent dans l'espace...

Leur exclusivisme scientifique, sans peur ni fausse honte, désintéressé du succès, augmente à plaisir leurs obstacles.

Ainsi, Saint-Simon prend le christianisme à rebours. Et pourquoi? La chair prenant sa revanche... pourquoi la chair à part?

Fourier veut supprimer l'effort, par *l'attraction passionnelle.*

Leroux et Proud'hon suivent Feuerbach (écart transitoire). Ils suppriment l'avenir et Dieu, comme monarchie de là-*haut.* — Pourquoi?

Pour ôter prise aux tyrans. Mais ceci est le bien commun à tous, la propriété du genre humain.

Ainsi, ils mettent tous des difficultés dans les précédents théoriques, tandis qu'ils sont raisonnables et bons dans leurs pratiques.

La grandeur de Saint-Simon qui est incontestable, éclate dans sa vie persévérante, plus que dans ses écrits. Elève de d'Alembert, il fut un fils de l'Encyclopédie; il trouva la philosophie de l'histoire, saisit très bien l'alternance de sa marche : systole et diastole. Il eut aussi le sentiment du temps où il vivait. Il dit : Non, à Babeuf qui niait la création, au moment créateur, où l'homme est devenu un Prométhée. Il dit: Non, à Napoléon qui faisait encore du César. Ses grands voyages lui avaient donné une vaste expérience ; l'Angleterre lui semblait trop spéciale, l'Allemagne trop mystique. Sa grande partialité fut pour l'Amérique. Il portait aussi en lui l'amour de la lutte contre la nature, mais d'une

**lutte harmonique qui ne violente pas les grandes lois qui la régissent**

**Indifférent au système de gouvernement, à la République, sa patrie est dans la science et dans l'humanité.**

PAGE 188. — *Le banquet offert par la Révolution est l'effort désintéressé, le travail persévérant, le sacrifice héroïque.*

En supposant que les associations d'utilité réussissent, les associations de garantie, de défense, exemple : les bannières de nos anciennes confréries, ou encore les assimilations matérielles des égaux entre eux, exemple : le communisme monacal ; et de l'inférieur, d'après le père le patron, etc., comme au banquet féodal Saint-Simonien, est-ce tout ?

Non, le banquet n'est pas. réalisé encore... Il n'y a ni désintéressement, ni sacrifice.

Mais j'en vois la première lueur au repas de - mille par l'adresse du dévouement, de la femme qui donne le meilleur au travailleur qui a besoin de force, ou à l'enfant qui doit croître.

Je vois sa lueur encore, au repas des camarades, d'un appétit jeune, insatiable. Mais un nouveau convive survient... On se limite, l'on boit moins, et l'on n'en est que plus ivre.

Elle luit au désert, où la part de l'étranger est toujours prête, et la meilleure. Qu'il entre sous la tente arabe; il n'a qu'à s'asseoir.

Celui qui le reçoit est avide d'hospitalité, il a faim et soif de l'homme, de le voir, de le savoir, de rentrer par lui dans le monde, l'humanité.

Quand même il ne saurait rien, il se repaît de sa vue, il l'étudie, le devine; tout homme est un mystère : *homo homini deus.*

A ce moment, en effet, Dieu est entre eux.

Plus vive encore est la lueur du sacrifice, elle éclate dans la nuit des pôles, aux ténèbres du Kamtchatka quand tous ces pauvres gens font la fête de la délivrance de Kopec, le Polonais, en lui donnant des lumières, des bougies, si rares, pour eux si précieuses!.....

PAGE 228. — « *Des fêtes! Donnez-nous des fêtes!* »

Le clergé qui en est jusqu'ici le seul entrepreneur, qui en a pris pour lui seul le monopole, ne donne guère à la foule que des pompes vaines, souvent théâtrales, qui amusent sa curiosité, mais n'offrent aucun aliment à ses instincts religieux.

Je voyais cela à Nantes cette année même (20 juin 1852) ; j'y arrivai précisément le jour de la Fête-Dieu.

La procession, fort contrariée, il est vrai, par le temps, me parut mal conduite et mal entendue.

Deux choses pouvaient la rendre originale et charmante :

Sa spécialité dans les rudes mariniers de Saint-Nicolas, et sa généralité dans le culte de la Vierge qui fait le caractère aimable et poétique de ces fêtes au moment des fleurs.

Je ne trouvai ni l'un ni l'autre de ces caractères : point de mariniers, point de confréries ; — peu de chants de filles et peu agréables.

Les chanteurs étaient surtout des garçons, criards mal dressés, et dans l'âge ingrat où la voix mue.

La procession flottait, les prêtres s'agitaient, allaient, venaient comme des inspecteurs, des agents d'ordre et de police, au lieu d'imprimer le calme par l'exemple de leur recueillement.

Mais ce qui choquait le plus, c'était la rude discordance de la musique militaire, violente, impérieuse et barbare, au milieu d'une cérémonie de soi-même attendrissante, dont le caractère général est, avec l'adoration de Dieu, l'adoration de la Vierge par les vierges, par un peuple d'enfants aimés sous les yeux de leurs parents.

Cette rude voix de Moloch rugissant dans le paradis ambulant de la procession, me semblait l'effet d'un blasphème, d'une violente invasion du

Diable dans la maison de Dieu. Encore, si c'eût été les débonnaires gardes nationaux qui sont eux-mêmes pères de ces enfants, la chose aurait été plus tolérable ; mais nos rudes régiments d'Afrique, — des gendarmes caracolant au risque d'écraser les fidèles !....

Ah ! une église de Dieu ! qui me donnerait de la voir.....

Page 282. — *En France le socialisme parle de matière et affranchit l'âme.*

La France pourra seule fonder le banquet matériel et moral, le banquet de l'équilibre. Pourquoi ? c'est que le socialisme en France se rattache à la tradition de la Révolution, c'est qu'il impose la devise supérieure : Liberté, Égalité, Fraternité ! Sans la liberté et l'égalité, la fraternité est nulle.

En Italie, le problème politique prime le problème social. Une multitude d'obstacles, vaincus en France, sont encore à vaincre au delà des Alpes. Dans le nord de l'Italie, l'idée de chasser l'étranger domine tout (1854) ; au midi, les besoins sont à peu près nuls, la misère est comme une habitude. Le problème religieux obscurcit le point de vue spiritualiste de la question spéciale du pouvoir temporel, et ajourne le point de vue chrétien, par la question spéciale du ca-

tholicisme. Ni la négation encyclopédique, ni l'affirmation révolutionnaire et socialiste ne se sont posées ici en face du christianisme. Le grand dix-huitième siècle, dont Saint-Just a si bien dit : ce siècle au Panthéon! n'est représenté en Italie que par un géant, Vico, qui dépasse tout, contient tout mais qui s'ignore lui-même et n'est su de personne. Il s'ensuit que les grands efforts de l'Italie ne s'adressent qu'à de petits buts rapprochés.

L'Italie est pareille à cette princesse des contes de fées, qui, enfermée par de simples toiles d'araignée, n'en levait qu'une à la fois, et ne voyait pas bien celles qui restaient derrière. Quand elle aura chassé l'étranger, elle se verra en face du pouvoir temporel du pape. Quand elle aura brisé ce pouvoir, elle se trouvera n'avoir rien fait, ayant devant elle le pouvoir spirituel, qui contient le meilleur de l'autre. Elle brisera encore ce pouvoir spirituel et rencontrera en face d'elle le pouvoir à la fois temporel et spirituel du bureaucrate, du propriétaire, etc.

PAGE 284. — *La prière moderne plus désintéressée est harmonisation.*

Pourquoi à cette époque de transition ne prie-t-on plus? Parce qu'on n'espère plus un miracle, une faveur capricieuse, parce qu'on croit Dieu non

capricieux, mais égal et juste. Nous sommes si habitués à voir des personnes capricieuses, qu'un Dieu non capricieux ne semble plus une personne, un être vivant, mais un pouvoir, une force, tandis qu'au contraire l'idée même de Dieu suppose l'amour égal et proportionnel, donc l'absence de caprice.

Quoique chacun, aujourd'hui, doive se faire sa prière selon ses besoins, je voudrais pourtant qu'un livre puisse mettre l'âme sur la voie de l'harmonisation active et volontaire au moment de la mort. Cette harmonisation suppose que la personne revient sur elle-même et se résume pour offrir ce qu'elle a de meilleur à l'amour universel qui en tire le progrès du monde; — pour regretter et expier, et souhaiter son expiation (ainsi Napoléon pour la Pologne, dans le songe de Towianski); — pour espérer sans demander, Dieu sachant mieux ce qui est meilleur, et ne pouvant user de faveur sans sortir de l'impartialité de l'amour, sans cesser d'être vraiment Dieu, d'être amour porportionnel.

Pourquoi tels des nôtres qui ont le mieux vécu, qui ont le moins à craindre le monde inconnu, quittent-ils si difficilement celui-ci ?

1° Notre activité productive (infinie en comparaison de la morte inaction du moyen âge) nous

fait jeter dans la vie des racines infiniment plus fortes, que nous arrachons plus difficilement. En un mot, alors on mourait même en vie, il y avait une grande facilité à se détacher.

Aujourd'hui, nous tombons dans l'excès contraire, nous nous exagérons l'importance de la vie industrielle, de la vie ou de la mort.

Mais qu'est-ce que vivre? Qu'est-ce que mourir ? La vie de nos martyrs au Spielberg ou à Cronstadt, n'est-ce pas une mort pire que la vie?.....

Je sais bien que ce monde est excusable. Ayant si longtemps ajourné la production, il la précipite, oublie de s'harmoniser d'avance à la grande unité, — de sorte que l'individu, s'il n'est véritablement stoïcien, ce qui est rare, l'individu pâtit de cette lacune, au moment de la mort.

FIN

# TABLE



## LE PAYS DE LA FAIM

### I

#### ARRIVÉE EN ITALIE.

## II

### GÊNES



## III

### NERVI



## IV

### LES AMITIÉS

## V

### LE MÉNAGE DU PAUVRE



## VI

### PHILOSOPHIE DU JEÛNE



## VII

### L'ALIBI DU JEÛNE EN ITALIE

## VIII

### *LA POVERA GENTE*



## IX

### LE JUGE DE PAIX DE NERVI



## X

### DÉPART ET GUÉRISON

# LE BANQUET

## LE BANQUET DE LA « SUFFISANTE VIE »

### I

### COMMENT FONDER LE BANQUET



### II

### LE BANQUET MYSTIQUE — LYON

## III

### LE BANQUET MATÉRIALISTE — SAINT-SIMON FOURIER



## IV

### LE BANQUET DU SACRIFICE — LA RÉVOLUTION

## V

### QUI DRESSERA LE BANQUET DE L'AME



## VI

### LES LIVRES



## VII

### LES FÊTES DANS LE PASSÉ

## VIII

### LES FÊTES DANS L'AVENIR



## IX

### LES CLOCHES

## X

### LES CHANTS



## XI

### LE BANQUET DES EXILÉS — VIRGILE



## CONCLUSION

### LE BANQUET UNIVERSEL

## NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS



FIN DE LA TABLE



6126-78. — Corbeil, imprimerie Crété.



